

La province de *Liège*, chef-lieu *Liège*.

La province de *Luxembourg*, chef-lieu *Arlon*.

La province de *Limbourg*, chef-lieu *Hasselt*.

La province d'*Anvers*, chef-lieu *Anvers*.

On voit par la carte que toutes les provinces, excepté le Brabant, touchent aux limites ou *frontières* du pays; au-delà des pays qui touchent aux frontières de la Belgique, il y a encore divers autres pays; l'ensemble de ces pays, la Belgique y comprise, forme l'*Europe*; au S. de l'Europe, se trouve une mer, ensuite une contrée nommée l'*Afrique*; à l'E. de l'Europe une contrée nommée l'*Asie* et au S. de l'Asie, l'*Océanie*; enfin, au-delà de l'Angleterre, une grande mer ou un *océan*, puis l'*Amérique*, composée de deux pays réunis par un isthme, savoir: l'Amérique du Nord ou *Amérique septentrionale* et l'Amérique du Sud ou *Amérique méridionale*, entre la partie est, ou *orientale*, de l'Asie et la partie ouest, ou *occidentale*, de l'Amérique, se trouve encore un *océan*.

L'Europe, l'Asie, l'Océanie, l'Afrique et l'Amérique forment les *cinq parties du monde* et avec les mers qui les entourent ou les unissent, elles composent le *globe terrestre*, car on a trouvé par plusieurs preuves, entr'autres en allant toujours dans la même direction et revenant au point de départ, que la *terre* ou la réunion de toutes les contrées, de toutes les mers, de toutes les îles, a la forme d'une *boule* ou comme on dit, d'un *globe* ou d'une *sphère*.

---

# LES COLONIES PORTUGAISES

par M. A BAGUET, VICE-CONSUL DU BRÉSIL ET CONSEILLER  
DE LA SOCIÉTÉ.

---

Nous avons remarqué depuis quelque temps chez les Portugais une forte tendance à s'occuper du sort de leurs colonies et principalement de leurs possessions en Afrique. Jusqu'ici le Portugal s'est médiocrement soucié de son immense territoire colonial, mais les circonstances ont changé par suite des grandes explorations dont l'Afrique est actuellement le théâtre. Certain explorateur, fortement appuyé par son gouvernement, pourrait lui porter ombrage et dans le cas actuel la défiance semble fort légitime.

Les précédents ne manquent pas. N'avons-nous pas vu plus d'une nation européenne commencer par s'emparer d'une parcelle de territoire et finir par l'englober entièrement.

Nous passons sous silence les autres prétendants.

La question africaine est une question vitale pour les Portugais : c'est le *to be or not to be*. Cette question est souvent soulevée dans leurs journaux politiques et principalement dans leurs bulletins des diverses sociétés de géographie. Ce qui prouve qu'ils attachent un énorme intérêt à la conservation intégrale et à la prospérité de leurs possessions africaines,

c'est qu'on vient de publier à Lisbonne un journal illustré, dont nous avons quelques spécimens sous les yeux et portant pour titre : *Les colonies portugaises*.

Ce journal, de grand format, contient des gravures dignes de figurer dans le meilleur recueil illustré et les articles émanent des principaux écrivains de la Péninsule.

Son but est clairement exposé dans l'introduction.

« Notre mission, dit la direction, est de nous occuper activement des vastes terrains que possède le Portugal. Le moment est venu d'agir avec énergie et de sortir de l'apathie qui a été la cause de la triste situation dans laquelle nous nous trouvons. Nous ne faisons pas de politique, mais nous combattons la routine, nous lutterons contre ceux qui par intérêt individuel exploitent notre patrie; nous voulons la liberté du commerce, la prospérité de nos colonies et l'extinction des monopoles qui sont la plaie du pays. »

La direction fait ensuite un appel à tous les hommes honorables; elle leur ouvre ses colonnes, afin de combattre et de relever le Portugal de la torpeur dans laquelle il est plongé.

Ce journal contient divers articles très remarquables sur les colonies, leur commerce, leur avenir et il démontre combien le Portugal est déchu de son antique splendeur.

Il cite entre autres la Belgique qui exploite 1270 kilomètres de voies ferrées, tandis que le Portugal n'a que 172 kilomètres pour chaque 10,000 mètres carrés.

Son gouvernement comprendra, et nous l'espérons, que sa principale richesse consiste dans ses immenses possessions en Afrique, dans les Indes et en Chine, et qu'à l'exemple des autres nations elle doit marcher avec le siècle, avec le progrès.

La Belgique, sans possessions officielles en Afrique, y a cependant su acquérir une influence qui fait l'admiration des autres pays et l'on peut dire que c'est à notre Roi que reviendra l'honneur d'avoir usé de son influence pour extirper la traite des noirs, qui fait de l'Afrique un des pays les plus malheureux du globe.

# LA BOLIVIE

ET LE

## CHEMIN DE FER MADEIRA-MAMORÉ

par M. A. BAGUET, VICE-CONSUL DU BRÉSIL ET CONSEILLER  
DE LA SOCIÉTÉ.

---

Dans deux notices publiées dans le *Bulletin*, nous avons eu l'occasion d'entretenir nos lecteurs du chemin de fer qui doit relier les riches provinces du Nord de la Bolivie au bassin des Amazones. Nous allons donner quelques détails intéressants sur le commerce de la Bolivie, empruntés au journal « *Le Brésil.* »

Les chambres législatives du Brésil ayant voté le crédit demandé par le ministre des travaux publics pour la construction du chemin de fer Madeira-Mamoré, le gouvernement a reçu des offres pour la construction de cette ligne ferrée à raison de fr. 50,000 par kilomètre. Les nouvelles de Santo-Antonio, sur le Madeira, sont bonnes, les travaux d'exploration du terrain et les études préliminaires ont été poussées avec énergie par le personnel de la commission, et à l'arrivée de M. Morsing on compte pouvoir inaugurer les travaux de construction.

Outre l'avantage que cette voie ferrée doit apporter à la

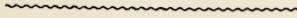
province de Matto Grosso, nous ne devons pas perdre de vue que tout le commerce bolivien cherchera pour débouché la voie la plus directe, qui est incontestablement la vallée de l'Amazone.

Depuis le commencement de la guerre avec le Chili, la Bolivie a transporté une grande partie de ses produits, viâ Rosario, sur le Paraná, et les statistiques de la Confédération argentine de 1882 démontrent que le commerce bolivien a exporté, par la voie de Buenos-Ayres, 1,079,930 kilogrammes de métaux d'argent, d'étain et de bismuth, pour une valeur de 60,977,990 fr. et qu'il a importé en marchandises diverses pour 9,010,900 fr. ce qui laisse en faveur de la Bolivie un solde énorme de 51,967,090 fr., ce qui est dû à la grande extension qu'ont prise les travaux des mines.

Par la voie du Pacifique, on calcule que l'exportation n'a pas pu dépasser 15 millions de francs contre une importation très restreinte de marchandises, à cause de la guerre et des droits imposés par le Chili.

Nous ne doutons pas qu'une partie considérable du commerce bolivien ne vienne alimenter le trafic du chemin de fer du Madeira et que le transport de bétail des prairies boliviennes pour la vallée de l'Amazone ne devienne une source principale des recettes de cette entreprise.

Nous faisons des vœux pour que la réussite de la commission soit en rapport avec les sacrifices qu'elle s'est imposés et pour que le gouvernement brésilien lui accorde toutes les facilités pour doter le pays de communications directes et sûres entre les lointaines provinces de Matto Grosso et le nord de l'empire.



## SÉANCE GÉNÉRALE DU 14 NOVEMBRE 1883.

---

ORDRE DU JOUR : 1° Procès-verbal de la séance du 17 octobre. — 2° Membre nouveau. — 3° Nomination de membres honoraires, effectifs et correspondants. — 4° Correspondance. — Sociétés correspondantes. — 6° Présentation de deux notices : *Le Séjour de l'humanité postdiluvienne* et *Le Plateau de Pamir*, par le P. J. VAN DEN GHEYN. — 7° Annonce de l'arrivée de M. le voyageur A. MASSARI. — Conférence du rév. M. POTTS sur *la Palestine*.

---

La séance est ouverte à 8 <sup>1</sup>/<sub>2</sub> heures du soir à l'hôtel de ville.

Au bureau prennent place MM. le colonel Wauwermans, président, le d<sup>r</sup> L. Delgeur et E.-A. Grattan, vice-présidents, P. Génard, secrétaire général, L. Couturat, secrétaire de l'administration, Jacq. Langlois, ff. de trésorier, et le Rév. M. Potts, pasteur américain.

---

1. Le procès-verbal de l'assemblée du 17 octobre est lu et approuvé.

---

2. Depuis la dernière séance, le bureau a admis comme membre nouveau M. le baron François van Zuylen van Nyevelt, receveur de l'enregistrement, à Gand.

---

3. En séance du 5 novembre dernier, le comité des membres effectifs a nommé ;

*Membre honoraire :*

M. BOUCHER, lieutenant général en retraite, ancien commandant de la 1<sup>re</sup> circonscription militaire.

*Membres effectifs :*

MM. E. DE HARVEN, à Anvers.

A. VAN DEN NEST, à Anvers.

*Membre correspondant belge :*

M. ANATOLE BAMPS, à Bruxelles.

*Membres correspondants étrangers :*

MM. ROBCIS BORGHES, consul général de France à Anvers.

CHRISTOPHERSEN, consul général de Suède et de Norwège.

FRANK VINCENT, à New-York.

ARCHIBALD R. COLQUHOUN, à Londres.

J. D. FRANSSEN VAN DE PUTTE, président du comité arctique néerlandais. (*Vereeniging Willem Barents*).

M. le président rappelle à l'assemblée que M. le lieutenant-général Boucher, ancien commandant de la 1<sup>re</sup> circonscription militaire, n'a cessé depuis l'origine de la société de lui donner le concours le plus actif et le plus dévoué. Premier fonctionnaire de l'État dans la province, il a couvert la société

non seulement de sa haute protection, mais a voulu prendre part aux travaux avec assiduité. Au moment où le général s'est décidé à prendre sa retraite, le conseil des membres effectifs a voulu lui donner un témoignage de sa reconnaissance en le nommant *membre d'honneur*. (*Applaudissements*).

---

4. M. le président procède au dépouillement de la correspondance.

— M. le général Boucher remercie de sa nomination comme membre honoraire.

— M. C. Janssen, consul général de Belgique au Canada, transmet la carte de ce pays.

---

5. *Sociétés correspondantes.*

— La société de géographie de Berne adresse un exemplaire de ses *Mittheilungen*.

— La direction de l'observatoire de Melbourne accuse la réception du 1<sup>r</sup> fascicule du tome VIII du *Bulletin*.

— La société des anciens étudiants de l'institut de commerce d'Anvers adresse le 3<sup>e</sup> fascicule de ses rapports commerciaux.

— La société industrielle et maritime d'Anvers fait parvenir son rapport de l'année 1882.

---

6. Le P. van den Gheyn présente ses deux travaux sur *Le Séjour de l'humanité postdiluvienne* et *Le Plateau de Pamir d'après les récentes explorations*.

Sur l'invitation de M. le président, l'honorable membre entre dans les considérations suivantes :

« MESSIEURS,

• Permettez-moi d'attirer l'attention des membres de la société sur deux faits importants signalés dans la dernière de ces brochures. Vous savez comment les rivalités politiques de la Russie et de l'Angleterre ont provoqué en Asie centrale des explorations nombreuses dont la science géographique a fait son profit. Un des principaux points de mire de la politique anglo-indienne a toujours été d'établir des relations de commerce entre les Indes et la Kashgarie. Dès 1868 en effet, nous voyons la société de géographie de Londres appuyer les efforts de Robert Shaw, le courageux planteur de thé de Kungra. Deux ans plus tard, sir Douglas Forsyth reprenait avec Yacoub Khan les négociations entamées par Hayward et Shaw. Enfin en 1872, le khan de Kashgarie ayant envoyé à lord Northbrook, vice-roi des Indes, une députation chargée de jeter les bases d'un traité de commerce, le même Forsyth partit de nouveau pour Kashgar. On sait le succès de sa mémorable expédition qui dura deux ans et eut le plus grand retentissement dans la politique et la science. La mission diplomatique réussit pleinement et la géographie de l'Asie intérieure s'éclaira d'un jour nouveau.

« Malheureusement lorsque Yacoub-Khan, l'émir de Kashgarie, se fut donné la mort pour échapper aux Chinois vainqueurs, l'Angleterre dut attendre des temps meilleurs pour reprendre des négociations avec le gouvernement de Yarkand. Le moment a paru favorable, cette année même, à un commerçant anglais très entreprenant, M. Dalgleish. Le premier il a osé s'aventurer à l'est du Turkestan, depuis que les Chinois y ont reparu. Arrivé à Yarkand le 20 janvier 1883, M. Dalgleish a réussi à persuader au gouverneur chinois d'envoyer une garnison à Sarikol et d'y arborer le pavillon céleste. Sarikol est très

avantageusement situé, à un point de vue stratégique, au sud-ouest de la Kashgarie, sur la route conduisant au Badakschân et au Turkestan anglais. M. Dalgleish espère que cette prise de possession de Sarikol par ses nouveaux amis empêchera l'expédition scientifique russe d'étendre ses opérations jusqu'à cette place.

« Il peut se faire que les Chinois de la Kashgarie encouragent les tentatives de M. Dalgleish. S'ils trouvent un profit quelconque à trafiquer avec l'Inde anglaise, nous verrons peut-être disparaître les barrières qui ferment aux Européens les frontières du Thibet et du Yun-nân. C'est cette éventualité qui rend si intéressant le voyage de l'aventureux M. Dalgleish. Ce ne sera pas une mince gloire pour lui d'avoir séduit les mandarins de Kashgarie au point de leur faire oublier l'ordre qu'ils ont reçu de Pékin d'empêcher les étrangers d'entrer par la voie de terre dans l'empire.

» On annonce aussi que de grands préparatifs se font en Russie pour de nouvelles expéditions. Le but principal est de lever des plans topographiques, et les investigations doivent avoir pour base les résultats obtenus par les expéditions anglaises. Une autre exploration s'organise en même temps avec le patronage de l'empereur de Russie et sous les ordres du colonel d'état-major Prjevalsky. On doit explorer le plateau du Thibet sur une étendue de 20,000 milles géographiques carrés. Le colonel Prjevalsky est un intrépide voyageur. Depuis plusieurs années il parcourt le Thibet. Ses observations très remarquables ont été consignées dans les *Comptes-rendus de l'Académie des sciences* de Paris (juin 1883). Signalons surtout l'importance qu'il attribue aux influences atmosphériques pour la décomposition des roches et la transformation des montagnes. Sous l'action du vent qui a dans ces régions élevées une puissance dont on ne se fait pas d'idée, les poussières enlevées par tourbillons s'amassent dans les vallées, où les eaux viennent les fixer et les consolider. Ainsi doit s'expliquer la présence du *læss* qui remblaie les vallées profondes.

» Mais en même temps qu'avaient lieu ces explorations pacifiques de la science, les Afghans escaladaient les pentes abruptes du Pamir et faisaient invasion dans le petit district de Chignân jusqu'ici indépendant. Le Chignân est une vallée fertile sur les bords du Sûchân, affluent de l'Oxus supérieur. Cette partie du Pamir, véritable oasis au milieu du désert, échappe aux rigueurs climatériques qui affligent le reste du plateau. « Là, disait Marco Polo dans son langage naïf, se rencontre la meilleure pâture, car une maigre jument y deviendrait grasse en dix jours. » Aussi la population du Chignân est-elle relativement nombreuse, elle s'élève jusqu'à 20,000 habitants. A l'approche des ennemis, le chef du district Yussuf Ali Bey s'est enfui dans les montagnes, mais il eut plus tard l'imprudence de rentrer dans son territoire. On le saisit et il fut emmené prisonnier à Caboul. Les frontières de l'Afghanistan sont donc à reculer de deux degrés plus au nord et elles touchent maintenant, au sud du lac Karakul, aux limites de l'empire moscovite.

» Il nous a paru que ces faits importants, l'expédition de M. Dalgleish en Kashgarie et l'occupation du Chignân par les Afghans, valaient la peine d'être signalés ici. Ils présagent peut-être des modifications saillantes dans la géographie politique de l'Asie centrale. »

M. le président remercie le P. van den Gheyn de cette intéressante communication.

---

7. M. le président annonce à l'assemblée que le célèbre voyageur africain M. A. Massari a bien voulu accepter l'invitation de faire une conférence à la société.

Cette solennité scientifique aura lieu dans le courant du mois de décembre. (*Applaudissements*).

8. Le rév. M. A. Potts, pasteur américain, fait une conférence sur un voyage qu'il a fait de Jaffa à Jérusalem.

L'orateur dépeint en couleurs attrayantes l'Orient et en donne une idée fidèle et instructive à ceux qui ne l'ont jamais visité.

La conférence consistant principalement en descriptions faites par l'orateur de ses propres observations, nous assistons en quelque sorte à son débarquement, dans le port de Jaffa, l'ancienne Joppé, nous nous mouvons avec lui au milieu de cette population mêlée d'indigènes, de Turcs, d'Arabes et de Juifs avec leurs costumes variés et pittoresques. Il décrit les maisons orientales, l'ameublement; nous voyons défiler chameaux, ânes et conducteurs et cette foule bariolée qui anime les marchés.

Ensuite les environs de la ville avec leurs bosquets d'orangers, étendus et fertiles, avec leurs canaux d'irrigation et leurs turbines; aux abords de la ville les champs de blé, les murailles, les maisons en pierres brutes, etc. etc.

Nous faisons avec notre voyageur l'ascension des montagnes de la Judée; il nous esquisse la configuration géographique du pays, s'attachant principalement aux détails de la vallée du Jourdain et, enfin, entretient ses lecteurs d'une proposition récente tendant à creuser un canal par la plaine d'Escheelon et à conduire les eaux de la Méditerranée dans le Jourdain et la mer Morte.

Le discours de l'orateur est couvert d'applaudissements.

M. le président remercie M. Potts de sa communication.

Il fait remarquer l'importance des travaux géographiques accomplis dans ces derniers temps sur une contrée qui certainement mérite d'attirer notre sérieuse attention à cause du rôle important qu'elle a joué dans le passé et jouera peut-être encore dans l'avenir dans l'histoire de l'humanité.

La géographie de la Palestine et de la Syrie, pays que nos pères connaissaient certainement à l'époque des croisades, et où ils avaient d'importants établissements, était tombée dans un

complet oubli. En ce moment tout concourt à la rétablir dans son entier et avec des détails précis qui nous fournissent souvent des aperçus nouveaux sur la science de la terre, tels par exemple que le phénomène si intéressant de la mer Morte. Tout concourt à ce travail de rénovation géographique, toutes les forces et les passions intellectuelles y ont une part ; les missions religieuses, les missions scientifiques, la politique, l'industrie. Les missions religieuses, dont le rév. M. Potts a été un membre distingué, s'efforcent de résoudre par l'étude du sol les points douteux de notre histoire religieuse ; les missions scientifiques arrivent à rattacher l'histoire de notre architecture du moyen-âge, par l'étude des remarquables débris des châteaux des croisés si nombreux en Palestine, à l'art byzantin ; l'industrie enfin essaie de rouvrir l'ancienne route de l'Euphrate vers le golfe Persique, que le commandant Cameron parcourait dernièrement avec succès. Nous devons remercier M. Potts de nous avoir introduit dans ce monde d'études des plus remarquables.

---

# DESCRIPTION DES GLOBES

## d'ARNOULD-FLORENT VANLANGREN

par PIERRE BERGERON.

---

A la page 166 M. le d<sup>r</sup> Van Raemdonck a cité la description des globes d'Arnould-Florent van Langren, qui se trouve dans le tome I du *Traité des Tartares*, par Pierre Bergeron ; voici cet écrit intéressant :

### CHAPITRE XXII.

*« Globes nouveaux fort exacts : et remarques nouvelles, tant au Ciel, qu'en la terre. Longitudes cherchées. »*

» Au reste, l'on peut pour ces nouvelles découvertes tirer beaucoup d'éclaircissement des nouveaux Globes du Sr. *Arnould de Langren*, qui se dit Cosmographe du Roi d'*Espagne*, et qui en un sien écrit ou remontrance faite par lui en 1630, représente que son père et lui ont été les premiers inventeurs des Globes pour la direction de la navigation. Mais il fait voir entr'autres choses qu'il a fait toute diligence de recouvrer les plus exactes situations de la terre, îles, ports, et passages pour

les figurer sur son Globe. Comme pour exemple, il recule la *Chine* de 10 ou 12 degrez du Nord suivant les observations des Jésuites de *Pequin*, ainsi que longtems il y a plusieurs qui l'avoient déjà bien remarqué, comme il se peut voir aussi en la Carte *Chinoise* que les *Anglois* nous ont donné, et dont nous avons parlé ci-dessus. Il note encore, comme en 1608 l'Anglois *Weimouth* découvrit un canal à 51 degrez, par lequel il passa 75 lieuës avant, pensant trouver le passage pour la *Chine*, mais il fut contraint de retourner par la mutinerie des siens, comme nous avons remarqué autre part (1). Puis en 1612 *Hudson* navigea aussi par ce même canal, mais sans autre effet; et quelques marchands d'*Amsterdam* essaierent le même en 1613. Là encore il fait une parfaite observation, à ce qu'il croit, de la *Nouvelle France*; riviere de *Canada*, golfe de *Saint-Laurens*, Terres neuves, avec les Seques et bancs des Moluës. Aussi du nouveau País-bas (*Nieu Nederland*) des *Hollandois*, entre la *Virginie* et *Norombegue*; puis les país de *Spitzbergen*, où se prennent les balenes en quantité, à 80 degrez, où commencent les côtes de glace. Il donne là encore une plus grande connoissance des côtes de *Tartarie*, passant par *Waigats*. Puis la découverte et situation du país de *Vera Cruz*, de *Lima*, faite par le capitaine *Queiros* en 1609. La *nouvelle Guinée*, que l'on avoit tenuë continente à la terre Australe; mais les *Espagnols* l'ont navigée tout autour, et la trouvent être la plus grande Ile du monde; la riviere de *Tobo*, ou des *Amazones*, et de *Maragnon*, illustrée par les *François*; le nouveau détroit du *Maire* en 1616, avec les Iles de la mer de *Sur*; le país de *Concorde* découvert par la compagnie des *Indes Orientales*, situé au Midi vers *Beach*, au même Méridien de la grand'*Jave*. Bref tous les endroits de l'Océan, où la mer court toujourn d'une maniere; et où les vents soufflent continuellement d'un côté, et où le plus éloigné des navigations est noté sur le

(1) Au traité de la Navigation. §. 10.

Globe avec la marque d'un navire. Il a fait aussi le *Globe celeste* curieusement gradué sur les observations du *Tycho Brahé*, rectifié pour l'an courant, et augmenté de 400 tant d'étoiles de nôtre hémisphère. Aussi les étoiles de l'*Antarctique* observées par les *Hollandois* en leurs navigations Orientales. Puis il y a adjouté des Notes pour reconnoître la grandeur de toutes étoiles, et des Planètes, au pied du diametre terrestre, avec toutes les cometes et nouvelles Etoiles de ce siecle : Et une supputation de la constitution des astres du firmament d'avec le Pole, commençant dès le tems de la creation jusqu'à maintenant. Si bien que jusqu'ici on n'avoit point vû de Globes si complets et si bien rectifiez. Et il faut esperer que cette science et pratique de la navigation allant toujours avant, et à sa perfection, on en aura aussi des Globes plus exacts, et mieux ajustez. Mais pour ce qui est de ces remarques pour le nouveau monde, il s'en faut rapporter du tout l'exacte description Naturelle et Géographique, que nous en a donné depuis peu le docte et curieux Sr. *Jean de Laet*, l'un des directeurs de la compagnie des *Indes Orientales*.

(*Traité des Tartares par Pierre Bergeron, chap. XXII, page 130, inséré dans l'ouvrage imprimé en 1735 à la Haye chez Jean Neaulme, sous le titre général de Voyages faits principalement en Asie dans les XII, XIII, XIV, et XV siècles. . T. I.*)

---

SÉANCE GÉNÉRALE DU 17 DÉCEMBRE 1883.

---

RÉCEPTION DU VOYAGEUR

**ALFONSO-MARIA MASSARI.**

---

Le 17 décembre a eu lieu au foyer du théâtre royal, gracieusement mis à la disposition de la société royale de géographie par l'administration communale d'Anvers, la réception du célèbre explorateur italien, M. Massari, lieutenant de vaisseau de la marine royale italienne, par la société royale de géographie d'Anvers.

L'assistance était nombreuse; la réception a été brillante.

Au centre de l'hémicycle une tribune avait été élevée pour le bureau de la société, que des rangées de fauteuils entouraient concentriquement.

A 8 heures et demie M. Massari est introduit; il est l'objet d'une ovation enthousiaste. M. le colonel Wauwermans président, conduit M. Massari à la table de la direction, sur laquelle nous remarquons le *Livre d'or* de la ville. Le célèbre voyageur, un jeune homme à la figure sympathique et au

tempérament nerveux, prend place à la droite de l'honorable président, qui invite M. Horn Feist, régent du consulat d'Italie, à prendre place à sa gauche, l'ambassade d'Italie, invitée à assister à la séance, s'étant fait excuser. Au bureau prennent également place MM. Louis Delgeur et Grattan, vice-présidents. M. Génard, secrétaire général, M. Couturat, secrétaire de l'administration, M. Herthoge, bibliothécaire, M. Langlois, trésorier. M. le colonel Wauwermans ouvre la séance en ces termes :

« MESDAMES ET MESSIEURS,

» Un très grand honneur me fut accordé un jour : celui de présider en qualité de délégué de Belgique et de président de votre société, dans la salle du Sénat de Venise, assis dans le fauteuil des doges, l'une des séances d'une assemblée qui comptait parmi ses membres une foule de savants célèbres. J'aime à rappeler ce souvenir parce qu'il me fut donné dans cette séance de pouvoir remercier, au nom de la science, la grande patrie de tous les hommes qui pensent, deux explorateurs illustres : le malheureux docteur Crevaux, qui depuis a payé de sa vie son dévouement à l'œuvre géographique moderne, et le lieutenant Massari, de la marine royale italienne, qui nous fait l'honneur de visiter notre société.

» J'aurais voulu pouvoir dire alors tout ce que je ressentais d'admiration pour le courage et la persévérance déployés par notre hôte d'aujourd'hui, dans son mémorable voyage transcontinental de la mer Rouge au golfe de Guinée, si un sentiment de réserve ne m'eût commandé de remettre le jugement aux pairs illustres que le voyageur comptait dans notre réunion : les Serpa Pinto, les Burton, les Cameron, les d'Abbadie, et tant d'autres voyageurs de grand renom. Il me resta pourtant l'honneur de prononcer sur la proposition du célèbre président de la société de géographie de Berlin, le docteur Nachtigal, aux acclamations de l'assemblée, ce

jugement qui à lui seul suffit pour honorer la vie d'un homme :  
» Le congrès déclare que les voyageurs Mateucci et Massari  
» ont bien mérité de la science géographique et se sont placés  
» au premier rang des voyageurs africains, »

» M. Massari est le seul survivant d'une grande entreprise rêvée par le docteur Pellegrino Mateucci, qui, au milieu des nombreux projets de voyages africains, présente un côté remarquable, encore très digne de fixer notre attention.

» Au lieu de chercher à pénétrer en Afrique en traversant toutes les régions absolument barbares, où les Européens ont trop souvent peut-être tenté la lutte directe de la civilisation contre la barbarie, au milieu de périls et de souffrances que leur tempérament rend si difficiles à endurer, Mateucci eut l'idée de pénétrer par les régions demi-civilisées du Kordofan, du Darfour, de l'Ouadaï, du Bournou, dans l'espoir d'y nouer des relations d'amitié, de commerce, et de parvenir ainsi à vaincre la barbarie, en y utilisant la semi barbarie elle-même. Il fut secondé par un Mécène généreux dont j'aime à rappeler le nom, le prince don Giovanni Borghèse, et à leur premier appel, Massari vint s'associer à leur œuvre; il en partagea les dangers, les fatigues, les espérances, et hélas ! il reste seul aujourd'hui à en recueillir la gloire. La Providence refusa à Mateucci le bonheur de revoir sa patrie ; il mourut de la fièvre africaine à Londres, au moment où ses amis tressaient des couronnes pour fêter son triomphe.

» Si la science doit pleurer une noble victime, elle peut fêter avec joie un heureux triomphateur. Massari a dignement inscrit son nom dans cette pléiade de voyageurs italiens dont la liste commence aux Marco Polo, et se continue de nos jours par les Antonelli, les Chiarini, les Antinori, les Gressi, les Piaggia, les Bove !

» Mon cher camarade,... permettez-moi de vous donner ce nom, car si le devoir m'impose de rester président, dans cette assemblée, je ne puis me défendre des sentiments de

bonne confraternité d'armes que vos actions me rendent fier d'affirmer... J'ai emporté de votre pays le souvenir reconnaissant de l'accueil gracieux et bienveillant que j'y ai reçu, et en particulier de notre ami commun, le vice-président de la société africaine italienne, le commandeur Lazzaro, mais je dois vous l'avouer, ce qui m'a touché peut-être davantage encore en Italie, c'est le soin religieux avec lequel votre pays conserve le souvenir des grands artistes qui font notre gloire. C'est avec émotion qu'à chaque pas je retrouvais leurs œuvres aux places d'honneur.

» Ici, à Anvers, vous rencontrerez à votre tour bien des souvenirs de votre patrie! C'est à l'arrivée de deux navires vénitiens dans l'Escaut en mai 1318, que nous avons coutume de faire remonter l'origine de notre prospérité commerciale. Dans le cabinet de notre bourgmestre vous pourrez voir la liberté communale personnifiée par l'admission du Génois Pallavicini au nombre des bourgeois d'Anvers. Je me tromperais fort si dans cette assemblée même vous ne trouviez pas quelque nom qui vous rappelle l'Italie...

» Ces rapprochements ne doivent pas vous étonner. Nos deux patries ont souvent été associées dans les jours de gloire et dans les jours de souffrance, et grâce à l'échange géographique qui s'opérait entr'elles, grâce à un commerce très actif, elles ont toujours été associées dans leur amour pour la liberté.

» En poursuivant l'œuvre que vous avez entreprise et menée à si bon port qu'une voix très autorisée a pu dire que vous avez obtenu « le plus grand triomphe de l'exploration contemporaine, » je me plais à espérer que vous vous rencontrerez un jour avec nos voyageurs, là-bas sur cette terre africaine qui peut-être vous réserve encore d'autres succès, et je souhaite aussi que votre rapprochement puisse contribuer au succès de la grande œuvre humanitaire patronnée par notre souverain.

» Puissiez-vous emporter d'Anvers des souvenirs aussi agréables que ceux que j'ai rapportés d'Italie et dites-vous quelquefois que vous y avez laissé des amis.

M. le président rappelle à l'assemblée que déjà au retour du voyage de Massari, la société royale de géographie d'Anvers, lui avait conféré le titre de *membre honoraire* en témoignage de son admiration; il remet au voyageur le diplôme de cette dignité. Il lui remet en outre la médaille d'honneur que le comité des membres effectifs a décidé de lui offrir afin de conserver le souvenir de son voyage à Anvers; elle porte au revers l'inscription suivante composée par M. le vice-président Delgeur :

PRONAVARCHO  
MASSARI  
OB ÆTHIOPIAM A NILO AD NIGRIM  
AMNEM ET OCEANUM TRANSITAM  
REG. SOC. GEOG. ANTV.  
MDCCCLXXXIII.

Après ce discours, fréquemment souligné par les applaudissements de l'assistance, M. Massari se lève et remercie la société en termes émus; il aborde ensuite l'exposé de ses travaux.

« MONSIEUR LE PRÉSIDENT, AIMABLES DAMES,  
ILLUSTRES MESSIEURS,

» Voilà plus de deux ans que, aidé par une fortune bien rare, je suis revenu d'un voyage en Afrique, qui, s'il n'a pas eu pour résultat la connaissance de pays tout à fait inconnus auparavant, n'en a pas moins été utile au progrès des découvertes géographiques, et ne cessera de donner des facilités aux voyages à venir.

» Jusqu'à présent ma santé avait été trop faible pour que je pusse songer à de nouvelles entreprises, et j'ai dû vivre d'une vie végétative dont je ne suis certes pas satisfait. Mais dès que je me suis senti complètement remis, j'ai tout de suite pensé que je pouvais profiter des connaissances faites dans

mon premier voyage pour en entreprendre un second qui, j'ose le croire, diminuera encore de beaucoup le nombre des contrées et des populations dont la géographie ignore l'existence.

» Or quel pays pouvait mieux que la Belgique m'offrir les moyens de mettre mes plans à exécution ? Les découvertes géographiques, Mesdames et Messieurs, doivent toujours avoir un caractère de neutralité parfaite, si l'on veut qu'elles soient vraiment utiles, et qu'elles puissent se suivre l'une à l'autre ; et ce caractère ne peut leur être assuré que lorsque ce n'est pas une nation qui les entreprend, mais tout le monde des gens éclairés. C'est ainsi que j'ai osé vous adresser, Monsieur le président, une lettre, dans laquelle je vous exposais en très peu de mots ce que l'on pourrait tenter vers le centre de l'Afrique.

» Votre réponse ne se fit pas attendre, et elle était plus favorable que je n'aurais osé l'espérer : elle me proposait de venir ici exposer mes idées, et me voilà en votre présence, bien satisfait d'être venu ! Mais l'accueil très favorable et flatteur même que l'on m'a fait dans cette ville, Mesdames et Messieurs, au lieu de me donner le courage nécessaire pour vous parler comme je le devrais, remplit mon âme d'épouvante, car je sais combien je suis au-dessous de ce qu'il faudrait pour être digne de parler devant vous. Et, en commençant, tout mon être tremble de peur de vous ennuyer, et de produire une impression exactement contraire à celle que je désire. Seulement, comme le projet sur lequel je vous prie de fixer votre attention est vraiment sérieux et bien pondéré par moi, j'espère que votre bienveillance sera si grande, que vous pardonneriez à l'étranger son très mauvais français, et au marin et au voyageur son style peu élégant.

Il est vrai que lorsque j'ai reçu par votre illustre président la flatteuse invitation de venir ici tenir une séance, j'aurais dû refuser, car je savais que la tâche était bien supérieure à mes forces, et que par conséquent il aurait pu sembler présomptueux de ma part d'avoir accepté ; mais j'aurais cru

priver la science d'une tentative qui peut être très riche en résultats si je n'avais pas profité de l'enthousiasme avec lequel chaque entreprise utile est accueillie dans ce magnifique pays, dans cette Belgique qui est un modèle à imiter par ceux qui veulent marcher droit dans la voie du progrès.

» Il y a toujours dans la vie de chaque individu quelque chose qui commence par s'annoncer par de vagues désirs dans le jeune âge, et qui finit par être, je dirai presque fatalement, le but essentiel de toute son existence. Aussi pouvez-vous observer que presque aucun homme, lorsqu'il a achevé une entreprise importante, ne manque de se souvenir, et toujours avec un grand plaisir, que dans le temps, lorsqu'il était encore tout jeune, il avait bien souvent songé à ce qui vient de sortir de ses travaux.

» Moi-même je ne suis pas soustrait à cette loi générale, et voilà que dans mon enfance, en lisant les récits merveilleux des voyages du grand Livingstone, je jetais avidement l'œil sur la carte encore toute blanche de l'Afrique, et je me figurais de me trouver parmi des populations sauvages bien émerveillées de voir arriver un homme si différent d'eux par son teint, son extérieur, ses habits, ses mœurs, etc.

» Depuis lors, en vérité, gloire en soit aux grands esprits qui n'ont craint ni les maladies, ni les privations, ni la méchanceté des sauvages, ni la rage des bêtes féroces, une grande partie de ce blanc a été couvert par des noms de contrées et de populations, par des lignes indiquant le cours d'immenses fleuves, par des chaînes de montagnes et de vastes lacs ; mais pourtant une partie en est restée qui a défié tous les efforts que plusieurs voyageurs ont faits pour y pénétrer. Pourquoi cette résistance ? Pourquoi seulement là l'intelligence et la persévérance des Européens ont-elles échoué ?

» La raison en est simple et évidente : c'est que ce pays est entouré par d'autres avec lesquels les communications ne sont pas établies d'une manière constante, régulière et sûre, ou qui offrent tant de dangers et dans lesquels les voyageurs

souffrent tant qu'ils n'ont pas la possibilité de continuer leurs explorations.

» Eh bien, Dames bien aimables et illustres Messieurs, j'ai maintes raisons qui me font croire que le jour où l'Afrique n'aura pour nous plus aucun secret est bien proche. Ce sont ces raisons que je me propose de mettre sous vos yeux pour que vous les examiniez. Mais avant tout je vous prie de vouloir bien me permettre de vous rappeler en très peu de mots mon premier voyage en Afrique.

» J'ai dit que je vous parlerai en peu de mots de mon premier voyage en Afrique, et je tiendrai ma promesse surtout parce que j'ai trop envie de vous parler de mon projet d'exploration à venir pour vous ennuyer longtemps par mes récits. Et je suis bien certain que vous me pardonnerez mon laconisme, car vous avez déjà observé que je suis un très mauvais orateur.

» Seulement il est indispensable que je vous dise comment il arriva que je commençai à voyager par terre, moi homme de mer. Le jeune prince romain, Don Jean Borghese, ayant appris que le docteur Matteucci se préparait pour son troisième voyage en Afrique, lui proposa de le suivre en amateur, en mettant à sa disposition une somme d'argent assez considérable. Cette proposition fut aussitôt acceptée avec plaisir, comme vous pouvez comprendre, par le docteur qui se proposait de visiter l'Ouaday, où il n'avait encore été que l'Allemand docteur Nachtigal. Lorsque les préparatifs étaient presque achevés, on suggéra au docteur de prendre avec lui un officier de marine, ce qu'il demanda tout de suite au gouvernement, et que le gouvernement accorda en m'ordonnant de partir en quinze jours pour rejoindre mes futurs compagnons au Caire.

» Quinze jours, comme vous le voyez, en réalité n'étaient pas trop de temps pour faire mes préparatifs ; aussi il n'est pas étonnant que les résultats de mes observations ne furent

pas ceux qu'ils auraient dû être dans un voyage si important comme celui que la fortune a bien voulu nous faire accomplir.

» Une fois au Caire nous nous rendîmes à Suez par le chemin de fer ; là nous nous embarquâmes sur un bateau à vapeur de la compagnie du khédivé et ainsi nous arrivâmes à Sauaquin, sur la côte africaine, le 5 du mois de mars 1880.

» Assez intéressant ce petit port de Sauaquin ; il offre tout de suite au voyageur un objet d'observation dans la beauté de ses habitants mâles, les Bicharis, dont la couleur bronze très foncé est assez belle, et qui sont remarquables par la régularité et la beauté même de leurs traits. Coquets comme peu de nos dandys, ils n'ont pour habillement qu'un long drap de coton blanc dans lequel ils s'enveloppent avec beaucoup d'élégance et de grâce ; leurs cheveux crépus et très longs sont coiffés en touffe au-dessus de la tête : chose qui serait bien agréable à voir, si ce n'était l'habitude d'y fourrer des livres de beurre parfumé à la cannelle qui les rend dégoûtants. Et ils y tiennent beaucoup à cette sale habitude, paraît-il : j'avais en effet jeté mes yeux sur un beau jeune homme qui flânait autour de nous, et je lui fis demander s'il aurait voulu me suivre en qualité de domestique attaché à ma personne ; il accepta de suite et l'on fixa les conditions ; seulement sa coiffure à la graisse ne me plaisait pas du tout et je lui fis dire que je désirais qu'elle disparût. Il se montra très offensé de ce propos. « Est-ce » qu'il doit me prendre moi-même ou bien mes cheveux ? » dit-il, et sur ce il s'éloigna gravement et ne voulut plus revenir.

» La ville au reste ne présente rien de frappant à voir : elle est divisée en deux parties, l'une aux maisons de style arabe est la demeure du petit nombre d'Européens et des fonctionnaires du gouvernement, l'autre composée de huttes en nattes de jonc très mal cousues ensemble, est réservée aux indigènes.

Le lendemain de notre arrivée nous nous mîmes en route.

et, sans trop nous fatiguer, nous traversâmes en douze jours les 300 kilomètres du désert des Bicharis pour arriver à Berber sur le Nil. Mais dans ces douze jours que de changements dans le paysage! La plaine de sable dur et caillouteux avec des herbes basses, les rochers noirs et luisants comme s'ils étaient humides, à cause du fer qu'ils contiennent, les passes difficiles, les ascensions brusques, les descentes rapides, les solitudes mornes, les emplacements à gibier, les hameaux populeux, les sables mouvants où l'on enfonce jusqu'à la cheville, les mirages trompeurs qui vous montrent des lacs où il n'y a que le sable brûlant, les champs de froment cultivé, les arbres touffus, les puits taris, les étangs profonds, l'eau saumâtre, les fontaines d'eau limpide, tout cela passe devant vos yeux comme un songe.

Berber n'offre aucun intérêt et son commerce lui-même est dans un état de décadence, car bien des marchands préfèrent aller à Kassala plus au sud pour y porter leurs marchandises, n'étant pas ainsi obligés à descendre ou remonter le Nil.

De Berber à Khartoum l'on se rend par le fleuve, et ce trajet peut se faire selon les saisons en deux ou bien en quarante jours si l'on n'est pas favorisé par le vent du nord; mais toujours est-il très dangereux lorsqu'on arrive aux rapides dont il faut connaître les passes, à cause des nombreux écueils qui sont sous l'eau. Nous franchîmes les 280 kilomètres de fleuve en sept jours et nous arrivâmes pendant la nuit à Khartoum, le plus important des marchés de cette partie de l'Afrique. On y vendait autrefois des milliers d'esclaves et de fortes quantités d'ivoire, mais aujourd'hui la chose est bien changée: le genre homme n'y est plus l'objet que d'un trafic clandestin et par conséquent fort restreint, quoique non entièrement disparu, et l'ivoire a été monopolisé par le gouvernement, de sorte que le commerce y est tombé en décadence et que la ville est dépeuplée. Il y a là un gouverneur général pour lequel on a bâti un grand palais, et une mission catholique

qui fait malheureusement très peu de chose, car la place n'est pas favorable à son développement. On trouve à Khartoum beaucoup de négociants européens ou grecs, mais ils se sont tous résignés à ne fournir que des provisions de bouche ou bien des vêtements européens aux voyageurs et aux fonctionnaires égyptiens.

» De Khartoum, en longeant le Nil blanc jusqu'à Abou Guérad et puis en pliant à l'O.-S.-O., nous nous rendîmes à El Obeid, l'ancienne capitale du Kordofan, toujours en traversant un pays plat et morne, couvert d'une végétation d'acacias épineux qui mettent tout de suite en lambeaux et les vêtements et les mains et les figures des voyageurs. — Lors de notre passage, El Obeid possédait un gouverneur et une mission catholique, dépendance de celle de Khartoum, où des prêtres et des religieuses prêchaient la religion catholique à un assez joli nombre d'enfants des deux sexes, et ils étaient en train de bâtir une grande église en briques, couverte d'une toiture en zinc.

» Après quelques jours de repos nous continuâmes notre route pour le Facher, ancienne capitale du Dar For.

» Ces pays-là, Mesdames et Messieurs, il n'y a que peu de jours, ont été le théâtre d'un massacre trop horrible, trop sanglant, pour que l'on puisse se réjouir de leur soulèvement et de la liberté conquise par leurs habitants; mais hélas! que les Égyptiens ont mérité ce massacre! Oh! que le soulèvement a été nécessaire après les mauvais traitements auxquels les indigènes ont été soumis! La guerre contre le Dar For, qui avait été commencée pour empêcher les razzias que les Foriens faisaient en quête d'esclaves, a dégénéré elle-même en razzias. Lorsque les officiers européens ont été remerciés de leurs services, il n'est resté qu'une troupe de fonctionnaires avides de se former au plus tôt une position pour vivre dans l'aisance lors de leur vieillesse. Peu de jours après notre passage, le docteur Matteucci eut l'occasion de voir des militaires rentrer d'une excursion aux pieds des

monts *Marra* où les quelques Foriens survivants résistaient encore : chaque soldat menait devant lui des femmes et des enfants garrottés. Une jeune et jolie Forienne ne valait pas 100 francs au Facher, et un enfant ne coûtait que 30 ou 40, tandis que dans les pays où l'esclavage est une institution, on ne peut avoir une jeune fille que pour 350 ou 400 ou même 500 francs, et un garçon pour 300.

Le fait est que, selon le cheik Mohammed-Et-Tounsi, il se formait tous les ans au Facher plusieurs caravanes pour aller faire des esclaves aux Niams-Niams du Sud, et qu'il ne manquait jamais que quelques-unes de ces caravanes ne comptassent dix mille personnes au départ.... Où sont-ils maintenant, ces milliers d'hommes?

» Oh ! mon Dieu ! que la réponse est facile à donner, mais horrible à entendre. Ces milliers de personnes ont été tuées ou rendues esclaves et quelques-unes seulement se sont sauvées chez les Soulas ou au Rounga. Songez que seulement au mois de février de 1880 le sultan Glaroun a cessé de résister après sept ans de lutte, car il a été atteint par une balle égyptienne, et voyez ce qu'une guerre pareille peut faire de ravages en 7 années ! Lors de notre passage donc, le Facher n'était qu'une soi-disant forteresse entourée par un mur en boue assez haut et assez faible et par un fossé : quatre canons de campagne et une mitrailleuse en composaient l'artillerie. Et au dehors de ce mur un groupe de maisons en boue habitées ordinairement par les quelques fonctionnaires et un très petit nombre de marchands parmi lesquels figuraient quelques Hellènes et quelques Juifs de Tunis.

» Vous aurez certes observé, Mesdames et Messieurs, que je me suis trop arrêté sur ce point : cela veut dire que l'appauvrissement du pays m'a frappé énormément. Songez que le Dar For était le plus peuplé, le plus riche, le plus industriel des royaumes de cette partie de l'Afrique ; les Ouadaïens eux-mêmes sont toujours à se demander comment il se fait que leurs voisins si redoutés aient été anéantis !

» En suivant notre route nous passâmes par la ville de Kobé qui était jadis la plus importante au point de vue commercial, car la route menant de l'Égypte au Dar For et partant de Sion sur le Nil y aboutissait : maintenant je ne crois pas que le dixième des maisons fussent encore debout, et c'est à peine si 800 ou 1000 personnes y demeuraient, les soldats y compris.

» A Cab Cabiah nous nous arrêtâmes pendant un mois pour former notre caravane, car jusqu'alors nous avions toujours loué nos chameaux et nous n'avions pas eu de domestiques à nous,.. erreur grave que nous eûmes à nous reprocher plusieurs fois, car ceux que nous primes sur place ne nous servirent presque à rien, parce qu'ils n'étaient pas habitués à guider des chameaux et que nous étions obligés nous-mêmes de charger et surveiller les animaux.

» Après, nous nous rendîmes à Abou Guérem, juste à la limite ouest des provinces égyptiennes. Nous étions ainsi tout près du petit royaume de Dar Tama qui se trouve au N.-E. de l'Ouaday et qui était tributaire de l'Égypte. C'est à Abou Guérem que commencèrent les ennuis. La saison des pluies avait commencé et les maladies nous visitèrent : à peu près privés de tout, nous languîmes presque sans forces, et le docteur Matteucci commença à souffrir d'accès de fièvre très forts et de douleurs aiguës dans la taille, douleurs qui l'empêchaient presque de respirer et qui provenaient d'une maladie dont il n'avait pas voulu se soigner en Europe, et qui fut la cause de sa mort.

» A Abou-Guérem nous attendions donc que le vieux sultan de Tama nous permit d'entrer dans son royaume, et l'on nous disait qu'on avait écrit à ce propos : mais un mois et demi s'écoula sans que la permission se fit voir. Qu'était-il arrivé ? Le sous-gouverneur d'Abou Guérem, un esclave affranchi qui était entré dans l'armée égyptienne, y avait atteint, on ne sait pas trop comment, le grade de major, et plus fanatique que les mahométans de la Mecque eux-mêmes,

avait écrit à Tama de ne pas nous laisser passer, car nous étions des chiens de chrétiens ! Force fut au docteur de retourner au Facher et d'insister auprès du gouverneur pour qu'il envoyât des ordres précis à Cab Cabiah et à Abou Guérem. La démarche eut un effet magique, et deux ou trois jours après le retour de M. Matteucci, le son du tambour nous annonçait l'arrivée de Hidris, le moins âgé des fils du sultan Mohammed, un homme qui avait déjà atteint la cinquantaine lui-même.

» C'est ainsi que le cinq du mois de septembre nous nous mettions en marche pour abandonner à jamais les provinces égyptiennes.

» A Tama nous restâmes à peu près deux mois, car il fallut longtemps pour obtenir une réponse affirmative à la demande d'entrer dans l'Ouaday. En attendant le prince Borghèse nous quitta, car ses vieux parents étaient tombés très gravement malades après son départ, et le docteur Matteucci eut fort mal aux yeux et dut rester plusieurs jours enfermé dans sa hutte.

» Ce fut le 4 octobre que les envoyés du roi de l'Ouaday arrivèrent; c'étaient un grand prêtre de Dongola, un ex-gouverneur de province, un ex-juge suprême et le chef des Arabes. Ils furent très aimables avec nous, ils voulurent voir les présents que nous portions à leur roi, et emportèrent une opinion très favorable de nous. Vingt jours après ils étaient de retour, et nous fûmes bientôt prêts à partir seuls avec un jeune homme et deux enfants pour toute escorte, car il avait été convenu que nous n'aurions emmené avec nous que les esclaves, puisque l'on n'aurait jamais permis à aucun de rentrer en Égypte.

» Après deux jours de marche nous passâmes par un emplacement où l'on nous dit que, à la nouvelle de notre arrivée, tous les Ouadaïens s'étaient réunis en armes, car on leur avait débité je ne sais quels récits fabuleux sur notre compte. Nous étions des centaines de personnes, nous emmenions des

canons très puissants, et nous avions avec nous toute une forteresse en fer dans laquelle nous nous enfermions pour nous abriter contre les atteintes de nos ennemis. Je pense qu'ils auront dû bien rire de leur frayeur lorsqu'ils nous virent paraître sur nos chétives montures et n'ayant pour toute défense qu'un revolver rongé par la rouille!...

» Nous arrivâmes à Abèche après six jours de marche et nous y entrâmes au coucher du soleil, de sorte que nous ne vîmes de la ville qu'un très grand nombre de murs en boue desséchée, et on nous indiqua comme étant le palais du sultan, une maison un peu plus élevée que les autres.

» Le sultan n'était pas en ville : il était allé à la campagne et ne revint que deux jours après notre arrivée. En attendant nous étions descendus à la maison de l'ex-juge suprême qui était un voleur de première force : il nous donna une hutte pour asile, et, pour nous arracher tout ce qu'il pouvait, nous dit que la population était très méchante, qu'elle était contre nous, que nous aurions mieux fait de ne pas sortir de chez lui. Puis il offrit de nous changer notre marchandise contre des talaris, nous proposa d'acheter des plumes d'autruche, et sur tout cela il gagnait deux cents pour cent.

» Or cette prison ne nous convenait certes pas, et cette vexation, jointe à l'état de souffrance du docteur, le mit dans un état impossible; aussi se décida-t-il à quitter tout de suite ce pays dont les habitants sont très courageux, mais extrêmement voleurs, perfides, ivrognes et menteurs.

» Le troisième jour après notre arrivée le roi nous envoya chercher; il nous reçut dans une cour assez vaste : lui il était enfermé dans une tente arabe, de façon qu'il ne nous vit pas et que nous n'entendîmes que sa voix : une double rangée d'Ouadaïens nous séparait de lui et un de ses hommes répétait ses paroles et les nôtres. Nous échangeâmes les salutations de rigueur, puis il nous demanda ce que nous étions venu faire, et il ajouta qu'il était heureux de notre arrivée. Enfin

il nous laissa libres de partir, et neuf jours après nous étions sur la voie de l'Ouest.

» Le sultan nous envoya des cadeaux très utiles, comme des chameaux et des bœufs, mais malheureusement les meilleurs chameaux, et tous nos bœufs au nombre de douze, nous furent volés par notre hôte !....

» D'Abèche jusqu'au fleuve Chari, qui est la limite du Bornou, nous fûmes accompagnés par un ex-gouverneur de province et un chef d'esclaves du premier ministre ou *Amin* du roi : deux excellentes personnes qui s'attachèrent à nous et qui furent bien affligées lorsqu'elles nous quittèrent.

» Nous traversâmes donc un pays très varié quant à la végétation, mais tout à fait plat : seulement à Midogo nous rencontrâmes quelques rochers isolés qui ne s'élèvent que de trente ou quarante mètres au-dessus du niveau de la plaine où il serait impossible du reste de trouver le plus petit caillou. Ces plaines pourtant ne manquent pas d'avoir leurs dépressions ; la principale desquelles est formée par l'immense lac Tchad où se déversent plusieurs fleuves de la région : les autres sont formées par le petit lac où se jette le fleuve des Salutations ou Bahr-el-Salamat au sud de l'Ouaday, et par le lac de Fittri dans le petit royaume de Boulala qui est dépendant de Ouaday.

» Le pays était en guerre, car un des frères du sultan de Boulala voulait renverser du trône le vrai souverain ; aussi, lorsque nous partîmes une forte caravane très riche en bœufs, en chameaux et en hommes, se joignit à nous, pour marcher en sûreté ; mais cela retarda horriblement notre voyage, car nous mîmes deux mois à parcourir les 700 et quelques kilomètres qui séparent Abèche du fleuve Chari.

» Je vous ai dit, Mesdames et Messieurs, que les Ouadaïens sont des voleurs, des ivrognes et des querelleurs et c'est vrai ; et à ces qualités ils ajoutent un courage à toute épreuve ; pourraient-ils avec tout cela être des travailleurs ? Évidemment non, et c'est ce qui fait que leur pays est très arriéré.

Il n'y a que les femmes qui s'occupent du ménage, c'est-à-dire de la cuisine, et il est bien rare de voir des hommes filer et tisser très mal un peu de coton : ce n'est que dans les armes et les chevaux qu'ils retrouvent toute leur activité et leur énergie. Aussi les maisons ne sont-elles que des huttes en paille et leur intérieur est tout à fait dégarni ; le marché qui se tient dans la capitale même ne vaut pas celui du plus petit hameau du Bornou.

» Mais que tout change à l'ouest du fleuve Chari : à peine le voyageur a-t-il mis pied à terre en face de la ville Bornouane de Guilfeï, qu'il est étonné de l'activité et de l'animation qui y règnent. La muraille en boue qui entoure la ville et les murs des maisons sont bien tenus, et en dehors le terrain est bien soigné et bien cultivé : on y voit des oignons, des tomates, du blé et du maïs ; le marché y est animé, très animé même, et l'on peut s'y fournir de lait, de blé, de viande de bœuf, de poulets, de beurre frais, de bois à brûler, de charbon, de sel, etc. pour un peu de parfums orientaux ou quelques mètres de toile ou de coton.

» Ce fut là que nous nous séparâmes des gens de l'Ouaday qui nous dirent que nous étions désormais leurs amis, que l'entrée dans leur pays nous serait toujours libre dorénavant, mais qu'il fallait avoir égard au caractère méfiant du peuple, et que par conséquent, pour que d'autres Européens fussent bien accueillis, ils devaient être accompagnés par l'un de nous deux ; ils nous dirent aussi que le sultan aurait voulu nous recevoir lui-même lors de notre arrivée, et donner des fêtes en notre honneur pour nous montrer que nous étions les bienvenus. Ils ajoutèrent que tous les marchands arabes et les prêtres avaient conseillé au roi d'agir ainsi lorsqu'on reçut notre demande d'entrer ; mais que les grands Ouadaïens n'avaient pas voulu y consentir, car ils n'étaient pas encore sûrs du caractère inoffensif de notre mission. « Mais si vous revenez, s'écrièrent nos guides, arrêtez-vous longtemps à Abèche : le sultan se montrera à vous, et alors vous serez

parfaitement libres de parcourir le pays en long et en large. »

» Huit jours après nous étions à Kouka, la capitale du royaume de Bornou dont le sultan, le très vieux cheik Omar, qui vient malheureusement de mourir, a toujours très bien reçu les Européens qui se sont rendus chez lui, tels que Barth, Rohlf, Nachtigal et d'autres. Cette ville est très grande et très peuplée, et le marché qui s'y tient tous les jours ne compte jamais moins de cinq ou six mille personnes, tandis que le lundi on peut y trouver jusqu'à 25 ou 30 mille, qui viennent des alentours pour la plupart.

» Nous aussi nous fûmes bien reçus par le sultan; mais l'accueil ne fut pas tel qu'il aurait été si nous fussions arrivés directement du Nord. Nous venions de l'Ouaday, et il est certain que ce n'est pas l'amitié la plus cordiale qui lie les deux pays. Il est vrai cependant de dire que notre bourse était dégarnie, et que nous n'avions pas de quoi engraisser les esclaves et les gens du souverain, qui ne nous étaient par conséquent pas favorables.

» Après une halte d'un mois, nous pûmes nous mettre en route pour le S.-O., et un voyage de 22 jours au milieu d'un pays délicieux nous porta à la ville de Kano, la capitale du royaume du même nom, un de ceux qui forment les États Haoussas. J'ai dit que ce pays est merveilleux, et je crains de rester peut-être en-dessous de la réalité en décrivant l'étonnement et la joie du voyageur à la vue de l'amour du travail qui y règne. A cause de la guerre qui avait éclaté parmi quelques tribus de sauvages au Sud, le roi se trouvait à Takai à 50 kilomètres de Kano à peu près, et bien qu'il n'y eût pas un pied de terrain non cultivé sur tout ce trajet, la route même courait sur les sillons tracés par la bêche; partout on voyait des enclos qui renfermaient de petites maisonnettes en nattes ou en paille bien tressées, et en dehors de celles-ci des poulets, des pintades, des chevaux, des vaches, paissaient tranquillement; des hommes filaient le coton, ou

en tissaient le fil en bandes de 5 centimètres de largeur, ou bien ils s'occupaient à préparer la couleur d'indigo avec laquelle ils ont l'habitude de colorier leurs cheminées. Ce spectacle, joint à celui de la fertilité naturelle qui fait surgir partout des arbres gigantesques, après celui de tant de misères et de tant de paresse, vous fait, je peux vous l'assurer, du bien, vous ranime, vous fait aimer ce pays !

» Seulement il ne faut pas trop y chercher la bonté du caractère, la douceur de l'âme : à notre entrée aux portes de Takaï, notre vue fut terrifiée par le spectacle d'ossements humains abandonnés : c'étaient les prisonniers de guerre qui avaient été tués en masse, et leurs cadavres laissés en proie aux vautours et aux hyènes !

» La vie est très active dans l'intérieur de Kano, et personne ne dédaigne de travailler : tel que vous verrez au soir monté sur un cheval superbe, habillé d'une belle chemise en soie rouge et coton bleu, qui coûtera 150 ou 200 francs, sans compter les pantalons analogues, aura au matin préparé la boue qui doit servir à réparer sa maison, n'ayant sur soi qu'une ceinture pour tout vêtement. A l'heure du marché tout le monde s'y rend pour acheter, pour vendre, pour négocier sur parole comme à nos bourses, ou simplement pour parler des affaires du jour.

» Un grand nombre de jeunes filles, toutes fort belles, au teint clair, vont par les rues en vendant un tas de friandises comme des oignons cuits, des pommes de terre douces, des dattes du pays, de petits pains, de petits gâteaux frits, des épis de maïs, rôtis ou bouillis, des morceaux de sucre etc., puis au soir elles rentrent chez elles, et de vieilles femmes parcourent les rues annonçant à haute voix l'huile pour les lampes ou la bouillie de farine.

» Mais ce qu'il y a de plus curieux à observer ce sont les compteurs de monnaie. Avec des talaris autrichiens, dits de Marie-Thérèse, l'on achète tout ce que l'on veut ; mais la monnaie du pays ce sont les coquillages, les petits coquillages

de la côte Est de l'Afrique. Le prix en est variable, mais à Kano la moyenne est entre 5500 et 6000 par thaler.... Qu'est-ce qu'il en suit ? Que pour avoir dix talaris il en faut une somme énorme ; mais qu'est-ce que cela fait ? Le compteur de monnaie est là : lorsqu'il le faut, il s'étale devant une montagne de ces petits objets, il en prend une rangée, et les compte cinq par cinq en les séparant de la main droite, par un mouvement si rapide que l'Européen ne peut pas même le suivre de l'œil..... Un bon ouvrier en compte jusqu'à 250 mille par jour, ce qui ne fait du reste que 50 talaris. Puis il en met 10 mille dans chacun des sacs en tresses de paille qui sont préparés, il ferme ses sacs et l'on peut parfaitement se fier à l'exactitude de la somme qui y est contenue !

» En suivant notre route au S.-O. nous arrivâmes en 15 jours à Bidda, capitale du royaume de Nupe. Heureusement pour nous le souverain revenait le même jour triomphant de la guerre qu'il avait faite à certains rebelles. Bidda n'est pas à 10 lieues du fleuve Niger, et justement à l'emplacement d' Egga où est située une des factoreries les plus importantes de la *United African Co* de Londres.

» Ces factoreries, assez nombreuses sur les rives du fleuve, ne s'occupent que du commerce, aussi le gouvernement n'y entre pour rien : cependant il y a là une espèce de consul anglais qui fait toutes les années un voyage dans les pays voisins en distribuant des cadeaux aux souverains pour conserver leur amitié ; aussi le sultan de Nupe et la population de Bidda connaissent parfaitement les Européens, et les reçoivent toujours très bien.

» Quant à nous, le roi nous fit entrer chez lui dès que nous arrivâmes. A cette heure-là, il y avait seize mois que nous étions loin de notre pays, et il est facile de comprendre que nous devons être bien contents de nous trouver si près des Européens, de manière que nous voyions tout couleur de rose. Cependant lorsque nous entrâmes dans l'enceinte du

palais, nous fûmes saisis d'épouvante par la vue du corps d'un des rebelles que le roi avait fait tuer sur la place publique et que l'on avait abandonné à terre à la vue du peuple. Il gisait sur le ventre ; mais ce n'était plus un corps humain, car la tête, les mains et les pieds avaient été coupés, et une large blessure s'ouvrait béante sur le dos ; les vautours, qui abondent dans toute l'Afrique, se disputaient cette proie facile à laquelle ils avaient déjà rongé une jambe, tandis que l'un d'eux se nourrissait avec beaucoup de calme de la peau du crâne de la victime que l'on avait suspendu à un pieu.

» Le roi se montra très content de nous voir, et malgré notre misère nous pûmes encore lui présenter un beau cheval du Bornou que nous avions amené exprès, et dont il se montra très satisfait. A cause de son retour de l'expédition qui avait duré deux années, tout le monde venait lui rendre hommage, et chacun s'empressait de lui présenter quelques cadeaux ; dans la cour de son enceinte même, en sa présence, on égorgeait des bœufs que l'on dépêçait sur place et dont il faisait distribuer les morceaux à ses nombreuses femmes et ses vassaux.

» En attendant il tenait sa cour martiale, en présence du public : on conduisit devant lui un des chefs des rebelles que l'on avait fait prisonnier, et ce malheureux allait être condamné à mort. Le spectacle de la terrible exécution qui avait eu lieu sur la place publique nous avait tellement terrifiés, que nous prîmes la parole en faveur du coupable : « Oh sultan ! puisque tu es en train de chercher quelque chose que nous puissions présenter à notre roi pour qu'il sache que tu veux être son ami, fais grâce à ce malheureux, et sois sûr que notre puissant souverain sera plus content de la clémence que tu auras montrée en son nom, que si tu lui faisais cadeau de ton royaume même ! »

» Sur les nègres, Mesdames et Messieurs, deux mots peuvent souvent plus que tous les canons de ce monde, et les nôtres

plurent, paraît-il, si fort, que le sultan s'adressa aux criminels et leur dit tout de suite que c'était au nom du puissant sultan de ces deux Européens qu'il leur faisait grâce ; sur quoi tout le monde remercia au nom du prophète et s'en alla probablement satisfait de ce qui s'était passé.

» Nous ne restâmes à Bidda que très peu de jours, impatients comme nous devons l'être de revoir notre chère patrie, nos amis, nos parents. A Egga nous eûmes le bonheur de trouver le directeur de la *United Company* qui venait justement d'arriver de l'Europe et qui voulut nous transporter à la mer sur sa propre chaloupe à vapeur. Ainsi le 8 du mois de juin 1881 nous nous embarquâmes pour l'Angleterre sur le bateau le *Coanza*. Nous touchâmes à l'île de Madère d'où nous annonçâmes par dépêche à notre gouvernement et à nos parents l'accomplissement de notre voyage ; mais le malheur nous attendait en Angleterre : rongé par une maladie dont il n'avait pas voulu se soigner, le docteur Matteucci n'eut que le temps d'écrire à sa pauvre mère qu'il allait arriver, et le lendemain il expirait à Londres sans même avoir eu le temps de comprendre qu'il était malade !!!

» Je vous ai dit dans le cours de ma narration que les messagers de l'Ouaday nous invitèrent par de très belles paroles à retourner dans leur pays et je vous prie maintenant de fixer sur ce point votre attention, car cela suffit à démontrer ce que j'ai affirmé au commencement, c'est-à-dire que je crois que le moment où l'Afrique n'aura plus aucun secret pour nous n'est peut-être pas éloigné. Quel signe en effet meilleur que l'adoucissement du terrible Ouaday lui-même ? Le sang des voyageurs est quelquefois nécessaire pour ouvrir des relations amicales : et ce baptême de sang européen l'Ouaday l'a reçu par la mort des deux Allemands de Beurmann et Vogel ! Gloire en soit à ces deux vaillants martyrs de la science, honneur à ceux qui auront eu le courage de se mettre les premiers sur la route qu'ils ont tracée !

» Le royaume de l'Ouaday est organisé d'une façon éminem-

ment militaire et a en outre cet avantage que les indigènes y sont doués tous d'un esprit belliqueux et d'un courage de première force : c'est seulement en ce qui concerne les armes et les chevaux (je l'ai déjà dit) qu'ils savent montrer de l'activité et de l'intelligence ; aussi sont-ils très respectés par leurs voisins, et leur domaine s'est enrichi dans ces dernières années et va à présent du Bahr-el-Ghazal au Nord, jusqu'au Bahr-es-Salamat au Sud, et du Dar For à l'est, jusqu'au Bernou à l'ouest. C'est ainsi qu'il comprend une bonne partie du puissant Baguirmeh et que le Dar Rounga et le Dar Banda en reconnaissent la suprématie.

» Cela posé, il est utile de dire qu'en partant d'Abèche nous promîmes au sultan de lui envoyer 20 fusils Winchester et plusieurs milliers de cartouches : quelle meilleure occasion pourrait se présenter pour me rendre en personne auprès de lui avec ce cadeau et d'autres encore, et faire ainsi augmenter sa confiance en moi, et en obtenir aisément la permission de me rendre au Dar Banda en traversant le Rounga ?

» Vous pouvez déjà voir d'ici combien d'avantages offrirait un voyage qui aurait pour limite extrême cette lointaine région sud. Avant tout on acquerrait la connaissance de tout l'Ouaday qui n'est vraiment connu que sur une route qui mène de l'est à l'ouest par Abèche ; puis on visiterait ce Bahr-es-Salamat dont les Ouadaïens vantent les richesses et la fertilité ; ensuite l'on prendrait connaissance du Rounga qui paraît habité par les Foriens du Sud et qui est une espèce de désert au milieu de pays fertiles : et enfin on descendrait au Dar Marra et au Dar Banda dont les habitants ont conservé une primitivité frappante, et qui sont très riches en ivoire, paraît-il.

» En outre le Banda dont la limite sud touche le quatrième degré de latitude nord est le point où l'on aura sans faute la solution de la dernière question qui reste à la géographie africaine. Là doivent être les sources du Chari qui se verse dans le lac Tchad, là on pourra certainement voir si le

fameux Ouelle de Schweinfurt et de Miani, qui naît aux Monbottou, se dirige plutôt au Congo, selon ce que pense Stanley, ou au Binoué comme l'assure le voyageur Nachtigal ; là enfin on pourrait au moins avoir des renseignements sur les populations qui avoisinent le Congo.

» Mais après cela que pourra-t-on faire ? Je croirais vous tromper si je vous disais que j'ai un espoir quelconque de ne pas revenir par la même route, mais de suivre plutôt ma marche vers le sud ou vers l'ouest.

» Les difficultés sont telles en Afrique, et se montrent d'une manière si continuelle, qu'il n'est pas possible la veille de songer à ce que l'on fera le lendemain ; mais ce que je peux affirmer, sans crainte d'être contredit par les faits, c'est que ma mission sera toujours surtout pacifique. Aucun sauvage n'aura jamais à se plaindre d'actes hostiles de ma part ; aussi il est bien possible que de la part des habitants je n'aurai rien qui m'obligera à rétrograder et par conséquent il peut se faire qu'en définitive je visite personnellement quelques-unes des tribus qui sont au sud du cinquième degré de latitude nord. Mais quant au voyage de retour je ne veux rien dire, je ne peux rien promettre. Les circonstances peuvent être si variées et si contraires à un avancement quelconque que ce serait de la folie que de vouloir seulement songer à ce qu'il pourra arriver. Dans toutes les entreprises il faut toujours laisser quelque chose à l'imprévu, lequel, quoiqu'en disent les gens au pied de plomb, se déclare très souvent en faveur de celui qui l'affronte avec de la confiance et de la fermeté. Et moi j'ai cette confiance, et j'aurai cette fermeté, et si dans cet heureux pays je trouve les moyens de poursuivre l'entreprise dont je vous ai parlé, je suis sûr que de bons résultats ne tarderont pas à se produire.

» Je ne voudrais pas, Mesdames et Messieurs, abuser de votre patience ; mais l'importance de l'argument m'entraîne et je ne pense pas pouvoir m'arrêter sans donner d'autres

détails importants sur le projet que je viens de soumettre à votre approbation. »

L'orateur expose ensuite à la société les plans d'un nouveau voyage.

« Je commencerai, « dit-il, » par la route à suivre pour arriver à l'Ouaday.

Je vous ai déjà indiqué celle que nous avons suivie en 1880, et c'est elle que je choisirais certainement, n'était l'état de guerre où se trouve le Dar For à présent. Ce pays, qui était le plus avancé de tous les royaumes de ce côté de l'Afrique jusqu'en 1872, le plus grand et le plus puissant, n'est qu'un vaste désert depuis qu'il est tombé aux mains de l'Égypte. La grande œuvre de civilisation de l'abolition de l'esclavage était, permettez-moi de le dire, une tâche bien supérieure au pays qui l'avait entreprise. Fut-ce la religion, fut-ce l'état de dégradation où les Égyptiens se sont laissé tomber, le fait est que la conquête de nouveaux pays faite par eux, a été toujours accompagnée par des massacres inouïs ; et que les impôts qu'ils ont levés sur les populations soumises ont toujours été la cause de résistance de la part des habitants qui ne les payaient qu'après avoir reçu force coups de fouet.

Tant que personne n'a pris la défense des pauvres cultivateurs, les coups ont été reçus et les impôts payés ; mais dès qu'un homme s'est présenté, fanatisé par les prières et les jeûnes, se disant *el Mahdi*, c'est-à-dire l'*Envoyé* du Seigneur pour réunir les vrais croyants et les délivrer du joug des méchants et des infidèles, tous se sont levés en masse ; les musulmans de cent pays différents se sont rassemblés, et, par dizaines de milliers, ils sont venus verser sur les troupes égyptiennes la rage accumulée depuis des années !

Que pouvaient faire des troupes régulières dans un pays où tout manque ? où l'eau même est impossible à obtenir parfois ? où les distances sont si grandes qu'une armée ne peut pas se garder de tous les côtés ? Des masses d'hommes furi-

eux auxquels toutes les jouissances du paradis de Mahomet étaient promises, s'ils mouraient en combattant, ont fondu sur elles et les ont écrasées !

Qu'est-ce qui arrivera maintenant ? Ces pays resteront-ils à l'état de barbarie dans lequel on pourrait bien les imaginer ? — Non, Mesdames et Messieurs : ces populations ne peuvent vivre sans le commerce, aussi est-il bien sûr que, d'ici à quatre ou cinq ans, quoique l'Égypte ne puisse pas reconquérir ces territoires, la route sera libre jusqu'à l'Ouaday ; mais pour le moment, au Kordofan et au Dar For, règnera la famine, à cause de la guerre qui aura empêché de cultiver la terre, et par conséquent il n'est pas possible qu'une caravane comme celle que je serais contraint à former, assez riche pour avoir des présents capables de rendre favorables et le Mahdi lui-même, et le sultan de Tama, et celui de l'Ouaday surtout, passe librement à cause des convoitises qu'elle éveillerait parmi les populations affamées ! »

L'orateur examine ensuite les diverses routes qui lui paraissent les plus favorables et présente le devis d'une expédition de découverte complète, qui pourrait conduire jusqu'au Congo, à la rencontre des explorations entreprises par l'association internationale.

Nous nous abstiendrons de reproduire cette partie de son travail qui sera l'objet des études ultérieures de la société.

Il termine en ces termes :

« J'ai fini, Monsieur le président, j'ai fini, mes très aimables Dames, Messieurs très illustres, et en vous quittant je veux espérer que le peu de choses que je vous ai si mal dites auront inspiré dans vos âmes la confiance que j'ai moi-même pour cette entreprise dont le résultat ne peut être que la civilisation de cette immense région qui nous a toujours été décrite comme plus terrible que l'enfer lui-même, mais qui pourtant renferme tant de belles choses, que l'on pourrait en faire un Eden de délices ! »

Des acclamations enthousiastes accueillent la fin de la relation du célèbre voyageur.

M. le président se lève ensuite et termine la séance par ces paroles :

« MESDAMES ET MESSIEURS,

» Il est de coutume dans la société de géographie, que le président se charge de traduire la pensée que l'auditoire a voulu exprimer par ses applaudissements. Cette idée doit être d'abord un sentiment d'admiration pour l'orateur qui vient de parler.

» Un grand orateur a dit: « L'homme est un loup, un tigre pour l'homme ! » Ces paroles s'adressaient à des Européens et aux rapports des Européens entre eux.

Si déjà il existe de pareils instincts chez les civilisés, combien ne devons-nous pas admirer les hommes qui, comme les Cameron, les Stanley, animés d'un saint amour de l'humanité, ont osé aborder des populations abandonnées à tous les appétits de la brute, dont l'état de sauvagerie farouche a fait, à plus forte raison, des loups et des tigres ?

Eh bien, Messieurs, il a été fait œuvre plus grande encore ! Il est triste de devoir constater que le premier pas dans la voie de la civilisation, développe chez l'homme des instincts pervers de duplicité et de fourberie, en fait non seulement un loup et un tigre, mais même une hyène ! Tel est l'état des populations demi-civilisées que M. Massari a osé traverser, bien plus redoutables que les sauvages eux-mêmes.

M. Massari, en effet, ne s'est pas donné la tâche relativement facile de marcher sur les traces des Cameron, des Stanley, des Livingstone, il a abordé le côté le plus ardu de la mission. Marchant patiemment au milieu d'ennemis demi-civilisés, il les a abordés avec douceur, a traversé leurs lignes avec bonheur, et en résumé, avec le talent d'un voyageur exceptionnel.

» Ce n'est donc pas sans raison qu'on a dit au congrès de Venise que son entreprise est une des plus grandes et des plus nobles qu'aient enregistrées les annales des explorations modernes.

» Je veux également exprimer ma pensée au sujet des projets nouveaux de notre hôte. Aujourd'hui que l'Afrique est abordée de tous les côtés; — par le Congo, — par les lacs, — il est désirable que l'attaque soit faite aussi par le Nord, au travers des régions demi-sauvages qu'on y rencontre.

» Dans le passé l'Européen a été un loup et un tigre pour les malheureux nègres des colonies, et n'a trouvé en eux que des serviteurs dévoués, dociles et fidèles. Il est donc juste qu'il se préoccupe de payer sa dette aux nègres et de créer à ces populations un état social meilleur. Ce que tous les hommes qui se sont occupés de l'Afrique ont rêvé de mieux, c'est d'arriver à les constituer en une fédération d'États nègres, ayant une force assez grande pour résister aux envahissements et à l'oppression. Il est à espérer que les efforts tentés dans ce sens, non seulement par la voie des contrées absolument païennes, mais encore par les contrées demi-civilisées, réussiront.

» La route tracée par M. Massari est rationnelle. Il y a là dans l'Ouaday et le Bornou des populations que nous pouvons utiliser, à la manière des missions protestantes, qui emploient les nègres eux-mêmes à évangéliser leurs congénères, pour porter la civilisation au milieu des populations plus déshéritées, utilisant contre la barbarie les forces de la demi-civilisation elle-même.

» En ce qui me concerne, je répondrai à M. Massari que tous mes efforts tendront à contribuer à la réalisation de son rêve. Je puis lui promettre une étude consciencieuse du projet qu'il nous a soumis et je le remercie du fond du cœur d'avoir fait à la société de géographie d'Anvers l'honneur de ses premières confidences.

Il me reste à remplir un dernier devoir. L'honorable bourgmestre de notre ville m'a exprimé le regret d'être empêché

par les affaires communales, d'assister à la séance de ce jour.

Il était d'usage, autrefois, de recevoir bourgeois de la ville certains hôtes distingués. Aujourd'hui, comme par le passé, on est heureux de conserver leur souvenir. Notre honorable premier magistrat m'a chargé de la mission d'inviter M. Massari à signer au *Livre d'Or* de la ville. »

M. Massari appose sa signature et M. le président lève la séance.

Un petit raout cordial offert à M. Massari réunit ensuite les membres souscripteurs.

A ce raout M. le président, remarquant la présence de l'explorateur belge au Congo, M. le lieutenant van de Velde, dont on a annoncé la mort à diverses reprises, exprime le regret d'avoir ignoré la présence de ce Belge illustre à plusieurs titres; il l'invite à monter à la tribune et se dit fier de le placer à côté de M. Massari.



## SÉANCE GÉNÉRALE DU 16 JANVIER 1884.

---

ORDRE DU JOUR : 1° Procès-verbal de la séance du 17 novembre. — 2° Réception de M. le docteur Chavannes. — 3° Membres nouveaux. — 4° Correspondance. — 5° Sociétés correspondantes. — 6° Lettre de la société africaine d'Italie. — 7° Communication de l'association internationale du Congo. — 8° Bibliothèque. Nouveau local. — 9° Lettre de M. Coëllard. — 10° Rapport présenté par M. le conseiller ROYERS, au nom de la commission d'études de l'Escaut, au sujet du travail : *Étude sur les courants de l'Escaut et de la Durme*, par M. L. PETIT, lieutenant de vaisseau.

---

La séance est ouverte à 8 1/2 heures du soir dans la salle des États à l'hôtel de ville.

Au bureau prennent place MM. le colonel Wauwermans, président, le dr L. Delgeur, vice-président, P. Génard, secrétaire général, J. Langlois, trésorier, H. Hertoghe, bibliothécaire, le docteur Chavannes, et G. Royers, membre effectif.

---

1. Le procès-verbal de la séance du 17 novembre est lu et approuvé.

---

2. Prenant la parole, M. le président s'exprime comme suit :

» MESSIEURS,

» Je suis heureux de pouvoir vous annoncer que le voyageur et géographe éminent M. le docteur Chavannes, a bien voulu accepter mon invitation d'assister à la séance de ce soir. Vous savez, Messieurs, que M. Chavannes occupe une place importante dans la science, par les travaux cartographiques qu'il a publiés sur l'Asie centrale et l'Afghanistan et surtout par sa belle et grande carte murale de l'Afrique équatoriale.

» M. Chavannes appartient à plus d'un titre à la Belgique. Son grand-père, d'origine savoisienne, est né en Belgique, où il a servi dans le corps du génie sous Joseph II (une rue de Charleroi porte encore son nom); son père, également colonel du génie au service d'Autriche, a construit les fortifications de Plaisance. Le d<sup>r</sup> Chavannes est né à Gratz en Autriche en 1846. Une sorte de vocation de famille dirigea ses études vers la géographie. De 1867 à 1869, il voyagea dans l'Amérique centrale, au Mexique, puis il visita le Maroc, le Sahara.

» C'est à l'aide des notes recueillies dans ces voyages qu'il a dressé les deux belles cartes de l'Afrique et de l'Amérique centrales qui lui ont fait une grande réputation. Rentré en Autriche, il a participé pendant deux ans aux travaux de l'observatoire de Vienne, pour se perfectionner dans l'emploi des instruments d'observation.

» Depuis 1875, M. Chavannes a dirigé la publication des *Mittheilungen* de la société de géographie de Vienne.

» L'Institut national de géographie belge, récemment fondé à Bruxelles, s'est assuré le concours de ce savant distingué. M. Chavannes a accepté la mission de dresser une carte complète du Congo et de toute la contrée occupée par les stations belges de l'association internationale, dont les voyageurs n'ont pu jusqu'ici qu'établir les bases, absorbés qu'ils sont par

des travaux d'installation considérables. M. Chavannes partira dans les premiers jours de février pour le Congo.

» Il est hors de doute que la tentative faite par l'Institut contribuera à faire connaître au commerce de l'Europe la contrée importante que les efforts généreux et persévérants du Roi essaient d'ouvrir à la civilisation.

» La société de géographie fait des vœux, Messieurs, pour le succès du voyage entrepris par M. Chavannes aux frais de l'Institut national de géographie. Je suis heureux d'être son organe pour annoncer à M. Chavannes qu'en sa dernière assemblée le conseil des membres effectifs lui a décerné le titre de membre correspondant. » (*Longs applaudissements*).

M. Chavannes remercie la société de l'honneur qu'elle veut bien lui faire et dont il apprécie la haute valeur.

---

**3.** Depuis la dernière séance la société a reçu comme membres MM. Albert Meeus et Maurice van de Zanden, négociants, ainsi qu'Adolphe Oedenkoven, industriel, tous domiciliés à Anvers.

---

**4.** M. le président procède au dépouillement de la correspondance.

— MM. Émile de Harven, Arthur van den Nest, Anatole Bamps, Frank Vincent, M<sup>me</sup> Carla Serena, MM. Robcis Borghers, consul général de France, et Christophersen, consul général de Suède et Norvège, remercient de leur nomination comme membres effectifs et correspondants.

---

— La société a reçu :

1° *La république du Paraguay*, par M. Aug. Meulemans.

2° *A grammar and vocabulary of the Tupi language*, par M. John Luccock, de Rio-Janeiro.

3° *Catalogue de la section des colonies néerlandaises*, 16 vol. — (Un ex. en français. — Un ex. en hollandais,) par M. Veth.

4° *De la lecture des cartes étrangères*, par M. Henry Mayer.

5° *El Reino de Hawaii, apuertes geograficos, historicos et estadesticos*, par M. Mormer Sans, de Barcelone.

6° La 3° série de la *Nouvelle histoire des voyages*, par M. Richard Cortambert.

7° *Agenda avec éphémérides géographiques pour 1884*, rédigé par M. Ch. Saintelette, ancien ministre des travaux publics et édité par l'institut national de géographie.

M. le président appelle tout particulièrement l'attention des membres sur cet agenda qui est appelé à étendre et à vulgariser les études géographiques.

8° *Narrative of the Earl of Elgin's mission to China and Japan*, (1859), 2 vol. offerts par M. le conseiller A. de Boë. Le don de M. de Boë est accompagné de la lettre suivante :

» Anvers, 11 janvier 1884.

« *A Monsieur le président de la société royale de géographie d'Anvers.*

» HONORÉ COLLÈGUE ET PRÉSIDENT,

» J'ai l'honneur de vous remettre, pour faire partie des livres de notre bibliothèque, un exemplaire de l'ouvrage: *Narrative of the Earl of Eglin's mission.*

» Cet exemplaire fut offert à feu mon frère Hyppolite par

Monseigneur le duc de Brabant en 1860 — ainsi que le constate la lettre annexée en tête du 1<sup>r</sup> vol.

» Agréez, mon cher président, l'assurance de ma haute considération,

» AD. DE BOË. »

9° *L'almanach géographique*, édité par l'institut national de géographie.

Un exemplaire de cet almanach sera offert aux membres effectifs. (*Remerciements aux donateurs.*)

---

### 5. Sociétés correspondantes.

— La société a reçu :

1° Les *Mittheilungen* de la société de géographie de Berne.

2° *Revesta trimesal do instituto historico, geographico e minographico do Bresil*. — 2 vol.

3° *Annuaire de l'observatoire national de Tucubaya (Mexique)*, par Angel Augeriano.

— La société Linnéenne de Sidney remercie pour l'envoi des tomes VII et VIII du *Bulletin* et demande l'échange des publications. (*Accordé.*)

— Même demande de la société industrielle et commerciale de Verviers. (*Idem.*)

— La société de géographie d'Australie à Sidney donne avis de sa fondation et demande l'échange des publications. (*Idem.*)

— La société de Hambourg envoie le *Compte-rendu du voyage du d<sup>r</sup> Fischer dans l'Afrique équatoriale*.

---

6. M. le président donne communication de la lettre suivante envoyée par la société africaine d'Italie à l'occasion de la réception faite à M. le voyageur Massari :

« Naples, le 24 décembre 1883.

» *A Monsieur le président de la société royale  
de géographie d'Anvers.*

» MONSIEUR LE PRÉSIDENT,

» Interprète des sentiments de notre société, je m'empresse de vous envoyer mes remerciements pour l'accueil fraternel que vous avez fait à notre ami et confrère Massari.

» En prenant sous votre protection les projets de M. Massari, nous sommes sûrs qu'ils auront un résultat très intéressant pour la science géographique, et de notre côté nous sommes prêts à tous les sacrifices nécessaires à bien conduire l'entreprise.

» Nous serons charmés d'unir nos forces aux vôtres et notre union scientifique servira à souder pour toujours les liens d'amitié et de fraternité qui unissent la Belgique à l'Italie.

» Au nom de la société que j'ai l'honneur de présider ainsi qu'en mon nom particulier, je vous prie, illustre président, de vouloir bien remercier le bourgmestre, les membres de la société royale de géographie et tous les citoyens d'Anvers, pour les honneurs dont ils ont gratifié M. Massari et les assurer de notre souvenir le plus reconnaissant.

» Agréez, Monsieur le Président, mes meilleures amitiés.

» *Pour le président,*

» NICOLA LAZZARO. »

---

7. M. le président donne ensuite lecture de la lettre suivante, envoyée par l'association internationale du Congo :

» Bruxelles, janvier 1884.

» *A Monsieur le président de la société royale de géographie d'Anvers.*

» MONSIEUR,

» J'ai l'honneur de vous faire parvenir un croquis d'une partie de la vallée du Congo et de la vallée du Niadi-Kwilu.

» Le croquis indique l'emplacement des stations fondées par l'association internationale. Il a été dressé à l'aide de reconnaissances exécutées à la boussole de poche. Il n'a, par conséquent, aucune prétention à l'exactitude scientifique. Vivi, Isanghila, Baynestown, Manyanga et Stanley-Pool sont à peu près les seuls points dont la position géographique ait été déterminée avec une approximation suffisante.

» Dans son état actuel on peut néanmoins considérer ce croquis comme moins inexact et un peu plus complet que la plupart des cartes de cette partie de l'Afrique. C'est à ce titre que le comité a pensé qu'il vous serait agréable de le recevoir.

» Nous espérons pouvoir améliorer ce croquis à l'aide des renseignements nouveaux que les voyageurs de l'association nous feront parvenir. A chaque nouveau tirage du croquis je me ferai un plaisir de vous adresser un exemplaire amélioré.

» Agréez, Monsieur, l'assurance de ma haute considération.

» *Le président,*

» STRAUCH. »

---

8. M. le président annonce que l'administration communale, par sa lettre du 1 décembre, a bien voulu accorder l'usage d'un local dans l'établissement dit *Broodjeskapel* rue de l'Empereur, pour y installer provisoirement la bibliothèque de la société.

M. le président remercie l'administration communale de cet acte de bienveillance et annonce aux membres que grâce au zèle de notre bibliothécaire, la bibliothèque a été transférée dans son nouveau local et qu'elle sera ouverte, comme par le passé, le samedi de 2 à 4 heures.

---

9. M. le président communique à l'assemblée une lettre qu'il a reçue récemment de M. le pasteur Coillard, le courageux missionnaire protestant qui poursuit vaillamment sa mission en Afrique. Nous en donnerons un extrait :

« Lérivé (Basutoland), 13 novembre 1883.

» MONSIEUR,

» Mon long silence de dix-huit mois a mal répondu à l'amabilité de l'accueil que vous nous avez fait à Anvers et aux égards dont vous nous y avez entourés. Et cependant notre visite à Anvers est pour nous un des points radieux que le voyageur se retourne souvent pour contempler. Que je dise d'emblée à ma décharge que je n'ai jamais oublié ni la promesse que je vous ai faite ni les égards que je vous dois. J'avais bien l'intention de vous écrire, mais je voulais aussi avoir quelque chose de bien défini à vous communiquer sur nos plans de voyage.

» Il y a plus de dix-huit mois que nous avons quitté la France et que nous sommes de retour en Afrique. Notre voyage de Natal au pays des Basutos a été des plus pénibles et des

plus désastreux. Nous avons perdu plus de vingt bœufs de trait. En arrivant ici nous avons trouvé le pays ruiné par deux ans de guerre. Et depuis lors cette guerre, inique s'il en fut, provoquée par le gouvernement colonial, a dégénéré en guerre civile intermittente, dont un des principaux foyers est le district que nous habitons. Depuis notre retour nous avons été témoins de beaucoup de misères.

Dans ces circonstances nous avons compris que notre premier devoir était de rester au poste que nous occupons depuis vingt-cinq ans, d'user de notre influence et faire tous nos efforts dans l'intérêt d'une tribu qui a les premiers droits à notre sollicitude. Hélas! je ne puis pas me féliciter d'avoir réussi ; le pays est loin d'être pacifié. C'est encore, en attendant que la politique de la métropole de l'Angleterre nous soit connue, un temps d'anarchie. Cependant nous croyons parfois entrevoir une éclaircie à l'horizon. Et comme un collègue riche en dons du cœur et de l'esprit vient prendre ma place, je me sens libre d'aller de l'avant et de donner cours à mes projets.

» Nous mettons la main à nos derniers préparatifs et comptons nous mettre en route dans le courant de décembre et arriver au Zambèze dans six ou huit mois. Il est probable que quand vous recevrez ces lignes nous serons déjà cheminant dans les plaines du Transvaal. Notre expédition est à peu près organisée et je veux espérer qu'elle ne sera pas tout à fait inutile ni pour la science ni aussi pour la pauvre humanité africaine. Madame Coillard, contrairement à nos plans primitifs, doit être de la partie. Plusieurs circonstances et plusieurs raisons nous en font un devoir.

» Nous pouvons compter, je le sais, sur votre intérêt. Bien que nous vous fussions complètement étrangers, vous nous avez témoigné une sympathie dont nous conserverons précieusement le souvenir.

. . . . .

» COILLARD. »

M. le président fait remarquer les sentiments de noble et courageuse sérénité qui règnent dans cette lettre écrite par un homme qui va avec sa famille, sa courageuse et vaillante compagne, courir les plus terribles aventures qu'il soit donné à l'homme d'affronter. Les secours que M. Coillard a donnés au major Serpa Pinto dans sa première mission au Zambèze prouvent qu'il saura accomplir la noble mission humanitaire qu'il s'est imposée. Il se fait l'écho de la société pour souhaiter au voyageur le succès de ses efforts !....

Il communique en outre à la société une lettre d'un des compagnons de M. Coillard, adressé à M. Moynier de Genève, directeur de *l'Afrique explorée*, qui complète les renseignements sur les projets de M. Coillard. Elle est écrite par le pasteur Jeanmairet et datée également de Lérivé, le 22 novembre 1883 :

» Notre départ avait été fixé au 5 décembre, mais comme nous attendons l'arrivée de M. Weitzcker, successeur de M. Coillard au poste de Lérivé, il ne nous sera pas possible de nous mettre en route avant la seconde moitié de décembre. Notre but est d'atteindre Shoshong avant les fortes pluies, d'y passer deux ou trois mois afin de refaire nos attelages, et d'en repartir au commencement de l'hiver, pour atteindre le Zambèze dans le courant du mois de mai.

» Nous possédons tout le personnel nécessaire de conducteurs et de guides, mais un seul évangéliste, au lieu de deux que nous aurions désirés (1) ; toutefois, à Séléka nous retrouverons l'un des évangélistes de la première expédition, qui se dit prêt à nous accompagner. Vous n'ignorez pas, sans doute, que nous ramènerons au Zambèze deux jeunes Barotsés qui avaient accompagné M. Coillard au Lessouto, où ils ont suivi pendant plusieurs années les leçons de l'école

(1) Les *évangélistes* sont des nègres qui ont reçu l'enseignement de la foi et qui, sans être pasteurs, sont employés par les missionnaires protestants pour catéchiser leurs congénères, dont ils parlent le langage et comprennent mieux les tendances que les civilisés blancs.

biblique. Nous espérons qu'ils resteront fermes dans leur foi, et qu'ils deviendront nos deux premiers évangélistes zambéziens. Nous aurons encore le précieux concours de deux jeunes artisans d'origine anglaise <sup>(1)</sup> dans lesquels nous avons toute confiance, et qui nous seront d'un grand secours pour nos travaux matériels. Notre expédition sera donc composée de deux missionnaires, de M<sup>me</sup> et M<sup>lle</sup> Coillard, de deux artisans européens, de deux évangélistes indigènes et de leurs familles, de nos deux Zambéziens, et du personnel de nos conducteurs et de nos guides. C'est toute une caravane de quatre wagons, trainés par une soixantaine de bœufs, auxquels s'ajouteront quelques chevaux et une meute de chiens.

Bien que nous devons voyager dans la saison la plus chaude de l'année, ce ne sera pas un grand désavantage pour nous. La vie active du voyage préserve presque toujours des atteintes de la fièvre, et nous aurons en revanche une meilleure herbe pour nos attelages. La seule difficulté sérieuse que nous redoutions est le passage des fleuves, rendu souvent impossible à cette époque de l'année par la crue subite des eaux. Notre itinéraire est de passer par le Transvaal et Prétoïria, la route des diamants-fields étant peu sûre à cause de l'état d'anarchie du Stellaland. Le gouvernement du Transvaal nous accorde le passage de bonne grâce, tout en nous réservant quelques surprises au sujet des droits à payer sur nos munitions et nos marchandises. Le 25 de ce mois, nous aurons ici notre réunion d'adieux aux églises du Lessouto, qui, à cet effet, enverront chacune deux représentants indigènes. Le voyage de six semaines que M. Coillard et moi avons entrepris, dans le courant de l'hiver, pour visiter ces églises, a créé entre elles et nous de vrais liens.

» Agréez, etc.

» D. JEANMAIRET. »

(1) MM. Middelton et Waddell. Le dernier est charpentier et ébéniste de profession ; le premier s'entend un peu à tous les genres de travaux. Le premier est anglais, le second écossais.

10. M. Royers , président de la commission de l'Escaut, donne lecture au nom de cette commission d'un travail analytique et critique relatif à l'ouvrage de M. le lieutenant de vaisseau Petit sur *les courants de l'Escaut et de la Durme*.

La commission, tout en rendant hommage à l'initiative de M. Petit, estime qu'à divers points de vue son travail prête à la critique.

Les anomalies dans les vitesses des tranches liquides trouveraient peut-être une explication si on avait observé la température ou la densité des couches.

L'usage du moulinet de Baumgarten ne paraît pas conduire à de bons résultats , par suite des difficultés de manœuvre, et il y aurait lieu d'employer un mode d'observation plus perfectionné, que la commission indique.

Le débit propre du fleuve ne peut se déduire des observations de M. Petit ni des calculs du débit de flot et de jusant basés sur ces observations. Les chiffres cités par l'auteur sont inexacts au plus haut point.

Il en est de même du reste des chiffres du débit total de flot et de jusant. Les résultats de M. Petit comportent les anomalies les plus étranges et les plus flagrantes.

La commission n'est pas éloignée d'adopter les conclusions de M. Petit, mais elle ne croit pas que ces conclusions puissent se justifier par les résultats des observations telles qu'elles ont été faites.

M. le président remercie la commission de l'Escaut du soin avec lequel elle poursuit ses travaux. Il propose à l'assemblée l'envoi à M. le ministre de l'intérieur du rapport de M. Royers en appelant son attention sur l'importance des études entreprises.

Une discussion s'engage sur divers points du rapport.

— M. le président demande si on a pu constater sur l'Escaut une dénivellation semblable à celle qu'on constate sur le Rhône, où l'on a fréquemment observé un renflement au point où le courant est le plus fort.

— Un membre indique combien il serait utile de connaître toutes les observations faites aux diverses époques du passé, quelque imparfaites qu'aient pu même être les méthodes d'observation adoptées : il semble en effet résulter des faits constatés récemment une modification de niveau de l'Escaut sur laquelle il conviendrait d'être fixé!

La proposition du président est adoptée en y ajoutant la demande des renseignements sur les observations antérieures pour éclairer les travaux de la commission. Le mémoire sera immédiatement livré à l'impression.

---

L'ordre du jour étant épuisé, la séance est levée.

# RAPPORT

DE LA

## COMMISSION D'ÉTUDES DE L'ESCAUT

AU SUJET DU TRAVAIL :

### Étude sur les courants de l'Escaut et de la Durme

par M. L. PETIT, LIEUTENANT DE VAISSEAU.

---

La commission a pris connaissance avec le plus vif intérêt du remarquable travail de M. Petit sur les courants de l'Escaut et de la Durme. Il n'en pouvait être autrement, car la raison qui a conduit à créer au sein de la société royale de géographie d'Anvers une commission permanente s'occupant tout spécialement des questions qui se rattachent à l'étude de notre beau fleuve, c'est précisément le manque de documents du genre de celui qui nous occupe en ce moment.

C'est donc avec une satisfaction véritable que la commission a vu se produire un travail déjà relativement complet et elle ne peut que rendre hommage à l'initiative de celui qui l'a publié.

M. L. Petit arrive à la conclusion que voici :

« La formation de ces « schaaars » à côté des grandes » passes établit, sans conteste, que si le flot est indispensable,

» *il ne saurait seul maintenir la profondeur dans le fleuve,*  
» *surtout* SUR NOTRE TERRITOIRE.

» On a trop longtemps emprunté à l'Escaut, et je ne saurais  
» assez insister sur la nécessité de lui rendre un peu de ce  
» qu'on lui a enlevé avec une coupable indifférence, pour les  
» résultats que des fautes aussi graves pourraient avoir pour  
» notre seule voie de communication avec la mer.

» Il ne suffit pas, dans la menace d'inondation à la suite  
» d'un hiver pluvieux, de rendre à grands frais un peu d'eau  
» à l'Escaut, afin de dégager l'amont, quitte à se retrouver  
» devant la même situation qu'aujourd'hui, lorsque le danger  
» est passé. Il faut que la restitution soit sérieuse et qu'elle  
» se fasse d'une manière continue, surtout pendant les étés  
» secs, si on veut qu'elle produise un effet utile. Elle doit  
» être en rapport avec le volume des eaux de pluie recueilli  
» par le bassin hydrographique. »

M. Petit ne nous aurait donné que cette conclusion que tout homme qui s'intéresse à notre fleuve, source de prospérité de notre pays, lui devrait une reconnaissance profonde pour le service rendu.

Restitution au fleuve de toutes les eaux recueillies dans son bassin, enlèvement de tous obstacles, tels que épis, jetées et ponts, voilà les remèdes que M. Petit indique comme pouvant seuls produire le dégagement des passes, dont il dit avoir constaté l'ensablement permanent et persistant. En un mot, au lieu de ne se préoccuper que des facilités locales, M. Petit conseille d'aider le courant de jusant en régularisant le lit du fleuve.

C'est tout à fait l'avis de la commission et voilà pourquoi elle remercie M. Petit de son remarquable travail; c'est un jalon précieux qu'il a posé et on ne peut que désirer qu'il complète son travail, comme d'ailleurs il le promet; seulement, et ici la commission se sépare de lui, il ne serait pas désirable d'attendre que ses sondages soient terminés; les observations des courants et des marées doivent marcher de pair avec

les sondages et même, étant donné que la température et la densité de l'eau ainsi que la direction du vent ont une influence sur les courants et les marées, il conviendrait d'en tenir compte, aussi bien que de la quantité d'eau de pluie reçue par le bassin. Ce n'est qu'en combinant ces divers éléments qu'on pourra, avec quelque certitude, se rendre compte de la marche réelle des eaux tant pendant le flot que pendant le jusant en un endroit donné.

Mais cela n'est pas suffisant : en effet, les conditions d'ensemble variant de jour à autre, on sera toujours forcément conduit, dans le système d'opérations suivi par M. Petit et malgré tout le zèle qu'on peut y mettre, à comparer des résultats hétérogènes.

Ce qu'il faut, c'est qu'aux diverses stations, à déterminer, on opère simultanément en suivant la même marche et la même méthode d'observations. Alors, mais alors seulement, on pourra suivre la marche des eaux aux diverses profondeurs et, nous n'en doutons pas un instant, déterminer les causes des variations et anomalies qu'aujourd'hui on a simplement pu constater.

La commission croit toutefois devoir signaler à l'attention de la société certains points du mémoire de M. Petit qui ont semblé laisser subsister des doutes sérieux, et ce avec l'espoir que ces observations puissent être de quelque utilité dans des études de ce genre.

Au début de son ouvrage M. Petit explique de quelle façon il s'y est pris pour mesurer les vitesses des courants de l'Escaut et de la Durme. Il a, dit-il, repoussé l'emploi du tube de Pitot dont la manœuvre est difficile, et il a eu parfaitement raison en ce faisant.

Le moulinet de Baumgarten ou de Wolltmann est évidemment d'une manœuvre plus facile et doit donner des résultats plus exacts.

L'instrument était fixé au bout d'une tige en fer de 10<sup>m</sup>00 de longueur, maintenue verticale à l'aide de deux bonnes lignes,

ou bien à un tube horizontal, ou bien sur une tige en fer de 0<sup>m</sup>60 lestée à son extrémité inférieure.

Tous ces systèmes sont pratiques et peuvent suivant les divers cas donner de bons résultats, mais nous croyons que la méthode admise pour les observations donne lieu à des inconvénients divers qui pourraient être évités.

L'expérimentateur a été souvent gêné par le débrayage intempestif du moulinet, par l'action du courant sur la ligne qui sert à produire ce débrayage et par la présence des ficelles de manœuvre qui sont sujettes à s'embrouiller entre elles et avec la ligne ou avec la tige supportant l'appareil.

La même difficulté s'est présentée pour d'autres expérimentateurs, entre autres pour M. W. R. Browne de l'institut des ingénieurs civils de Londres lors des observations faites par cet ingénieur sur l'Avon près de Bristol.

En vue d'éviter la nécessité du débrayage, M. l'ingénieur Shaw avait proposé l'emploi d'une tige munie d'une languette passant dans une rainure du moulinet. Celui-ci était alors descendu de façon à ce que l'axe des ailettes fût perpendiculaire au courant, puis à un moment donné on faisait faire à la tige un quart de tour. Les ailettes se mettaient alors en mouvement, et avant de retirer l'appareil on tournait de nouveau la tige de façon à arrêter le mouvement.

Ce système n'est évidemment pas applicable sur l'Escaut car il serait presque toujours impossible de descendre le moulinet placé avec son gouvernail en travers du courant, dont au surplus on ne connaît pas à priori exactement la direction quand il s'agit de couches profondes. En tous cas ce système ne conviendrait qu'avec l'emploi d'une tige, dont la manœuvre serait souvent impossible.

D'ailleurs tous les systèmes qui nécessitent pour chaque observation l'immersion et l'émersion du moulinet pour effectuer la lecture des indications sont vicieux car ils occasionnent une perte de temps considérable. Au surplus ils ne permettent pas d'observer en un même point les variations de la vitesse

puisqu'ils ne donnent que la moyenne de la vitesse pendant le temps de l'observation.

Les vitesses en un même point sont très variables. Des expériences de haute précision faites au moyen d'appareils enregistreurs ont démontré au professeur Unwin que la vitesse varie parfois du simple au double et ce à plusieurs reprises durant une seule minute.

Il est clair que tout au moins on ne saurait avec un moulinet qu'on doit retirer chaque fois observer convenablement les vitesses sur une même verticale. On commence par prendre la vitesse à 1<sup>m</sup>00 de profondeur ; avant qu'on soit arrivé à 4 ou 5 mètres à la suite d'observations de mètre en mètre, la vitesse observée en premier lieu peut avoir varié notablement et peut par conséquent ne pas correspondre à un moment précis avec celle observée pour une couche inférieure.

Aussi nous paraît-il essentiel d'employer un instrument qui permette d'explorer rapidement une ligne verticale et qui n'ait pas besoin d'être débrayé au moyen de ficelles ni retiré de l'eau pour faire la lecture.

Or rien n'est plus simple que de construire un appareil de ce genre. Il suffit de loger dans la ligne qui suspend l'appareil deux conducteurs en métal de très faible section et de faire établir par une des roues du compteur un contact entre ces deux fils à chaque révolution. En interposant alors une pile et une sonnerie très simple ou même un simple téléphone Bell on entendra chaque fois que le contact s'établira un coup de timbre ou un coup sec dans le téléphone.

Alors, au lieu de lire le nombre de tours faits en un nombre fixé de secondes, on n'a qu'à lire sur un chronomètre le nombre de secondes employé à faire un certain nombre de tours, et dès lors il ne faut plus retirer l'appareil qui reste constamment en mouvement.

Ainsi, après avoir installé le moulinet par un quelconque des systèmes employés par M. Petit, on le descend par exemple à 1 mètre. Lorsqu'il y est depuis quelques instants, on pointe

sur un compteur à secondes le moment où l'on entend un premier coup de timbre, on compte 3, 4, 5 coups de timbre suivant qu'on le juge utile, puis on pointe le 3<sup>e</sup>, le 4<sup>e</sup> et le 5<sup>e</sup> coup en question, on lit le temps écoulé entre les deux pointages et on conclut qu'il a fallu ce temps pour  $n$  coups de timbre correspondants par exemple chacun à cent révolutions du moulinet, d'où on déduit ultérieurement par une simple division le nombre de révolutions par seconde et la vitesse du courant.

On laisse ensuite descendre l'instrument de 1<sup>m</sup>, 2<sup>m</sup>, 3<sup>m</sup> etc. et on recommence les mêmes opérations.

Plusieurs mois avant la publication de l'ouvrage de M. Petit, la commission s'était occupée d'un système de l'espèce dont l'installation est on ne peut plus simple et peut se faire par le premier ajusteur venu, mais elle n'a pas le mérite d'avoir inventé ce genre d'appareils, car il en existe depuis assez longtemps.

Dans la séance du 26 avril 1881 de l'Institution des ingénieurs civils de Londres, M. le professeur Unwin a signalé tous les avantages d'un instrument du genre décrit plus haut, construit par Amsler Laffon de Schaffhouse, le constructeur des planimètres et autres instruments de précision.

Cet anémomètre est fixé sur un joint universel et simplement attaché à une corde. Il est parfaitement équilibré et porte un poids d'environ 25 kilogrammes à sa partie inférieure. Une petite grue très ingénieuse permet à la fois de le descendre et d'enregistrer la profondeur de l'instrument. On peut même s'en servir pour sonder, un signal électrique donnant le moment exact où le contrepoids touche le fonds.

Les avantages de ce système nous paraissent considérables. Les instruments d'observation, sonnerie, compteur à secondes, etc., peuvent être placés dans une cabine où l'observateur est parfaitement en repos, à l'abri de toute intempérie. Il n'a qu'à indiquer par un signal la profondeur à laquelle il veut qu'un aide place l'instrument, et il peut répéter chaque

expérience en quelques minutes aussi souvent qu'il le désire pour être bien fixé.

Il peut, en laissant l'instrument en repos en un point déterminé, entendre pendant longtemps sans aucune fatigue les circonstances de la vitesse; il entend pour ainsi dire couler l'eau au point considéré comme on entend le tictac d'une horloge dont il est facile de noter les variations soit lentes soit brusques.

Nous pensons qu'il conviendrait d'adopter pour les observations ultérieures à faire sur l'Escaut des appareils de ce genre, qui permettraient d'obtenir des résultats plus nombreux, plus sûrs et plus exacts avec bien moins de peine que n'exigent aujourd'hui des observations bien moins certaines.

Le système de suspension sur un tube creux descendu au moyen de deux lignes de sonde, tel que M. Petit l'a imaginé, serait parfaitement applicable au moulinet perfectionné et aurait pour résultat d'éviter l'emploi toujours difficile de la tige verticale.

M. Petit, dans le cours de ses observations, constate à diverses reprises des mouvements singuliers dans la vitesse des courants, des irrégularités de vitesse suivant la verticale que d'après lui rien n'explique.

Il semble, dit-il, que dans un fleuve large et profond les eaux se meuvent par couches d'épaisseurs variables, animées de vitesses différentes et sans rapport entre elles, à cause de la réaction qu'elles exercent les unes sur les autres par suite des obstacles que les bancs, les brusques variations du fond ou les changements de direction opposent à leur marche. C'est là ce qu'il appelle des causes d'irrégularité *permanentes*.

Il faut y ajouter encore l'influence journallement variable des vents qui soufflent parfois au loin, en mer, à l'embouchure, ou sur le cours du fleuve avec une intensité différente.

Enfin il faut tenir compte du volume des eaux d'amont

variant sans cesse suivant l'état météorologique du bassin de l'Escaut.

M. Petit se borne à constater par quelques exemples ces irrégularités de vitesse suivant la verticale, et à l'exemple des hydrographes américains, qui en étudiant les vitesses de la Plata, ont trouvé des anomalies analogues, il fait connaître les résultats de ses observations et s'abstient prudemment, comme eux, de tout essai de théorie.

Il est regrettable que M. Petit, en relevant la vitesse des tranches liquides à différentes profondeurs et à des temps plus ou moins rapprochés du moment de marée haute, n'ait pas tenu compte en même temps des divers éléments connexes qui auraient pu jeter, peut-être, quelque lumière sur les phénomènes qu'il déclare inexplicables.

Il eût été utile de constater, en même temps que la vitesse, la densité de l'eau, la force et la direction du vent, — de rechercher si quelque circonstance météorologique, la température de l'air, une pluie torrentielle, une crue subite des affluents, une marée extraordinaire, n'aurait pu influencer, à ce moment ou antérieurement, le mouvement des tranches liquides.

Sans prétendre que ces observations eussent pu conduire immédiatement à une théorie pouvant expliquer les faits anormaux constatés, nous croyons qu'elles auraient pu faciliter les recherches en permettant la comparaison des divers éléments du problème.

Parmi ces causes si diverses, recherchons quelle pourrait être l'influence de la densité sur les liquides en mouvement.

Nous savons que, contrairement à ce qui se passe pour les solides, le frottement pour les liquides est indépendant de la pression contre les parois, proportionnel à la surface en contact, et proportionnel à une fonction qui croît rapidement avec la vitesse.

Examinons ce qui arriverait dans un cours d'eau où pas-

seraient à la fois des liquides de densité différente peu susceptibles de se mélanger les uns avec les autres.

Il existe toujours entre deux liquides voisins des frottements variables avec la vitesse; l'influence de la nature des parois devient aussi très sensible avec la vitesse; les frottements en se multipliant absorbent une fraction notable de la force vive. De là une force retardive due à deux espèces de résistances.

1° celle que les molécules éprouvent à changer de position les unes par rapport aux autres = *cohésion*.

2° celle qu'elles éprouvent à se détacher des surfaces solides avec lesquelles elles sont en contact = *adhérence*.

Le mouvement des tranches liquides parallèles est donc soumis à une force retardatrice proportionnelle au périmètre mouillé, croissant avec la vitesse et indépendant de la pression ou de la hauteur des couches d'eau.

Les expériences ont prouvé que dans les cours d'eau, non soumis à marée, et à pente sensible, le filet doué de la vitesse moyenne est ordinairement dans l'axe des parties les plus profondes et ordinairement un peu au-dessous de la moitié, soit vers les  $\frac{2}{3}$  de la profondeur.

Nous faisons abstraction ici des remous ou tourbillons qui se produisent au passage des coudes et des étranglements.

Si la section est constante et uniforme, les formules de Prony et d'Etelwein représentent assez exactement la valeur de la vitesse moyenne, le liquide étant supposé être *homogène* — *de même densité*.

Mais les variations de la densité de ce liquide produites par la température, l'évaporation, le degré de salinité de l'eau, viennent compliquer le problème.

Un cours d'eau possède à un jour donné un régime permanent parce que les conditions dans lesquelles il se trouve n'ont pas subi de variations. — Si ces conditions changent, le régime changera avec elles; il s'établira un nouvel état de permanence en rapport avec ces conditions nouvelles et cette permanence persistera autant qu'elles.

Nous croyons d'après M. Petit, que la densité de l'eau de l'Escaut, prise à *Lillo*, à deux mètres sous la surface, varie d'une manière régulière aux diverses heures de la marée, et qu'elle est en moyenne de 1008, avec un maximum de 1011 et un minimum de 1006.

La plus faible densité à marée basse a été de 1001, le 25 juillet elle était de 1005 par un vent de sud-ouest.

Vers le fond la densité est un peu plus forte.

A *Anvers*, l'eau n'est presque plus salée.

Sa densité à marée haute en été, n'est que de 1001  $\frac{1}{2}$  à 1002. Par les fortes pluies d'hiver elle reste à 1000 à marée haute comme à marée basse.

A *Bath*, elle varie de 1007 à 1014 de marée basse à marée haute, puis à partir de ce point elle cesse de varier avec l'instant de la marée.

En aval de Bath elle est constamment au-delà de 1015. Elle atteint 1020 à Flessingue, et 1025 en mer.

Il est remarquable, dit M. Petit, que malgré l'action du flot et les grandes dimensions du fleuve, le mélange du faible volume d'eau douce, venant de l'amont, s'opère *aussi lentement* avec l'eau de mer.

Examinons quelle pourrait être l'influence de la densité dans un fleuve soumis à marée, à pente peu sensible.

Le flot amène une masse de liquide salin.

Le mélange de cette eau saline avec l'eau douce amenée par le jusant forme insensiblement une série de couches de densités différentes qui, à un moment donné, devraient finir par se confondre en une seule masse de même densité si le mouvement devait persister assez longtemps.

La partie la plus saline, par conséquent la plus dense, gagne le fond où elle est en contact avec un périmètre mouillé d'un grand développement. Il s'ensuit que sa vitesse, par suite du frottement du liquide contre les parois, se trouve le plus fortement retardée.

Les couches supérieures superposées par ordre de densité ont théoriquement des vitesses d'autant plus grandes que le périmètre mouillé est moindre et que leur poids spécifique est plus faible.

Ces vitesses différentes se concentrent vers l'axe de la passe où l'eau est la plus profonde et où les molécules de même nature, glissant les unes sur les autres subissent de moins en moins l'influence de la force retardatrice créée par l'adhérence du liquide sur les parois latérales.

Supposons une évaporation des tranches de la surface, produite par un vent sec et chaud ou bien un refroidissement des couches supérieures.

Ces couches concentrées ou refroidies deviennent plus denses, et tendent à descendre jusqu'à ce qu'elles rencontrent une couche de densité égale, et, l'action continuant, elles se substituent graduellement à d'autres couches subjacentes de densités moindres qui remontent successivement à la surface jusqu'à ce que le mélange complet se soit opéré et que la masse soit devenue homogène. Or les couches supérieures animées d'une vitesse plus grande que celle des couches inférieures sur lesquelles elles glissent, pénètrent, par suite de leur plus grande densité, dans la masse inférieure avec la vitesse initiale dont elles sont animées momentanément, puis cette vitesse diminue graduellement tant en raison de la densité plus grande de la tranche liquide que de l'action retardatrice produite par l'augmentation du périmètre mouillé qu'elle rencontre vers le fond.

On peut supposer en effet que les molécules supérieures peu denses glissent sur les molécules plus denses d'une tranche inférieure avec lesquelles elles ont une certaine difficulté à se mélanger momentanément, de la même manière que glisserait une couche d'eau superposée à une couche de mercure ou une couche d'huile sur une couche d'eau.

Or les forces retardatrices produites par le frottement de

deux liquides mobiles, de nature différente, glissant l'un sur l'autre, doivent évidemment être moindres que celles produites par le frottement d'un liquide sur une paroi fixe souvent de surface fort inégale.

Ces tranches liquides peuvent donc être considérées comme soustraites à l'action de ces frottements des parois et l'on peut supposer que dans le premier moment, jusqu'à ce que le mélange intime se soit opéré, elles peuvent conserver pendant quelque temps la vitesse initiale avec laquelle elles ont pénétré dans la masse liquide, tandis que la couche qu'elles déplacent se trouve rejetée à la surface avec la vitesse moindre qu'elle possédait.

Lorsqu'on a à faire à un mélange homogène, que tout le liquide a la même densité, on rentre dans les conditions théoriques connues, et la vitesse est de nouveau réglée par le développement du périmètre mouillé.

Mais il n'en est nullement ainsi lorsque des tranches liquides différant par leur poids spécifique, ce qui revient parfois à dire suivant leur température, doivent se frayer un chemin dans un lit déterminé. Il y a alors des mouvements de toute espèce dans les différents filets liquides.

Les différences de densité peuvent résulter de bien des causes :

Les matières en suspension apportées par les différents affluents à la suite de pluies torrentielles peuvent, à des moments donnés, modifier la densité des eaux descendantes. Un refroidissement produit à la surface ou une évaporation peuvent contracter ou concentrer les couches liquides supérieures, augmenter leur densité relative et amener à la surface des couches animées d'une vitesse momentanée moindre.

« C'est un assez curieux phénomène, » dit l'ingénieur Dupuit, « de voir les eaux tenir en suspension permanente des matières d'une densité plus considérable que la leur ; » cela tient, suivant lui, aux différences de vitesse qui existent entre les

filets, différences qui produisent une sous-pression égale à la différence de poids entre la matière suspendue et un même volume d'eau. Cette cause n'existe plus lorsque l'eau est au repos (comme à marée étale) ou plutôt lorsque tous les filets ont la même vitesse. Aussi ces diverses matières se déposent-elles alors, mais on doit comprendre que la manière dont elles se précipitent est très différente suivant leur poids et leur volume.

Il résulte, comme nous le disions plus haut, de ces considérations qu'il serait hautement désirable de noter autant que possible et par des moyens simples les différences d'état des diverses couches dont on mesure la vitesse. Il n'est évidemment pas certain que l'on puisse déduire immédiatement de ces observations les causes précises de chaque anomalie, mais c'est en accumulant des données d'expérience qu'on arrive à la théorie. Sans les tables en apparence stériles relatives au mouvement des planètes, nous en serions encore au système du monde imaginé par Ptolémée, et bien des découvertes admirables et utiles nous eussent échappé.

Il nous reste dans un autre ordre d'idées à signaler dans l'ouvrage de M. Petit, outre quelques erreurs matérielles, l'usage d'un système de détermination des débits du fleuve et de ses affluents qui ne nous paraît pas de nature à donner des résultats exacts.

Cette méthode consiste à mesurer le débit du flot, le débit du jusant et à en déduire le débit propre du cours d'eau en prenant la différence. Certes, si les observations comportaient une certaine précision, s'il était possible de mesurer les débits avec exactitude, on pourrait opérer de cette façon, mais les résultats obtenus par M. Petit, et qui peuvent à peine être considérés comme suffisants, comme nous le verrons plus loin, lorsqu'il s'agit de se faire une idée grossièrement approximative du débit du fleuve, ne peuvent évidemment convenir lorsqu'on veut déduire des chiffres très élevés du

débit de flot et de jusant les chiffres relativement faibles du débit propre du cours d'eau.

Les erreurs inévitables sur les gros chiffres peuvent s'ajouter et avoir une influence énorme sur la différence.

Cette observation qui a frappé la commission dès le début et qui a fait l'objet de discussions dans la séance du mois d'avril dernier, n'a du reste pas échappé non plus à M. Verstraeten, ingénieur du service des eaux de Bruxelles, qui l'a produite dans son bel ouvrage : *Les eaux alimentaires de Belgique*. (1)

Elle trouve sa démonstration lumineuse par les considérations suivantes :

A St.-Amand, dit l'auteur, le débit mensuel est de 43.521.540 mètres cubes. A Tamise, il est de 195.837.600 mètres cubes (page 97).

Or l'Escaut entre ces deux localités n'a qu'un développement d'une couple de lieues et ne reçoit pour ainsi dire pas d'eau du terrain avoisinant. La différence des débits est donc exclusivement à attribuer à la Durme.

A la page 114 l'auteur indique pour le débit de la Durme 354.658<sup>m<sup>3</sup></sup> par jusant, soit par mois 21.273,480 mètres cubes.

(1) Voici comment s'exprime M. Verstraeten : « On sait d'autre part que les jaugeages des cours d'eau sont des opérations très difficiles : rarement on les réussit à 5 p. c. près sur des canaux ordinaires réguliers ; la difficulté augmente avec l'importance et le défaut d'uniformité du chenal mouillé avec la vitesse du courant, avec toutes les circonstances capables, comme dans les rivières à marée, de modifier ou de renverser les courants.

» Dans ce dernier cas l'opérateur doit s'estimer heureux s'il atteint ses résultats à 10 p. c. près par exemple.

» Mais si présentement cette approximation est très suffisante pour les déterminations directes, pour les débits de flot et de jusant, elle peut conduire pour les résultats obtenus par différence à d'énormes erreurs.

» Ainsi le débit journalier d'eau douce trouvé à Termonde par M. Petit n'est que de 677.000<sup>m<sup>3</sup></sup>, mais suivant qu'on se sera trompé de 10 p. c. en plus ou en moins, soit au flot soit au jusant, soit aux deux côtés à la fois, ce débit sera doublé, triplé, annulé ou rendu négatif ».

En prenant la différence des deux chiffres représentant le débit à Tamise et à St.-Amand, on trouve 152.316.060 qui représente nécessairement aussi le débit de la Durme, l'Escaut ne recevant pas d'autres eaux ou du moins extrêmement peu entre St.-Amand et Tamise. (Le bassin du fleuve n'est que de 8700 hectares entre ces deux points). Le second chiffre est sept fois le premier. Il pourrait être tout au plus supérieur de  $\frac{1}{4}$  au premier.

Si on veut comparer le débit au volume des pluies on trouve des résultats bien étranges.

M. Petit attribue à la Durme un bassin de 127.898 hectares. Il se peut que ce chiffre représente le bassin naturel de la Durme, mais ce bassin est coupé par le canal de Gand à Terneuzen et le bassin *réel* de la Durme n'est guère que de 33.500 hectares. Or il en résulte que d'après l'auteur ce bassin reçoit mensuellement 17.755.000 mètres cubes.

Le débit le plus modéré que l'auteur attribue à la Durme *dépasse* donc le volume des eaux pluviales tombées dans son bassin.

Si même la superficie admise par l'auteur pour le bassin de la Durme était exacte, cette rivière ne recevrait que 67,785,940 mètres cubes, ce qui n'est que la moitié de la différence de débit entre St.-Amand et Tamise.

Le même raisonnement s'applique au Rupel. A la page 97 on lit que l'Escaut débite à Lillo 770,527,740 mètres cubes.

Or il n'en débite que 195,837,600 à Tamise. Entre ces deux points l'Escaut ne reçoit que très peu d'eau dans son propre lit. Le bassin du fleuve même entre ces deux points n'est que de 68,096 hectares. La différence est par conséquent le débit du Rupel et de ses affluents. Cette différence est de 574,690,213. Même en réduisant le débit à Lillo de un dixième pour répartir ce débit sur les bassins de l'Escaut (entre Tamise et Lillo) et du Rupel, ce chiffre est encore de 693 millions de mètres cubes et la différence entre ce débit et celui de Tamise reste de 498 millions de mètres cubes.

Or le bassin du Rupel et de ses affluents ayant une surface de 711,680 hectares et recevant par conséquent mensuellement 377 millions de mètres cubes d'eau pluviale, il en résulte que ces cours d'eau débitent beaucoup plus d'eau qu'ils n'en reçoivent.

On peut encore constater que même les chiffres indiquant le débit total du jusant sont fort suspects ; à la page 127 l'on voit le tableau suivant :

	mètres cubes.	mètres cubes.	
« Le volume d'eau débite pendant un jusant			
» A Termonde . . . . .	3,863,065	153	par seconde.
» St.-Amand . . . . .	7,171,663	284	»
» Tamise . . . . .	27,901,400	1107	»
» Hemixem . . . . .	44,422,694	1762	»
» Anvers . . . . .	66,686,142	2744	»
» Lillo . . . . .	104,957,134	4485	»
» La Durme apporte à l'Escaut	4,005,558 <sup>m3</sup> .		
» Le Rupel	12,436,200		».

Le jusant augmente donc de St.-Amand à Tamise de 20 millions de mètres cubes. Or ce jusant ne peut être augmenté que par le jusant de la Durme qui n'est que de 4 millions, et par le volume de l'Escaut qui se vide entre St.-Amand et Tamise ; mais entre ces deux points il n'y a que 10,000 mètres de longueur. La surface à marée haute est de 265 hectares 38 ares, la surface à marée basse de 199 hectares 73 ares et la dénivellation moyenne de 3<sup>m</sup>60 d'après les cartes levées par M. Petit. Cela fait donc un volume de 8 millions 372 mille mètres cubes, mettons 9 millions, soit avec ceux de la Durme 13 millions. D'où viennent les 7 autres millions de mètres cubes ?

Il suit de cette dernière constatation que non seulement il ne convient pas de déterminer les débits propres par différence entre le volume du flot et du jusant à cause des erreurs inévitables, mais encore que les volumes eux-mêmes,

par exemple ceux du jusant, ne sont pas même des approximations grossières.

La véritable méthode pour déterminer exactement ces volumes c'est de faire un levé bien précis du fleuve et de tous ses affluents tout au moins entre les lignes de marée basse et de marée haute. Cela n'est aucunement difficile. Ensuite on fait des observations simultanées de façon à pouvoir tracer sur un profil en long des cours d'eau l'état du niveau des eaux à un moment donné, par exemple au moment où la marée est haute à Anvers. On trace ensuite le même profil en long quand la marée est basse à Anvers. On fait l'évaluation exacte par des procédés rigoureux du volume des eaux en amont d'Anvers dans le premier cas et dans le second. La différence donne exactement le débit du jusant à Anvers.

Si au profil en long correspondant à un *moment* déterminé on substitue les moyennes des hauteurs d'eau observées aux points d'amont respectivement au moment de la marée haute et de la marée basse d'Anvers, on obtient un débit *moyen* du jusant. Cette méthode tient compte du débit propre du fleuve et des affluents, car il est clair que ce débit influe sur les hauteurs d'eau observées.

Nous ne pouvions mieux finir que par ce que nous avons dit déjà au début, c'est que notre commission est heureuse des efforts faits en vue de déterminer les éléments d'étude de l'Escaut et nous exprimons le désir que les remarques que nous a inspirées le travail de M. Petit puissent être de quelque utilité à ceux dont le travail tend au but que notre commission a en vue et aux résultats qu'elle recherche avec plus de bonne volonté que de moyens.

Pour la commission :

*Le secrétaire,*  
O. VAN ERTBORN.

*Le président,*  
G. ROYERS.

# LE CONGO.

---

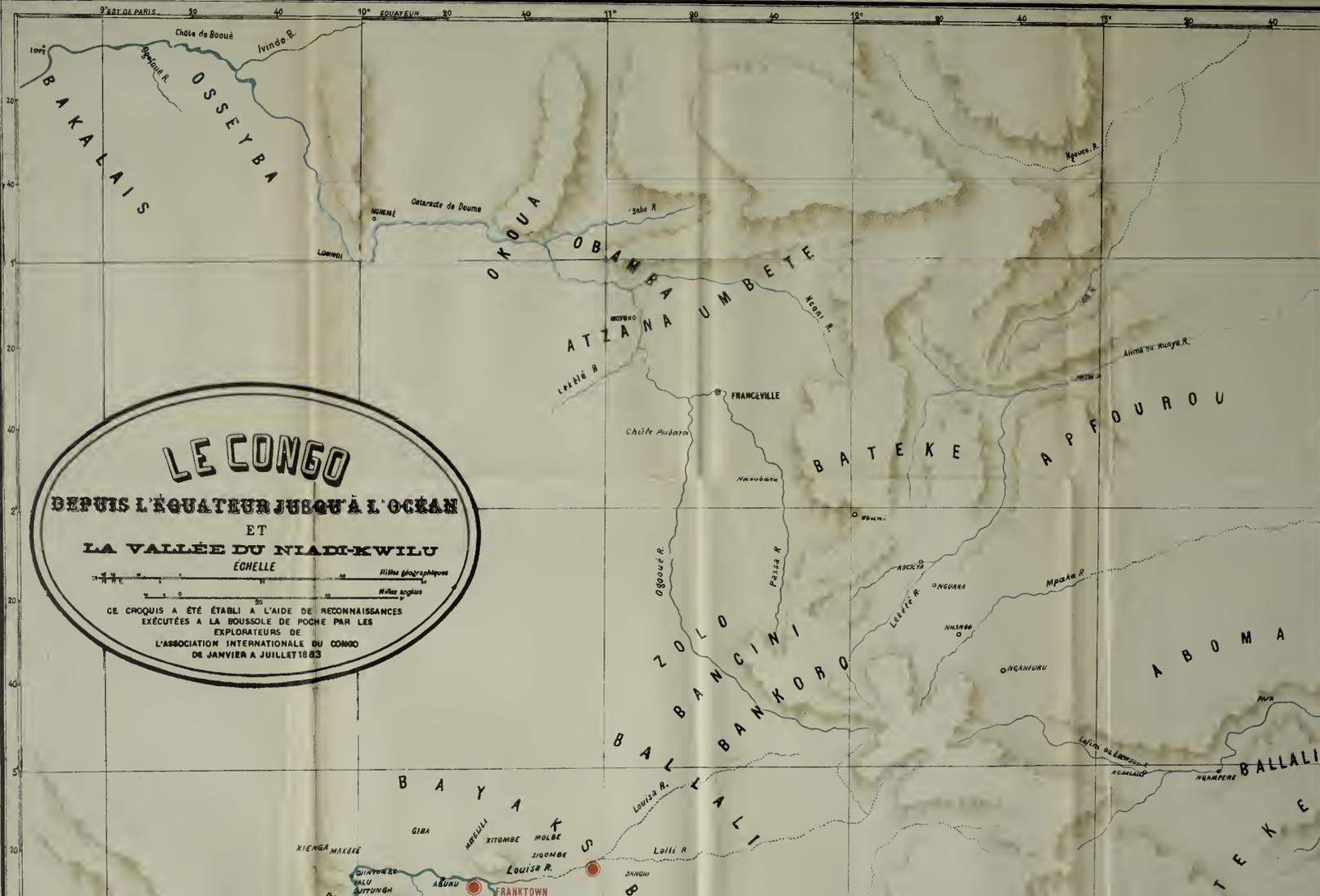
Les explorations de l'Association internationale africaine ont pris dans ces derniers temps un développement considérable. Nous avons cru faire chose agréable en communiquant à nos lecteurs la carte de ses établissements, publiée par l'*Institut national de géographie*, ainsi qu'en reproduisant divers articles publiés par la presse quotidienne sur ces explorations qui semblent attirer tout particulièrement l'attention et les encouragements des Allemands, des Anglais et des Américains.

## I.

On écrit de Berlin :

On vient de m'envoyer d'Amérique une carte toute neuve et extraordinairement intéressante, publiée à New-York dans les bureaux du *Herald*. (1) Elle a pour titre : *The Lower Basin of the Congo* et indique non-seulement toutes les rivières, tous les peuples, ainsi que tous les endroits habités qu'on a déjà découverts sur cette immense terre jadis tout à fait inconnue, mais donne aussi les noms et marque la situation *of the twenty-two Stations established under the*

(1) Cette carte est celle que nous reproduisons ci-contre. Elle a été dressée par les officiers belges attachés au service de l'association et reproduite sur une épreuve imparfaite par le *New-York Herald*.



**LE CONGO**  
 DEPUIS L'ÉQUATEUR JUSQU'À L'OcéAN  
 ET  
 LA VALLÉE DU NIADI-KWILU  
 ÉCHELLE

0 10 20 30 40 Kilomètres  
0 10 20 30 40 Miles anglais

Titres géographiques  
Titres anglais

CE CROQUIS A ÉTÉ ÉTABLI A L'AIDE DE RECONNAISSANCES  
 EXÉCUTÉES A LA BOUSSOLE DE POCHE PAR LES  
 EXPLORATEURS DE  
 L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DU CONGO  
 DE JANVIER À JUILLET 1883



Ce lac a été découvert en Mars 1883, par M. Stanley qui en a fait le tour en 22 heures de navigation à vapeur. M. Stanley n'a pas encore eu le loisir de calculer ses observations pour en fixer la position géographique.

Ce lac, qui a une étendue de 70 milles en longueur et dont la largeur varie de 6 à 30 milles, a été découvert en avril 1882 par M. Stanley, qui en fit le tour en neuf jours de navigation par canot à vapeur. Son extrémité méridionale est située à sept jours de navigation à vapeur du confluent au Congo et du Kwango.

Les observations qui doivent permettre de déterminer exactement la position géographique de ce lac n'ont pas encore été cal-





et du Kwango.  
Les observations qui  
doivent permettre de  
déterminer exactement  
la position géographique  
de ce lac n'ont  
pas encore été calculées.

*Flag of the International African Association*, des vingt-deux stations (1) établies sous le drapeau étoilé de l'association africaine.

Cette carte nous présente tout simplement un monde nouveau. Là où jadis les géographes ne mettaient rien, se trouvent maintenant des centaines d'indications de toutes sortes. Les cartes assez récentes des Kiepert, des Lange, des Bastian etc. ont incroyablement vieilli. Elles font l'effet de vieux fusils à pierre, placés à côté d'un mauser à répétition. L'intérieur de l'Afrique équatoriale est à présent mieux connu que l'intérieur de l'Australie, et il n'y a que quelques années que Stanley a découvert le haut Congo ; c'est en 1876 seulement que s'est manifesté dans les courants généraux de l'opinion un mouvement marqué vers l'Afrique ; ce n'est qu'alors, au mois de septembre, que fut convoquée à Bruxelles la conférence géographique. On a marché là bas à pas de géant. Notez ceci : la convocation de cette conférence sera très probablement considérée par les historiens et les géographes de l'avenir comme un des faits les plus importants du XIX<sup>e</sup> siècle.

J'estime, d'après la carte, la longueur du Congo à 3500 kilomètres. Ce fleuve serait donc, au point de vue de l'étendue du cours, le second de l'Afrique, le Nil ayant une longueur de 4300 kilomètres et le Niger, qui vient en troisième lieu, une longueur de 3200 kilomètres. Toujours d'après ma carte américaine, l'Association africaine serait parvenue à organiser une chaîne de stations plus avancées sur une ligne atteignant plus du tiers du cours fluvial. La plus avancée de ces stations, nommée *Équateur-Station*, se trouve précisément à l'endroit où le Congo touche à l'équateur. Entre cette station et celle qui s'en trouve la plus éloignée, la distance directe est de plus de 1000 kilomètres.

On voit par là que le territoire de l'Association a acquis une grande étendue. La *Gazette générale d'Augsbourg*, qui s'imprime maintenant à Munich, disait un de ses derniers

(1) *Vingt-sept* stations comme on verra plus loin.

numéros que les possessions territoriales de l'Association africaine étaient devenues presque aussi vastes que la moitié de l'Europe — sans y comprendre la Russie, bien entendu. — Il y a bien probablement de l'exagération dans cette estimation. La moitié de l'Europe c'est beaucoup dire. Constatons cependant qu'entre Karéma, qu'on nomme communément en Allemagne *la station belge* et qui se trouve à l'extrémité orientale des possessions de l'Association, qu'entre Karéma et Rudolfstadt, placé sur la côté occidentale au Nord-Ouest de Landana, la distance directe est de 2000 kilomètres environ. Stanley fait sans cesse de nouvelles découvertes et il paraît que l'Association conclut à tout moment de nouveaux traités avec les rois nègres, ce qui permet de supposer que bientôt les territoires concédés à l'Association auront une étendue de plusieurs France ou de plusieurs Allemagne. On peut donc affirmer avec la *Gazette Nationale* que l'Association est devenue « une grande puissance » au milieu du continent noir.

Les vingt-sept stations déjà établies portent les noms suivants : Équateur-Station, Lukolela, Bolobo, M'Suata, Kimpoko, Kintchassa, Léopoldville, N'Gombi, Lutete, Manyanga, Bulangungu, Philippeville, Stéphanieville, Stanley-Niadi, Franktown, Baudouinville, Rudolfstadt, Grantville, Anvers-Land, Nkula, Mboko-Songho, Issanghila, Vivi, Ikungula, Mokki, Boma. Comme on peut le voir, les noms belges ne font pas défaut dans cette énumération.

De ces vingt-sept stations, qui grandiront et dont plusieurs acquerront peut-être un jour une importance considérable — si on ne se laisse pas rebuter par les difficultés — neuf sont situées sur le fleuve ou dans son voisinage : Équateur-Station, Lukolela, Bolebo, M'Suata, Kintchassa, N'Gombi, Manyanga, Issanghila et Vivi. Les autres se trouvent sur la côte : Rudolfstadt, Grantville ou à l'intérieur des terres. Au nord du bas-Congo, vers le 4<sup>e</sup> degré de latitude, a été découvert une rivière, dont le nom n'est pas indiqué, mais qui est, je crois,

le Kwilu et sur laquelle figurent, à partir de la source vers l'embouchure : Philippeville, Stéphanieville, Stanley-Niadi, Franktown, Baudouinville et Rudolfstadt. La station d'Anvers-Land, la treizième qui ait été établie, est placée sur le 4° degré de latitude, entre Stanley-Niadi et Baudouinville. L'Anvers-Land est dans le Mayombe.

Ah ! il faut absolument que nous nous mettions à apprendre la géographie du centre de l'Afrique ; nous passerions sans cela par des ignorants.

Au sud-est d'Équateur-Station s'étend un lac nommé Mahumba ; et à quelques lieues au sud de ce lac, qui n'a pas une bien grande étendue, se trouve le lac Léopold II, dont on a déjà signalé l'existence dans les journaux. Ce dernier lac, qui présente un peu l'aspect d'une poire très allongée, doit avoir une longueur de 35 lieues environ et une largeur moyenne de 5 à 6 lieues. Le fameux royaume de Makoko s'étend sur la rive droite du Congo ; c'est là que M. de Brazza a « fondé » Brazzaville. Un peu au nord de Brazzaville coule le James Gordon Bennett river — M. J. Gordon Bennett est le propriétaire du *New-York Herald*. C'est lui qui a envoyé Stanley à la recherche de Livingstone. — Près de cette rivière, se trouvent les Dover Cliffs — des noms qui semblent démontrer que déjà Stanley avait pénétré dans le royaume de Makoko quand M. de Brazza a cru devoir conclure avec ce chef un traité qui a failli embrouiller singulièrement les affaires. — Sous Léopoldville trois cataractes du Congo ont reçu les noms de Father (père), Mother (mère) et Child (enfant). Entre Manyanga et Issanghila, le long d'une petite rivière, je lis les mots : Chasse d'Orban ; et en aval de Boma, un peu plus bas que le Banc de la Guerre, figure un autre nom intéressant, que je n'oserais pas écrire s'il n'était devenu géographique : cul de Boma ! — Il paraît que les Belges s'amuseut parfois sur le Congo.

Les stations déjà créées sur le Congo sont échelonnées à des distances à peu près égales, sur une étendue de 1,300 à 1,400 kilomètres. Il reste donc, pour compléter l'œuvre,

à établir des stations analogues sur le Haut-Congo. Il en faudrait encore une quinzaine à peu près. C'est peut-être à cette œuvre que Stanley consacre pour le moment ses plus grands efforts. On remarque que les stations supérieures se trouvent toutes sur la rive *gauche* du fleuve, ce qui semble indiquer que l'Association abandonne absolument aux explorateurs français le royaume de Makoko et les terres situées au nord de ce royaume sur la rive droite. A partir des limites méridionales du territoire Makoko-français commence l'envahissement de la rive droite par l'Association. Il paraît qu'elle a pris possession de toutes les terres comprises entre le Congo et le Kwilu. Au nord du Kwilu elle ne possède plus rien. M. de Brazza a donc devant lui, au sud de l'Ogowé, tout un vaste territoire absolument libre et qui est encore inexploré. Les affaires ont été arrangées par l'Association de manière à éviter sagement tout conflit. Franceville est située à des centaines de kilomètres de Stanley-Niadi.

Je remarque sur ma carte que le Haut-Ogowé, qui seul y est marqué, est coupé de chutes tout comme le Congo. Chose singulière, tous les fleuves africains ont le même défaut. Il n'en est qu'un, m'a-t-on-dit, le Niger, qui n'ait pas de cataractes. Aussi M. Flegel, qui se trouve à Zagos, recommande-t-il aux Européens et particulièrement aux Allemands d'utiliser plutôt le Niger que le Congo. Mais c'est trop tard. Les choses sont si avancées sur le Congo que c'est bien par cette voie-là et non par le Niger que les nègres seront civilisés.

En présence des résultats considérables qu'elle a déjà obtenus, on comprend parfaitement que l'Association ait songé à donner un *ad-latus* à Stanley. Attendons maintenant la fin de 1884. Il est probable que dans douze mois la carte du centre de l'Afrique aura reçu une nouvelle transformation. En avant ! et que Dieu protège les hommes vaillants qui sont en train de créer un nouveau monde. Quel bonheur qu'ils ne se soient pas laissé arrêter par les petits esprits !

## II.

# LE CONGO

D'APRÈS LE " NEW-YORK HERALD " .

---

Le numéro du 30 décembre du *New-York Herald* renferme une étude très intéressante sur la question du Congo. Le titre même de la notice indique l'importance que le grand journal américain attache à l'expérience tentée par le roi Léopold II. « Un vaste sujet : Nouveau champ ouvert au commerce américain vers le Congo ; la question la plus importante du siècle pour les États-Unis ; les stations de Stanley ; vingt-deux dépôts formant le germe de futures provinces ; la grande œuvre du roi Léopold ; influences civilisatrices et humanitaires mises en œuvre dans le continent noir ; suggestions précieuses à nos marchands et à nos manufacturiers. »

L'auteur de la notice débute en constatant que l'attention du commerce du monde entier est en ce moment fixée sur le Congo. Il reproduit le passage du message du président Arthur, constatant le caractère philanthropique de l'œuvre de l'Association internationale, soutenant en outre la nécessité pour les États-Unis de coopérer avec les autres nations commerçantes à l'effet de protéger contre l'intervention ou le contrôle politique des autres nations le droit d'établissement et de commerce.

L'auteur explique ensuite que le *Herald* a tenté le premier d'ouvrir le Congo au commerce. Il a envoyé, en 1877, en Afrique centrale, l'explorateur Stanley, qui, le premier, a opéré la descente du fleuve magnifique.

Le voyage de M. Stanley à la découverte de Livingstone a démontré que le citoyen américain était parfaitement à la hauteur de sa tâche ardue, et son entreprise gigantesque a illustré son nom. Depuis 1870, le *Herald* avait conquis la conviction que l'intérieur de l'Afrique était un excellent débouché pour le commerce américain, dont les produits encombraient la consommation. L'auteur décrit ensuite la vallée du Congo et établit que la population, très dense en plusieurs endroits, s'intéresse sérieusement au commerce; pour lui, tout habitant des rives du Congo est né commerçant.

La notice s'occupe ensuite du rôle joué par le Portugal qui, tout en réclamant le droit de souveraineté sur l'estuaire du fleuve, n'a rien fait pour développer le commerce. Les prétentions du Portugal se basent uniquement sur le droit de découverte et sur une bulle pontificale. Les nations modernes ne reconnaissent pas la souveraineté sans l'occupation. D'ailleurs, l'Angleterre n'a jamais admis les revendications des Portugais.

Depuis 1846, le royaume britannique les a même formellement contestées. En 1876, l'amiral Hewett a conclu des traités formels avec les chefs indigènes, abolissant l'esclavage, garantissant la liberté commerciale, prohibant la piraterie et assurant le libre accès du pays aux missionnaires. En 1877, le commandant Keppel a conclu des traités de même nature avec les rois de Mellella et de Lucalla et rien dans ces traités n'indiquait que ces chefs fussent placés sous la dépendance du Portugal. En 1876, sir Robert Morier, ambassadeur d'Angleterre à Lisbonne, déclara de la manière la plus formelle que les droits du Portugal étaient périmés pour cause d'absence de sanction. Enfin l'auteur parle du voyage de Stanley au mois d'août 1877; l'explorateur américain avait reconnu dès lors que la rivière Livingstone constituait une voie magnifique

composant un bassin de 860.000 milles carrées. M. Stanley déclarait que la nation qui s'assurerait la possession du bassin concentrerait tout le commerce de ce bassin s'étendant sur treize degrés de longitude et quatorze degrés de latitude.

L'année précédente, l'Association internationale africaine avait été fondée sous la présidence du roi des Belges et des explorateurs avaient été envoyés *viâ* Zanzibar pour fonder des stations.

L'étude mentionne ensuite les efforts tentés en 1881 et en 1882 par le ministre portugais de Serpa auprès du gouvernement britannique en faveur du retrait du *veto* de la reconnaissance de la souveraineté du Portugal ; à cette époque, le gouvernement de Lisbonne offrait toutes les garanties nécessaires pour le développement du commerce international et l'abolition de l'esclavage, mais l'opinion publique en Angleterre ne s'accommodait pas de ces promesses et constatait que, durant ses quatre siècles de domination, le Portugal n'avait fait aucune œuvre utile et n'était pas entièrement à l'abri du reproche de complicité dans des faits de trafic humain.

L'action de l'Angleterre est expliquée ensuite dans tous ses détails. Le *Herald* mentionne la pétition de l'Association africaine de Liverpool constatant que le contrôle portugais détruirait le commerce de l'Angleterre et couperait le progrès dans sa racine. Elle signalait en outre l'influence du catholicisme ; un mémoire de la chambre de commerce de Manchester ajoutait que l'annexion du Congo par le Portugal causerait un soulèvement des indigènes et réduirait ce pays à l'état d'anarchie.

L'interpellation de M. Jacob Bright, dans la séance du 3 avril 1883, de la Chambre des communes d'Angleterre, est encore présente à la mémoire de tous. Le représentant de l'école de Manchester proposait une motion déclarant que l'annexion, par une puissance quelconque, des territoires du Congo, ne pouvait être tolérée. Ce débat n'a donné aucun résultat, mais M. Gladstone s'est engagé à soumettre, avant

ratification, à la Chambre des communes, tout traité qui pourrait intervenir à cet égard. Cependant le *Herald* se figure que l'Angleterre poursuit des négociations avec le Portugal, à l'effet de s'assurer la possession d'une partie de ce vaste territoire.

L'orateur s'occupe ensuite de M. Brazza, dont il critique le rôle aventureux; il désapprouve les négociations du lieutenant de vaisseau français avec le roi Makoko et la substitution du drapeau tricolore au drapeau de l'Association internationale; il ajoute que le négoce américain doit recueillir une part des richesses que produira le Congo. On parle beaucoup des droits de la France, qui a planté son drapeau dans cette contrée, mais l'Amérique jusqu'ici est bien lente à créer un marché à l'effet d'écouler ses biens, dans un pays où l'esprit du commerce reste assoupi. Il est temps d'aviser. Non-seulement les fabricants, les marchands doivent écouler leurs produits, mais les bienfaits du christianisme doivent se répandre parmi les millions d'habitants du Congo.

Dans ces vastes régions cédées par les chefs indépendants à l'Association internationale, vingt-deux stations ont été fondées à l'ombre du drapeau bleu étoilé d'or qui signifie civilisation, liberté et progrès. Ces stations constituent des embryons d'États, communiquant entre eux par des navires et forment autant de petites républiques. Toutes sont régies par des lois et des règlements empruntés à des législations étrangères et administrées par des Américains ou des Européens, dirigés par Stanley, sous la protection sage et bienfaisante de l'Association internationale. Le pays doit, selon le *Herald*, assurer en premier lieu une première place aux commerçants et aux missionnaires américains. Le bassin du Congo compte, selon Stanley, 50 millions d'habitants « assoiffés de commerce. » Ces pays ne peuvent être abandonnés à la merci d'une nation vorace, grande ou petite, mais doivent être ouverts au trafic libre de toutes les nations. La question

de la neutralisation a déjà été agitée et les États-Unis ont le devoir d'en hâter la solution. Les hommes d'État européens et la presse européenne ont d'ailleurs émis déjà un avis favorable à la neutralisation.

Le chapitre commerce du Congo présente aussi un vif intérêt. L'auteur explique que tout récemment encore tout le commerce était concentré entre les mains de quelques Portugais jusqu'à Boma, à quatre-vingts milles de la côte. Ces personnages, désignés sous le nom de *linguisteiros* ou interprètes, ne se montraient pas très scrupuleux dans leurs relations avec les marchands d'esclaves. Leur principale préoccupation était de sauvegarder leur monopole et d'empêcher les gens aventureux de pénétrer à l'intérieur du pays. A les entendre, ce pays était habité par des tribus de géants et de cannibales, qui se livraient à des pratiques des plus monstrueuses. La superstition et les artifices des indigènes et des Portugais avaient établi des barrières qui étaient devenues infranchissables. Tout le commerce était réellement concentré entre les mains de quelques individus. Les esclaves s'achetaient et se vendaient ouvertement ; la location des jeunes gens attachés aux travaux les plus vils dans les factoreries était organisée sur une large échelle.

Les chefs recevaient en dédommagement du rhum falsifié, du tabac avarié ou quelques livres de tabac. Le voyage de Stanley a modifié radicalement cette situation. Lorsqu'il fut établi que le Congo était un fleuve navigable, traversant le cœur de l'Afrique, l'attention du commerce européen se fixait de ce côté. Le voyage de l'explorateur américain jetait le désarroi dans la compagnie hollandaise : *Nieuwe Afrikanische Vennootschap*. Le monopole était en danger. Cette compagnie, en échange de grains, de colliers et de colifichets sans valeur, obtenait des indigènes de l'or, de l'ivoire, de la gomme, de l'huile de palmier, du sésame, du café et du gutta percha. C'est pour ce motif qu'elle fit obstacle et fait encore obstacle à l'excellente œuvre de Stanley.

Le *Herald* explique ensuite que le Congo sera un débouché hors ligne pour les produits de coton dont la production exagérée a causé tant de désastres. Il indique plusieurs autres produits de la même industrie que les États-Unis pourraient y débiter avec avantage. Puis il arrive à l'œuvre de l'Association internationale africaine.

Cette Association doit son origine à l'initiative éclairée et philanthropique de Léopold II, roi des Belges. En 1876, sur son initiative, une réunion de délégués des principales sociétés géographiques de Belgique et d'Amérique eut lieu à Bruxelles. Les représentants des États-Unis étaient le général Henry S. Sanford, de Floride, ancien ministre des États-Unis à Bruxelles, et M. Schieffelin de New-York, qui se trouva dans l'impossibilité d'assister aux séances.

Le congrès déclara que son but était de répandre la civilisation dans l'Afrique centrale et recommanda, pour y parvenir, l'établissement de stations qui donneraient l'hospitalité et protection à tous les voyageurs, qui viendraient en aide aux blancs, aux savants, aux commerçants, à l'explorateur, au missionnaire. Le congrès forma une association comprenant un comité exécutif de trois membres pour les races anglaise, germanique et latine, sous la présidence du roi Léopold II. Ce comité se composait du sir Bartle Frère pour la race anglaise, du célèbre voyageur africain le docteur Nachtigal pour la race germanique, et de M. de Quatrefages, de l'Institut de France, pour les races latines. Sir Bartle Frère donna sa démission lors de sa nomination aux fonctions de gouverneur du Cap, et un vote unanime du congrès désigna pour sa succession le général Sanford, qui sans doute a conservé son mandat, puisqu'il s'est activement employé depuis des années à poursuivre le but de l'Association. Chaque nation représentée a ses associations.

Le président pour les États-Unis était d'abord le juge Daly, président de la société géographique américaine, puis, M. Latrobe, de Baltimore, président de la société de colonisation

américaine-africaine. M. de Lesseps est président de la branche française et le prince héritier d'Italie de la branche italienne. D'autres personnes de familles royales sont à la tête de branches européennes.

Des souscriptions importantes, obtenues surtout en Belgique et dans d'autres pays, ont soutenu le président dans son œuvre humanitaire, et bientôt le moyen fut trouvé d'envoyer des expéditions à Zanzibar d'où devait partir la ligne des stations hospitalières et scientifiques qui auraient relié les côtes occidentales et orientales et formé une ceinture civilisatrice autour de l'Afrique centrale. Des stations furent ainsi établies aux lacs centraux, la plus éloignée était Karéma (belge) au lac Tanganyka. Une station fut établie sur cette route par la branche française; une autre par la branche allemande et elle peut être actuellement appelée la grande route vers les lacs de l'Afrique centrale. Un résultat remarquable et caractéristique de l'expédition a été la création de besoins chez les nègres non habillés à cette époque et qui s'attifent orgueilleusement aujourd'hui de coton *Merikani*, de cotons imprimés et de colifichets de Manchester.

Lorsque Stanley eut découvert la navigabilité du Congo, il fut, à son retour en Europe, engagé par le roi Léopold pour exécuter l'œuvre de l'Association du Congo avec une organisation spéciale, et une foule de philanthropes éminents, parmi lesquels figurait le Roi, lui vinrent en aide. M. Stanley, à la tête d'une expédition pour laquelle il avait recruté 70 de ses anciens camarades qui avaient traversé avec lui l'Afrique, arriva au mois de février 1879 à l'embouchure du Congo pour commencer sa vaste entreprise, pour ouvrir, sous les auspices de l'association, la rivière aux influences civilisatrices. Il fallait tout d'abord établir des communications autour des cataractes vers la vaste étendue des eaux navigables au-delà.

Le commodore Shufeldt, qui partait précisément par le steamer *Saratago* pour une mission commerciale à l'est, reçut du secrétaire d'État Evarts l'ordre d'aller au Congo

afin de protéger, si besoin était, cette entreprise pacifique, commandée par Stanley, contre toute démonstration possible des prétentions portugaises que le gouvernement africain se refusait à reconnaître. Un peu plus d'un an suffisait pour épuiser les souscriptions de cette entreprise formidable.

Ce n'est plus un secret pour personne que les fonds servant à couvrir l'énorme dépense nécessaire pour ouvrir une région de 2,000 milles de côtes, pour fonder et alimenter vingt-deux stations et davantage, avec leur organisation et leur petite armée de défenseurs et d'employés, proviennent uniquement des ressources privées du roi Léopold. Jamais l'histoire n'a enregistré un exemple d'une philanthropie aussi généreuse de la part d'un prince, jamais non plus une occasion semblable ne s'est présentée pour l'exercice des influences civilisatrices et philanthropiques. Ce qu'il y a de plus remarquable en ceci, c'est le désintéressement de l'œuvre qui concède en don gratuit au monde des communications libres, ainsi qu'aide et protection à l'entreprise légitime de tous les peuples.

Nous avons autre chose à faire, dit enfin le *Herald*, qu'à admirer platoniquement cette œuvre. Nous tenons, comme Américains, à avoir notre part légitime dans ses résultats : nous avons le droit de demander que notre gouvernement procure à nos concitoyens, commerçants ou missionnaires, une protection égale sous le drapeau de l'Association, pour que, ni Portugais ni Anglais, sous le prétexte de troubles et de désordres, ne puissent invoquer l'intervention de leurs gouvernements respectifs ; car, aujourd'hui, si Stanley défendait de la destruction un des mille villages protégés par le drapeau bleu étoilé d'or, il serait passible, dans un voyage d'Amérique par Lisbonne, d'être arrêté, jugé et pendu comme pirate, pour outrage commis au préjudice d'un sujet portugais.

C'est un non-sens que d'invoquer des principes surannés de législation internationale dans un cas moderne de cette importance. Si les précédents n'existent pas, il est du devoir de l'Amérique de faire modifier les lois internationales. Il n'est

pas douteux qu'il y ait des précédents et que des personnes de nationalités diverses, pèlerins, sectaires, commerçants, aventuriers, réfugiés, se soient établis dans des pays éloignés, parmi des peuplades barbares et aient formé des embryons de gouvernements qui sont devenus des États très respectables. Les États libres du Congo peuvent être dans la période de l'incubation, mais il semble que, précisément maintenant, l'éclosion a commencé. Est-ce d'une sage politique d'attendre que l'oiseau soit en état de voler, qu'il s'envole peut-être, pour chercher à tirer profit des avantages qui nous sont offerts et d'étendre sur cette œuvre nos encouragements et notre protection ?

---

### III.

## UNE NOUVELLE EXPÉDITION DE DÉCOUVERTES.

---

Chacun se souvient encore de l'émotion profonde qui remua le monde géographique, lorsqu'en 1874, le *Daily Telegraph* annonça, dans un premier Londres, que ses propriétaires s'étaient joints à M. James Gordon Bennett, propriétaire du *New-York Herald*, pour envoyer en Afrique une expédition de découvertes, placée sous les ordres d'Henri Stanley.

Ce grand et rare exemple de magnificence devait être fécond en résultats de tous genres. L'initiative privée du roi des Belges, qui, en fondant et en soutenant *l'Association internationale pour l'exploration et la civilisation de l'Afrique*, donne le plus grand exemple de philanthropie que jamais monarque ait fait enregistrer par l'histoire, devait à son tour provoquer un mouvement scientifique digne de la plus vive attention.

Ce qui va suivre démontre que ce mouvement se généralise en Belgique et tend chaque jour à y prendre une importance plus considérable.

Une nouvelle mission géographique, du même genre que celle qu'ont patronnée le *Daily Telegraph* et le *New-York Herald*, est sur le point de quitter l'Europe. *L'Institut national de géographie*, à Bruxelles, vient de confier à l'un des géographes les plus réputés de l'Europe — M. le docteur Joseph Chavanne de Vienne, — le soin d'aller résoudre, dans l'Afrique centrale, le plus important des grands problèmes hydrographiques qui y restent à démêler; celui du partage des eaux du Nil, du Congo, du Tchad et du Bénoué, sous le cinquième parallèle nord.

#### *L'Institut national de géographie.*

*L'Institut national de géographie* est un établissement scientifique de fondation récente. Il a pour but de combler en Belgique une lacune, largement ouverte depuis la disparition de l'ancien établissement des frères van der Maelen, et il a pour ambition de prendre rang un jour à côté des instituts similaires de l'Angleterre, de l'Allemagne et de l'Autriche. La Belgique, autant par ses traditions que par ses ressources et ses besoins, est un pays où la géographie mérite d'occuper l'attention de tous.

Un groupe de spécialistes et de capitalistes l'a compris. Parmi les promoteurs de cette entreprise éminemment nationale, nous citerons: MM. Descamps et Le Hardy de Beaulieu, respectivement président et vice-président de la Chambre des représentants; Xavier Olin, ministre des travaux publics; Jules Malou, ministre d'État; Émile de Laveleye, professeur à l'université de Liège; Léon Bérardi, directeur de l'*Indépendance belge*; le colonel du génie Wauwermans, président de la société royale de géographie d'Anvers, la société générale, la banque de

Belgique, la banque des travaux publics, MM. Lambert-Rothschild, Cassel, Brugman, Delloye, de Bauer, Philipson, etc., etc.

Le conseil d'administration a pour président M. Descamps, président de la Chambre ; pour vice-président, M. de Bassompierre, intendant en chef de l'armée belge ; le directeur de l'*Institut* est l'éditeur bien connu, M. Théodore Falk, de la firme Merzbach et Falk (ancienne maison Muquardt).

### *Le docteur Joseph Chavanne.*

M. le docteur Joseph Chavanne est l'une des sommités du monde géographique contemporain. Bien qu'il soit né à Gratz (Autriche), il est d'origine belge : son aïeul, officier au service de Joseph II, était wallon, et il y a encore à Charleroi une rue qui porte son nom. C'est son père, officier du génie dans l'armée autrichienne, qui construisit les fortifications de la ville de Plaisance.

En 1867, Joseph Chavanne entreprit un grand voyage aux États-Unis, au Mexique, dans l'Amérique centrale et aux Antilles ; puis, l'année suivante, il passa en Afrique, visita le Maroc et une partie du Sahara algérien. De retour à Vienne, il travailla à l'Institut météorologique, devint le rédacteur en chef des *Mittheilungen* de la société impériale de géographie et publia un grand nombre de cartes, atlas et ouvrages qui appelèrent sur lui l'attention du monde savant et lui acquirent rapidement une réputation européenne.

Le docteur a trente-huit ans, est petit, alerte et offre l'abord le plus sympathique.

Avant de parler de ses projets et de la mission qui lui est confiée par l'*Institut national de géographie*, délimitons le futur théâtre de son exploration.

### *Le cœur de l'Afrique.*

L'intérieur de l'Afrique, après avoir résisté pendant des siècles

aux efforts de la science et de la civilisation, voit enfin ses barrières renversées une à une, et depuis une trentaine d'années, l'Europe, curieuse, assiste à la découverte d'un nouveau continent. Les grands lacs, les cours du Nil, du Niger, du Zambèze et du Congo sont tracés dans leurs lignes principales et l'importance de leurs grands affluents est déterminée en majeure partie.

On sait enfin aujourd'hui qu'au lieu d'une contrée aride et déserte telle qu'on le supposait encore il y a trente-cinq ans, le haut plateau africain n'est qu'une longue suite de plaines immenses, largement arrosées, riches et fertiles « et si habitées, dit Stanley en parlant du Congo, qu'excepté dans l'Ougogo, je n'ai vu nulle part, en Afrique, de région aussi fortement peuplée. Le nom usuel de village caractérise mal ces agglomérations de demeures; il y a en maints endroits des villes s'étendant sur une longueur de deux kilomètres, avec une ou plusieurs larges rues, bordées d'habitations, propres, bien construites, supérieures à tout ce que j'ai vu dans la partie centrale de l'Afrique orientale. Les indigènes ont, eux aussi, leur physionomie propre. Ils s'adonnent avec une ardeur singulière au *trade*, et partout il existe des foires et des marchés. »

Cependant il s'en faut que la carte d'Afrique soit dressée dans son entier. Pour relier entre eux les fragments épars des grandes découvertes de Barth, de Livingstone, de Burton, de Speke, de Cameron, de Nachtigal, de Schweinfurth, de Baker, de Rohlf's et de Stanley, bien des lacunes restent à combler, des observations à coordonner, des tronçons de fleuves à relier, des bassins hydrographiques à déterminer, des contrées inconnues à traverser.

C'est le cœur même du continent qui demeure surtout enveloppé de mystères. Qu'y reste-t-il à découvrir?

Déroulez la carte de l'Afrique centrale et jetez les yeux sur la partie du continent qui s'étend entre les tributaires du lac Tchad, au nord; l'Ogoué et le Congo, au sud; le golfe de Bénin, à l'ouest, et les pays des Monbouttous et des Niam-

Niam, à l'est. Là est le dernier des grands blancs mystérieux de la carte d'Afrique.

Quels sont les cours d'eau qui drainent cette contrée presque aussi étendue à elle seule que l'Europe centrale toute entière? Où coulent ses eaux? Appartiennent-elles au bassin du Niger par le Bénoué, à celui du lac Tchad par le Chari, ou à celui du Congo par ses grands affluents de droite? Le problème reste entier. Nul blanc n'a encore atteint le cœur du continent noir.

Les diverses expéditions qui, dans ces dernières années, avaient cette région pour objectif — notamment celles du docteur Stecher et de M. de Sémélé — n'ont abouti qu'à des résultats négatifs. Actuellement trois nouveaux explorateurs poursuivent la solution du même problème, avec plus ou moins de succès: le docteur russe Juncker a pris la route du nord par le Soudan égyptien et le pays des Niam-Niam; les dernières nouvelles le disent chez le roi nègre Wando, dans le haut Nil; M. Rodozinski, capitaine de marine russe, après une tentative infructueuse faite par la côte de la Guinée, au fond du golfe de Bénin, attend des ravitaillements au mont Camerone; enfin M. Flegel, envoyé par la société africaine allemande, après s'être avancé le long du Bénoué dont il a déjà heureusement suivi le cours jusqu'à sa source, est à Lagos, d'où il se dispose à reprendre bientôt sa tâche. C'est une exploration dont la science lui sera reconnaissante, mais ce n'est encore qu'une partie de la difficile mission qu'il a acceptée.

### *Le problème du Liba.*

Qu'y a-t-il au centre de cette vaste région inconnue?... Jusqu'où s'étend, vers le sud-est, le bassin du lac Tchad, dont le docteur Nachtigal, dans sa magnifique traversée de l'Afrique, n'a reconnu l'affluent principal — le Chari — que jusqu'au sommet de son delta, c'est-à-dire sous 8° de latitude nord?... Existe-t-il dans ces parages, où aucun blanc n'a encore pénétré, une seconde

mer intérieure, un second Tchad nommé *Liba*, comme le font supposer les anciennes cartes?

C'est possible; mais nous penchons plutôt — s'il est permis à un géographe de cabinet d'émettre déjà une opinion — à voir dans cette région le bassin supérieur de quelques affluents de droite du Congo, soit du Bangala ou du Kounya, peut-être même de l'Oukéré, dont Stanley a relevé les confluent, lors de sa célèbre descente du grand fleuve, en 1877.

Découvrir le lac Liba ou rattacher son prétendu bassin à celui du Congo, telle est la première partie du problème qui reste à résoudre. Comme on le voit, elle est du plus puissant attrait pour tout homme d'action que la géographie passionne.

La seconde ne l'est pas moins.

### *Le problème de l'Ouellé.*

En mars 1870, le docteur Schweinfurth, après avoir, le premier, pénétré au pays des Monbottous, arriva sur la rive droite d'une puissante rivière coulant du sud-est au nord-ouest et appelée, dans cette partie de son cours, *Ouellé*. « Enfin l'Ouellé m'apparut, » écrit l'éminent explorateur, que depuis mon voyage en Egypte je m'honore d'appeler mon ami; « il envoyait au couchant ses flots sombres et profonds. Son aspect me rappelle le Nil à Khartoum. Bien qu'il fût au plus bas, sa largeur était de deux cent cinquante mètres, sa profondeur de quatre à six... D'après la configuration de cette partie de l'Afrique et les renseignements obtenus, l'Ouellé ne peut appartenir qu'au bassin du Chari... »

C'est ce que Schweinfurth ne put vérifier. Depuis lors, personne n'a été plus heureux. Seul, un certain docteur grec, du nom de Potagos, prétend avoir parcouru ces parages lointains en 1878/79 et a donné sur eux quelques renseignements aussi vagues que problématiques, qu'il est prudent de n'accepter que sous bénéfice d'inventaire. L'Ouellé, d'après lui, ne serait autre que la partie initiale de l'Oukéré, l'affluent du Congo.

Ajoutons que lorsque Schweinfurth arriva sur les bords de l'Ouellé, le voyageur était loin de se douter que le Congo — dont Stanley ne devait que sept ans plus tard dessiner le cours moyen au nord de l'équateur — coulait à environ cinq cents kilomètres de l'endroit où il se trouvait et recevait précisément du nord, en cette partie de son cours, d'énormes tributaires.

C'est en février 1877 que Stanley fit ces dernières observations; le premier, il passa devant le confluent d'une puissante rivière qu'il désigne et décrit en ces termes :

« Les vieillards nous apprirent que la rivière où nous avons soutenu notre dernier combat se nommait *Arouhouimi*, magnifique rivière dont la largeur, au confluent, est de près de dix-huit cents mètres... Bien que relativement peu profonde et émaillée d'îles, cette rivière est le plus considérable des affluents que le Congo reçoit des contrées de l'Est. Je n'hésite pas à déclarer que c'est l'Ouellé de Schweinfurth. »

Ici, encore une fois, une hypothèse qu'aucune observation directe n'a encore confirmée; personne n'a revu les eaux de l'Arouhouimi.

L'Ouellé, qui a sa source aux confins du bassin du Nil, coule-t-il vers le nord pour se rattacher au Chari et, par conséquent au bassin du lac Tchad, comme l'a cru un instant le docteur Schweinfurth, qui l'a vu près de sa source; ou bien s'infléchit-il vers le sud pour se rattacher à l'Oukéré, comme le dit le docteur Potagos, ou à l'Arouhouimi, et, par conséquent, au bassin du Congo, comme le suppose avec beaucoup de vraisemblance Stanley, qui l'a vu à son confluent, — voilà ce qu'il importe de déterminer.

C'est cette vaste et double question du partage des eaux sous le 5<sup>e</sup> parallèle nord, c'est-à-dire de la délimitation du bassin du Congo, du Nil et du Tchad, au cœur même de l'Afrique, que le docteur Chavanne a la noble ambition de vouloir résoudre dans l'expédition si intelligemment et si généreusement patronnée par *l'Institut national de géographie*. Mais pas avant cependant que d'avoir, sur sa route, mené à bonne fin

des travaux d'une autre nature, qu'a réclamés de son expérience et de sa savante compétence le comité de l'*Association internationale africaine*.

### *La carte du Congo.*

L'*Institut national de géographie* vient de mettre en vente, il y a quelques jours, une carte du *Congo depuis l'équateur jusqu'à son embouchure*. Cette carte n'est qu'un croquis établi, à l'aide de la boussole de poche, par les explorateurs de l'*Association africaine*. Ceux-ci n'ont pas encore eu le loisir de faire toutes les observations nécessaires pour dessiner scientifiquement le cours du fleuve. Cependant, il importe qu'un tel travail soit fait sans retard. Les admirables conquêtes de Stanley et de ses collaborateurs ne sauraient tarder à faire songer à l'établissement de voies de communications rapides permettant d'obvier par terre aux difficultés de la navigation, aux chutes Livingstone.

Or, pour l'exécution de semblables projets, une carte scientifique de la partie du fleuve est nécessaire; elle a été demandée au docteur Chavanne. Les huit premiers mois de son séjour en Afrique seront donc consacrés à cet important travail dans lequel il sera secondé par les stationnaires de l'*Association*. Puis, abandonnant le rôle de cartographe, il prendra celui d'explorateur et quittera les bords du grand fleuve pour se diriger vers l'inconnu.

Voici, en quelques traits, l'itinéraire projeté.

### *L'itinéraire projeté du d<sup>r</sup>. Chavanne.*

De la station de Léopoldville sur le Stanley-Pool, où son expédition achèvera de s'organiser, le docteur Chavanne se dirigera vers le nord, en suivant à peu près la ligne de faite

qui sépare le Congo du Niari et de l'Ogoué. Au-delà de l'équateur, il arrivera en plein inconnu et cherchera à résoudre le problème du Liba.

Cette première partie de sa tâche accomplie, il se rabattra sur le Congo, qu'il compte atteindre à sa courbe septentrionale, soit à Équateur-Station, soit aux environs de la nouvelle station que d'ici là, Stanley aura fondée au confluent du Bangala ou à celui du Sankourou.

Les stations internationales joueront ici leur rôle hospitalier, et le docteur, après s'y être reposé, réorganisé et ravitaillé, pourra entreprendre, avec de nouvelles forces, l'exploration du bassin de l'Arouhouimi. Ici, la tâche est pleine de périls : c'est en cette partie de son voyage que Stanley a eu à soutenir, en 1877, les plus rudes combats ; c'est sur le bassin de l'Ouellé et de Bahr-el-Gazal, transformé en région infernale par une poignée de misérables chasseurs d'hommes, que Schweinfurth nous a donné les plus révoltants détails. Mais il est probable que, là aussi, le docteur Chavanne bénéficiera de la popularité attachée aujourd'hui au nom de Stanley, — le casseur de rocs ; — car on comprend aisément de quel prestige doit jouir un blanc qui arrive au milieu de ces peuplades sauvages pour lesquelles les merveilles de la civilisation sont choses inconnues, monté sur un bateau qui marche sans rame, qui lance de la fumée, siffle et salue les villages devant lesquels il passe, du bruit de son artillerie.

Arrivé dans cette région inconnue, le docteur Chavanne cherchera à vérifier si l'Ouellé est la branche initiale de l'Arouhouimi ou de l'Oukéré, ou s'il n'est que leur principal affluent de gauche, et si le pays qu'il arrose ne continue pas, vers l'ouest, la région lacustre des grands lacs du Nil.

Il s'inspirera ensuite des circonstances et de l'état du pays pour choisir sa route de retour, soit qu'il prenne la voie du Nil ou celle de Zanzibar, soit que la situation politique du Soudan égyptien le force à revenir sur ses pas, par le Congo.

*Le départ.*

L'explorateur quittera Bruxelles dans quelques jours. Ses bagages — une quarantaine de colis, contenant ses livres et ses instruments — ont déjà pris la route de Liverpool. Lui-même prendra la voie de Lisbonne le 30 ou le 31 courant, et ira, de là, à Madère, attendre la malle de Liverpool pour Banana (Congo), où il arrivera vers le 25 mars prochain.

Le voyageur de l'*Institut national de géographie* y trouvera un steamer de l'*Association africaine* et commencera immédiatement la levée de la carte du fleuve et de ses abords, sur une largeur de 20 kilomètres.

Puisse-t-il attacher son nom à la solution du grand problème géographique qui excite son ardeur, son courage et sa noble curiosité. Puissions-nous nous-même saluer son retour triomphant avec la même allégresse que celle avec laquelle nous lui disons aujourd'hui: Bonne santé, glorieuse réussite et en avant pour la science et pour le progrès!

---

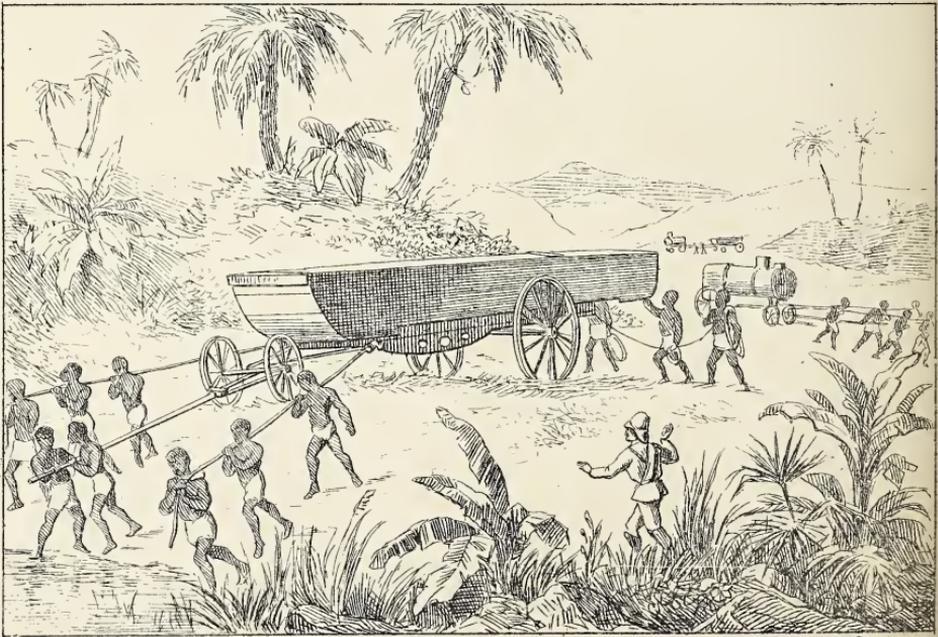
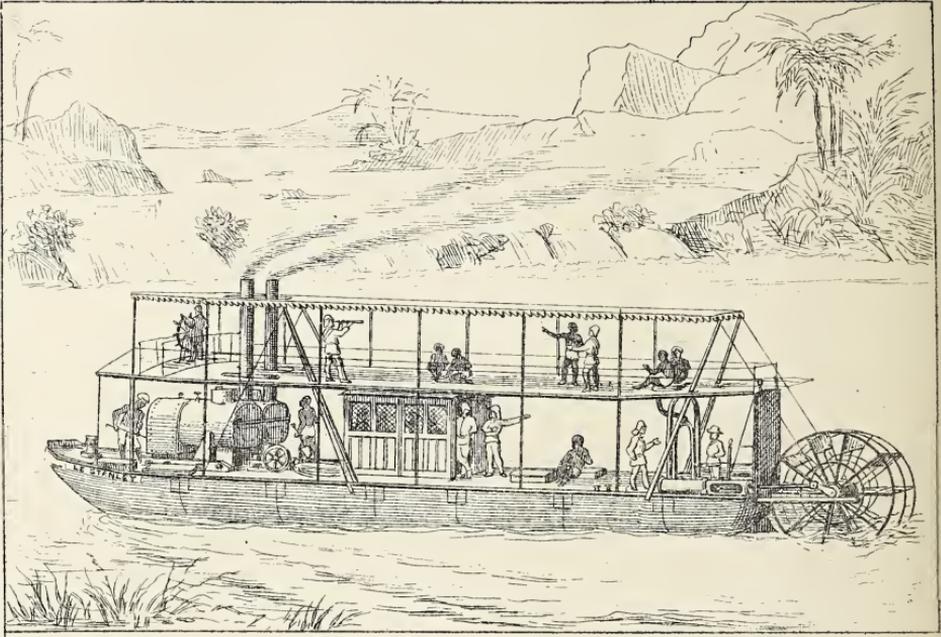
IV.

LE "STANLEY",

---

Nous devons à l'obligeance de M. Delcourt, ingénieur en chef des constructions navales, l'un des membres de notre société, la description du petit navire qui vient d'être construit récemment pour la navigation du Haut-Congo.





Le *Times* et divers journaux anglais ont donné une description du nouveau steamer *Stanley* construit récemment pour l'Association internationale africaine ; nous croyons être agréable à nos lecteurs, en rappelant les principaux caractères de ce bateau et en exposant brièvement les moyens dont dispose actuellement l'Association pour relier entre elles les diverses stations déjà établies le long du Congo et pour suivre sa mission d'exploration.

Depuis l'embouchure (Banana) jusqu'à Vivi (distance 120 milles), les communications sont établies au moyen de trois steamers, le *Héron*, la *Belgique* et la *Ville d'Anvers*, plus quelques canots à vapeur et à rames.

Depuis Vivi jusqu'au Stanley-Pool (219 milles), la navigation n'est plus possible que sur quelques parties seulement du fleuve. Les transports se font donc principalement par terre, au moyen de routes que l'on ne parvient à maintenir en bon état qu'au prix des plus grands efforts. Toutefois les transports depuis Issanghila jusqu'à Manyanga ont pu se faire jusqu'ici au moyen d'une mouche à vapeur le *Royal* et de quelques baleinières en acier.

Depuis Léopoldville, jusqu'aux fameuses chutes auxquelles Stanley a donné son nom, la rivière redevient navigable sur un parcours de 840 milles, mais on comprend, d'après ce que nous venons de dire, combien il doit être long et pénible de faire arriver une flotille à vapeur jusqu'au Stanley-Pool. Cependant l'Association n'a pas reculé devant ces difficultés, puisqu'elle possède en ce moment, sur le haut Congo, deux mouches à vapeur l'*En avant* et l'*Association africaine*, ainsi que quelques barges et baleinières. Elle vient de compléter son matériel naval par l'acquisition du *Stanley* qui pourra embarquer au besoin 200 hommes et 15 tonneaux de chargement. Dans ces conditions, le bateau ne calera pas plus de 2 pieds d'eau et sera encore animé d'une vitesse de 8 nœuds à l'heure (près de 15 kilomètres). Ce sera un grand progrès réalisé et qui facilitera considérablement la tâche de

nos explorateurs, puisque leur marche ne sera plus entravée à tout instant par la nécessité de descendre à terre pour y faire des vivres et parlementer avec les indigènes. Ils pourront alors embarquer des approvisionnements suffisants pour une longue campagne.

Le *Stanley* est un steamer en acier de 70 pieds de long sur 18 pieds de large et 4 pieds de profondeur de cale. Sur les trois quarts de sa longueur au milieu, sa forme est celle d'un rectangle légèrement arrondi aux angles. Cette maîtresse section est complétée par une proue et une poupe, dont les formes simulent assez bien celle d'une cuiller. Lorsqu'il est sous pression avec 15 personnes à bord et un approvisionnement de combustible de 1000 kil. il ne tire pas plus de 14 1/2 pouces d'eau. Sa vitesse est alors de 9 1/2 nœuds, sa consommation de charbon 175 kil. par heure et la force développée de 100 chevaux de 75 kilogrammètres.

Le propulseur consiste en une seule roue, placée en porte-à-faux, tout à fait en arrière du bateau. De cette manière les palettes ne sont pas exposées aux chocs des débris de végétaux emportés par le courant. L'arbre qui commande la roue est actionné par deux cylindres, placés sur les côtés du bateau, ayant chacun 10 1/2 pouces de diamètre sur 2 pieds 6 pouces de course. Les deux chaudières du type locomotive et dont les soupapes sont chargées à 150 livres (10 atmosphères de pression), sont placées tout à fait à l'avant et leurs foyers sont construits pour pouvoir brûler du bois.

Par suite de la disposition que nous venons de décrire, presque toute la surface du pont reste disponible pour les passagers ou les marchandises. Au milieu, existe une cabine confortable dont les fenêtres sont fermées par des panneaux composés d'un treillis en fil de cuivre, à réseau très serré pour empêcher l'entrée des moustiques.

Le pont du bateau est surmonté d'un toit en bois, destiné à servir de tente, mais cependant assez solide pour recevoir l'appareil à gouverner et le timonier. Celui-ci, placé tout à

fait à l'avant, peut, de cette manière, dominer la rivière et se garer en temps utile des brisants ou obstacles qui pourraient constituer un danger pour le bateau.

Il y a deux gouvernails placés à l'arrière et qui sont actionnés par une seule roue, aussi la rapidité d'évolution du *Stanley* est tout à fait remarquable et ce bateau peut tourner dans un cercle d'un diamètre relativement très petit. Cette qualité est précieuse lorsqu'on explore des rivières dont le cours est sinueux et peut présenter inopinément des écueils dont on ne reconnaît souvent l'existence que quand on est déjà trop près pour les éviter.

Ainsi que nous l'avons déjà dit, la coque du *Stanley* est construite en acier galvanisé. Elle est divisée en huit sections terminées chacune par deux cloisons en tôle. Ces sections constituent autant de flotteurs ou pontons, parfaitement étanches et pouvant être assemblés dans un temps relativement très-court au moyen de boulons d'assemblage. Cette opération, au lieu de se faire à terre sur une cale ou un terrain convenablement préparé, est effectuée dans l'eau même. On amène les pontons successivement les uns contre les autres, cloison contre cloison, et des hommes, placés à l'intérieur, passent et fixent les boulons d'assemblage. Il résulte des expériences faites sur la Tamise, qu'il ne faut pas plus de trois heures à douze hommes et trois apprentis pour réunir les huit sections entre elles et reconstituer la coque du bateau au complet, sauf les planches du pont. L'opération inverse peut se faire en moins d'une heure. La rigidité du bateau dans le sens de l'avant à l'arrière est obtenue au moyen de cloisons longitudinales rivées aux cloisons transversales ainsi qu'à une tôle d'hiloire de pont, raidie par deux cornières adossées. Cette liaison est complétée par une tôle bauquière et un système de montants et de tringles en fer placés au-dessus du pont et embrassant toute la longueur du bateau.

Dans les parties du Congo où la navigation n'est pas possible, le transport du bateau se fera au moyen de dix

grands wagons, destinés à recevoir les huit sections de la coque et les deux chaudières. Toutes les autres parties du bateau et de la machine, ainsi que les objets de rechange et d'approvisionnement ont été mises en caisses ou en paquets. Les colis de moins de 65 livres sont transportés à dos de nègre, les autres sont placés dans des wagons plus légers que ceux déjà dénommés.

On estime à 25 tonnes environ le poids du bateau et de sa machine au complet, abstraction faite des objets de rechange et d'approvisionnement.

Le caractère principal du *Stanley* et ce qui fait son originalité, est donc de pouvoir se prêter à la fois au transport par eau et par terre suivant les circonstances. On reconstituera la coque à Banana et le bateau se rendra à Vivi, où il sera démonté et transporté en partie sur des wagons et en partie par des porteurs. Depuis Vivi jusqu'au Stanley-Pool, on profitera de toutes les parties de la rivière, où les rapides n'empêchent pas la navigation, et on recomposera le navire. De cette manière on raccourcira considérablement la durée de l'expédition et on diminuera la dépense, car c'est le cas ou jamais d'appliquer l'adage « *Time is money,* » puisqu'il n'y aura pas moins de 500 nègres employés pour faire le transport. Quant au procédé employé pour remonter la coque, il est des plus simples. Après avoir débarrassé les huit sections des vivres ou colis qu'elles peuvent renfermer, on pousse les wagons à l'eau et les pontons se dégagent eux-mêmes de leurs véhicules; aussitôt qu'ils flottent, ce qui arrivera lorsque leur immersion atteindra 11 pouces, on tire alors les wagons à terre et on assemble les sections entre elles, ainsi que nous l'avons déjà expliqué. Après cela on boulonne les planches du pont et on embarque les chaudières et la machine à l'aide de grues et en établissant, au besoin, un plan incliné composé de madriers en bois.

Le plan adopté pour la construction du steamer *Stanley* constitue donc une heureuse innovation, il présente des

avantages marqués sur le mode employé jusqu'à ce jour pour des opérations analogues, et qui consiste à embarquer des bateaux de ce genre, décomposés en toutes leurs parties, qu'on rive ensuite ensemble ; cela entraîne à l'établissement d'une cale de construction et d'une coulisse pour opérer le lancement, cela comprend aussi le rivetage complet de la coque, toutes opérations qu'il n'est pas facile de conduire à bonne fin dans des pays lointains, où les hommes de métier sont rares : si ce plan avait été adopté dans le cas actuel, il est probable qu'on aurait employé autant de jours qu'on mettra maintenant d'heures pour amener le bateau jusqu'au Stanley-Pool.



## SÉANCE GÉNÉRALE DU 13 FÉVRIER 1884.

---

ORDRE DU JOUR. — 1° Procès-verbal de la séance du 16 janvier. — 2° Membre nouveau. — 3° Nomination de membres effectifs et correspondants. — 4° Nécrologie. Décès de M. Richard Cortambert, membre honoraire. — 5° Correspondance. — 6° Sociétés correspondantes. — 7° Rapport de MM. le d<sup>r</sup> L. DELGEUR et E.-A. GRATTAN sur le mémoire du rév. M. POTTS intitulé : *From Jaffā to Jerusalem*. — 8° Conférence de M. le conseiller BAGUET sur *les races primitives des deux Amériques*.

---

La séance est ouverte à 8 1/2 heures du soir dans la salle des États à l'hôtel de ville.

Au bureau prennent place MM. le colonel Wauwermans, président, le d<sup>r</sup> L. Delgeur, vice-président, P. Génard, secrétaire général, H. Hertoghe, bibliothécaire, et A. Baguet, conseiller de la société.

---

1. Le procès-verbal de la séance du 16 janvier est lu et approuvé.

---

2. Depuis la dernière séance, le bureau a admis comme membre M. ED. GRAFF, négociant, à Anvers.

---

3. Dans sa séance du 30 janvier dernier, le comité des membres effectifs a fait les nominations suivantes :

*Membres effectifs :*

MM. le d<sup>r</sup> HAINE, à Anvers.

TH. SMEKENS, président du tribunal de 1<sup>re</sup> instance,  
à Anvers.

*Membre correspondant belge :*

M. JANSSEN, consul général de Belgique au Canada.

*Membres correspondants étrangers :*

MM. le colonel W. J. HAVENGA, de l'armée des Indes néerlandaises, à Bruxelles.

CLEMENT MARKHAM, secrétaire général de la société royale de géographie de Londres.

---

4. M. le président informe l'assemblée de la mort regrettable de M. Richard Cortambert, membre correspondant.

M. Cortambert appartenait à une famille qui a joué un grand rôle dans la science géographique et avait voué une

affection toute particulière à la société d'Anvers. Il est mort victime d'un mal qui ne pardonne pas, en plein travail, et pour ainsi dire au champ d'honneur. C'est pour la science et sa vulgarisation une perte irréparable.

A son tour M. Génard, en sa qualité d'ancien secrétaire général du premier congrès de géographie, tient à rendre hommage à la mémoire de M. Richard Cortambert, savant, dit-il, qu'il a eu l'honneur de compter parmi ses amis. M. Richard Cortambert a été un des membres les plus actifs du congrès de géographie de 1871. Il prit une grande part aux discussions de l'assemblée et se distingua comme secrétaire-rapporteur de la section de géographie. A la dernière séance du congrès M. Richard Cortambert reçut des mains de M. le ministre de l'intérieur le diplôme d'honneur destiné aux beaux travaux de son père M. Eugène Cortambert. Plus tard, il envoya lui-même plusieurs de ses ouvrages qui sont déposés à la bibliothèque publique de la ville. M. Génard s'associe de tout cœur aux paroles de regret prononcées par M. le président.

---

5. M. le président procède au dépouillement de la correspondance :

— MM. le dr Jos. Haine, Th. Smekens, J. D. Franssen-van de Putte, le colonel Havenga et Clement Markham remercient de leur nomination comme membres effectifs et correspondants.

---

6. *Sociétés correspondantes.*

— La chambre de commerce de Verviers fait connaître la

composition de son bureau pour l'exercice 1884. Président : M. Fritz Ruhl ; vice-président : M. Paul Dedyn ; secrétaire : M. Jules Duckerts.

. — Il est fait part de la fondation de la société de géographie de Saint-Valery-en-Caux. La nouvelle compagnie demande l'échange des publications. (*Adopté*).

— La société académique de Brest, section de géographie, a mis au concours pour l'année 1884, le sujet suivant :

« *Histoire des campagnes et missions d'un ou de plusieurs navires de guerre français pendant les quarante dernières années.*

» Les mémoires, qui ne devront pas dépasser environ la matière de 100 pages in-8°, seront adressés avant le 1<sup>r</sup> novembre 1884, au président de la société académique de Brest.

» Ces mémoires ne seront pas signés ; mais ils seront accompagnés d'un pli cacheté renfermant le nom et l'adresse de l'auteur. L'enveloppe de ce pli portera à l'extérieur une épigraphe, reproduite en tête du manuscrit.

» Le comité de publication de la société sera chargé de classer les mémoires adressés.

» Une médaille d'or, de la valeur de 300 fr., sera décernée à l'auteur du meilleur travail, lequel sera publié dans le *Bulletin* de la société. Les autres mémoires, classés par ordre de mérite, resteront à la société, qui sera libre de les publier. »

— La direction du *Smithsonian Institution* accuse la réception du tome II des *Mémoires* de la société.

---

7. M. Delgeur, au nom de M. Grattan, donne lecture du rapport suivant :

» Le Révérend M. Potts, pasteur américain et voyageur en Orient, a communiqué à la société, dans une conférence fort appréciée, le récit d'un voyage de Jaffa à Jerusalem.

» Ce travail, rédigé en anglais, fait partie des notes recueillies par M. Potts pendant une récente tournée en Palestine, en Syrie et en Égypte.

» Il nous a paru extrêmement intéressant, tant au point de vue littéraire que sous le rapport géographique, et nous n'hésitons pas à en recommander l'insertion dans le *Bulletin* de la société. »

M. Delgeur adhère comme second commissaire à ce rapport. Les conclusions des rapporteurs sont adoptées.

---

S. M. le conseiller Baguet, dans une conférence sur *les races primitives des deux Amériques*, cite les divers peuples qui, d'après certains auteurs, ont été les premiers à pénétrer dans ces pays. Il y a dans les arguments de ces écrivains beaucoup de conjectures, beaucoup d'hypothèses et malheureusement les éléments sérieux font défaut. Pour ce qui regarde l'Amérique du Nord, il est avéré qu'une partie de cette contrée a été visitée en l'an 1000 par les Islandais. Mais aucun historien n'est parvenu à démontrer quelle était la race primitive de cette contrée et à quelle époque a eu lieu l'immigration. Le seul fait plausible est l'existence d'un peuple inconnu (les *moundbuilders*) dont on a trouvé des vestiges.

Au Mexique, dans l'Amérique centrale et au Pérou on a découvert des monuments, des manuscrits et des vestiges, qui permettent d'établir l'histoire des peuples anciens de ces contrées, sans cependant pouvoir prouver quelle était leur origine, ni à quelle époque leurs ancêtres y avaient pénétré.

Les recherches des savants et des linguistes ont été d'un

immense bienfait pour la science et le nombre de leurs ouvrages en fait foi.

Ces recherches ont donné naissance à des sciences nouvelles, à des découvertes précieuses, tant en monuments qu'en manuscrits et autres antiquités, et journellement le monde scientifique s'enrichit des vestiges que nous ont laissés les anciennes populations américaines.

L'orateur, tout en rendant hommage au dévouement et à l'érudition des historiens, est d'avis que les temps anciens sont tellement obscurs qu'il est difficile de fixer un point de départ pour des investigations sérieuses. Peut-être les bibliothèques de Madrid et de Séville, si riches en manuscrits anciens, pourront-elles, un jour, lorsqu'elles seront entièrement connues, révéler bien des faits et éclaircir bien des mystères.

M. le président remercie le conférencier du zèle et du dévouement qu'il apporte aux travaux de la société. La question soulevée par M. Baguet appartient à l'histoire. Il croit peu probable qu'elle puisse jamais recevoir une solution définitive, mais elle offre ce grand avantage d'établir une liaison, de jeter en quelque sorte de la vie dans les études géographiques, de leur enlever leur aridité. A cet égard, elle peut être considérée comme absolument géographique.

---

L'ordre du jour étant épuisé, la séance est levée.

---

# 6<sup>e</sup> RAPPORT ANNUEL

SUR LES

## travaux de la société royale de géographie d'Anvers

*présenté en séance du 11 avril 1883*

par M. P. GÉNARD, SECRÉTAIRE GÉNÉRAL.

---

MESSIEURS,

La société de géographie d'Anvers clôt aujourd'hui la sixième année de son existence. Par des travaux modestes, mais persévérants, elle a conquis sa place au soleil. Reçue avec bienveillance par ses congénères qui toutes ont accepté l'échange des publications, elle s'est vu octroyer le plus haut titre auquel une réunion scientifique puisse aspirer: le 16 juin 1882, elle a été proclamée *royale sous le haut patronage de S. M. notre bien-aimé Souverain*.

*Noblesse oblige* — et certes depuis un an, une grande responsabilité pèse sur nous. D'abord nous avons à nous acquitter d'une dette de reconnaissance envers le prince éclairé qui compte parmi les premiers géographes de l'époque;

ensuite nous avons à nous rendre digne de la réputation dont à juste titre jouit notre métropole commerciale.

La société de géographie comble une lacune dans nos institutions anversoises ; on pourrait même dire que si elle n'existait pas, il faudrait songer à l'inventer. Son programme, quoique principalement local, s'adresse à tous ceux qui s'appliquent à l'étude de notre terre : il n'y a pas de production qui soit étrangère aux importations et aux exportations de notre port.

Cependant, Messieurs, est-il permis de dire qu'elle trouve partout l'appui auquel ses travaux lui semblent donner droit ? Nous n'osons l'affirmer. Il nous semble que dans une ville comme la nôtre, possédant des ressources de toutes sortes, le nombre de nos membres pourrait être triplé. Quant aux autorités, leurs sympathies nous sont acquises et nous nous acquittons d'un devoir bien agréable en leur adressant de nouveau l'expression publique de notre profonde reconnaissance pour la protection éclairée qu'elles nous ont accordée depuis la création de notre compagnie.

Ainsi que j'ai eu l'honneur de le dire dans mon compte-rendu de l'année précédente, le baromètre d'une société c'est la caisse de son trésorier. Sous ce rapport, Messieurs, l'exposé que notre dévoué collègue M. Langlois vient de faire, nous prouve que chez nous l'aiguille marque : *beau fixe*. Je ne dirai pas que nous nageons dans l'or, mais nous disposons de fonds assez importants pour pouvoir nous passer quelques fantaisies. Aussi dans la dernière séance des membres effectifs, l'assemblée a décidé d'augmenter le nombre des planches du recueil, de communiquer gratuitement à tous les membres les publications de la commission de l'Escaut, enfin de consacrer une somme spéciale à la réception des conférenciers étrangers. Ce dernier vote a surtout pour but d'augmenter l'attrait des séances générales de notre association.

Plus tard, mais bien plus tard, lorsque nos travaux seront devenus populaires, lorsqu'ils seront appréciés par tous ceux

qui ont intérêt à les voir prospérer, nous pourrons peut-être songer à suivre les grandes sociétés dans leurs entreprises de voyages et d'explorations, car, pardonnez-le moi, sans partager le moins du monde les doctrines de Chauvin, je crois dans l'avenir du port d'Anvers et j'ai la certitude que de belles destinées sont réservées à ma chère ville natale.

### *Travaux.*

Nos travaux, Messieurs, se sont tenus à la hauteur de celles des années précédentes; si quelques orateurs bien-aimés ne se sont pas fait entendre pendant l'exercice écoulé, nous avons, — preuve des forces vitales de notre société, — fait connaissance avec plusieurs autres qui, comme leurs prédécesseurs, ont donné des témoignages de grandes connaissances, nous comptons sur l'appui des uns et le concours des autres, pour conserver dans l'avenir à notre association le rang qu'elle occupe dans le monde savant.

### *Bureau.*

Dans sa séance du 28 avril 1882, le Conseil, conformément aux art. 18 et 19 des statuts, a procédé au renouvellement de plusieurs membres du bureau dont les fonctions expiraient le 30 avril 1882.

Ont été réélus pour la période 1882-1884 :

MM. le colonel H. WAUWERMANS, président,

E.-A. GRATTAN, 2<sup>e</sup> vice-président,

L. COUTURAT, secrétaire de l'administration.

Pour honorer la mémoire de notre regretté confrère, M. W. BURLS, l'assemblée crut ne pas devoir le remplacer d'une manière définitive; nous le pouvions avec d'autant moins d'inconvénient que M. le conseiller JACQUES LANGLOIS a bien voulu se charger de l'intérim.

Dans quelques jours, Messieurs, le conseil aura à statuer sur le remplacement de :

MM. le d<sup>r</sup> Louis DELGEUR, 1<sup>er</sup> vice-président,  
Pierre GÉNARD, secrétaire général,  
H. HERTOGHE, bibliothécaire.

Je ne doute nullement de la réélection de mes savants et zélés collègues, mais pour ce qui concerne le secrétaire, j'ai l'honneur de signaler à la fin de mon rapport un *desideratum* que les membres du conseil voudront bien, je l'espère, faire disparaître dans l'intérêt de notre association.

#### *Conseil.*

Aucune mutation n'a eu lieu dans la composition de ce corps.

#### *Membres effectifs.*

Quelques places sont devenues vacantes. Avant la fin du mois les membres effectifs auront à procéder à l'élection de nouveaux titulaires ; il n'y aura que l'embarras du choix, car il est évident que plusieurs de nos adhérents ont depuis longtemps acquis le droit de prendre part d'une manière plus directe aux travaux de notre société.

#### *Membres correspondants belges.*

Le 23 novembre 1882 la société a décerné le titre de membre correspondant à

M. LÉON JANSSENS, à Bruxelles.

#### *Membres correspondants étrangers.*

A la même séance du 23 novembre le collège des membres effectifs a élu :

Madame CARLA SERENA,  
M. le chevalier MANUEL ANTOINE MOREIRA, consul général du Brésil à Bruxelles.

*Membres honoraires.*

Le titre de membre honoraire a été décerné au premier représentant de notre *président d'honneur* :

M. le comte de VILLENEUVE, envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire de S. M. l'empereur du Brésil à Bruxelles.

*Membres adhérents et associés.*

Pour définir le nombre de nos adhérents, je voudrais, Messieurs, trouver une autre formule que celle empruntée au glossaire commercial : les pertes et les profits balancent. Il ne tient cependant qu'à nous de faire cesser un état qui serait nuisible à la société, s'il devait se perpétuer. En effet, si chacun de nos collègues voulait s'engager à introduire un seul membre dans notre compagnie, nous prendrions immédiatement place parmi les sociétés les plus nombreuses de l'Europe ; j'ose donc faire un chaleureux appel à mes confrères pour que lors de la présentation du futur rapport, le secrétaire puisse annoncer que le chiffre de nos adhérents a doublé.

*Sociétés correspondantes.*

Quoique nos relations avec les sociétés géographiques soient déjà des plus étendues, notre compagnie a été heureuse d'accepter l'échange des publications avec :

*La société de géographie de Lille.*

*La société de géographie de Toulouse.*

*La société de géographie du Pacifique (San-Francisco).*

*La société africaine d'Italie (Naples).*

Il serait intéressant, Messieurs, que tous nos membres fussent au courant des travaux des sociétés avec lesquelles nous sommes en relation. Sur la proposition de M. le conseiller Langlois, il a été décidé qu'une revue des différentes publications des sociétés de géographie serait insérée dans nos *Bulletins*. La besogne a été divisée sur-le-champ. M. Couturat a bien voulu se charger de l'examen des revues allemandes, MM. Grattan et Langlois des revues anglaises, M. Baguet des revues américaines, MM. H. Schmidt et A. Geelhand des revues espagnoles, M. le colonel Wauwermans des revues françaises, M. le colonel Henrard des revues italiennes, MM. Hertoghe et Delgeur des revues néerlandaises, notre premier vice-président se charge en outre des revues russes, hongroises, etc. D'autres membres voudront sans doute compléter le travail de leurs confrères.

Nous remercions d'avance ces messieurs du zèle que, nous en avons la certitude, ils voudront bien mettre dans l'exécution de ces travaux, lesquels, nous n'en doutons pas, leur présenteront plus d'une difficulté, mais *labor improbus omnia vincit*.

### *Nécrologie.*

Notre société enregistre avec douleur les nouvelles pertes qu'elle a faites pendant l'exercice écoulé, nous citons :

1° M. Ramaeckers, le vaillant explorateur de l'Afrique, membre correspondant, mort à Karéma le 25 février dernier.

Nous nous sommes fait un devoir de reproduire dans nos *Bulletins* l'éloge mérité de cet officier, fait par son savant chef, M. le général Brialmont.

2° M. Jos. F. van de Velde, sous-lieutenant d'artillerie et membre adhérent de notre société, mort à Ganguila près des rives du Congo.

Notre dévoué président a consacré une notice à ce courageux voyageur.

3<sup>o</sup> M. Otto Delitsch, membre correspondant, décédé à Leipzig le 15 septembre.

J'ai été personnellement en rapport avec ce savant, en compagnie duquel j'ai eu l'honneur d'assister aux congrès d'Anvers et de Paris. Les travaux statistiques qu'il consacra à notre pays furent reçus avec empressement par ses compatriotes et furent reproduits en différentes langues.

4<sup>o</sup> M. Alfred Jaubert, membre adhérent, élève de notre école de navigation et commandant d'un navire appartenant à une société d'exportation dont il était l'un des directeurs. Comme toujours, notre président a trouvé des paroles sympathiques pour annoncer à la société la perte regrettable qu'elle et le commerce d'Anvers venaient de faire.

### *Publications.*

Après ces paroles consacrées à notre organisation sociale, jetons, Messieurs, un rapide coup d'œil sur nos publications de l'année écoulée.

L'astronomie appelle d'abord notre attention. Nous avons été heureux de publier le beau travail de M. le conseiller Ad. de Boë, sur le passage de Vénus qui devait avoir lieu le 6 décembre dernier et qui a été l'objet des investigations des savants. Comme le disait M. de Boë, « le but de l'observation de ce phénomène consistait en une détermination nouvelle de la distance qui nous sépare du soleil; distance qui est la base de toutes les mesures astronomiques. » On sait que des observatoires avaient été établis aux frais de plusieurs gouvernements sur différentes parties du globe. Resté dans sa patrie, M. de Boë a voulu étudier le passage de Vénus dans sa ville natale et grâce à un ciel momentanément sans nuages et à l'aide d'instruments exceptionnels, il a réussi à faire ses observations sur lesquelles il a bien voulu nous promettre un travail. Nous lui saurons gré de cette communication.

Notre savant 1<sup>r</sup> vice-président, qui suit un peu les préceptes

de Pic de la Mirandole, nous a communiqué ensuite une note du plus haut intérêt sur les sondages de la mer. Il nous a appris que la plus grande profondeur se trouve à l'est du Japon et est de 4656 brasses, soit 8513 mètres.

Notre laborieux collègue M. Ghesquière consacre tous ses soins à l'organisation de l'établissement cartographique dont il est directeur. Nous saisissons cette occasion pour constater que le décor de la Bourse d'Anvers, exécuté par cet officier, continue à recevoir les éloges des connaisseurs et que plusieurs sociétés de géographie nous ont demandé des renseignements pour savoir de quelle façon on s'y est pris pour doter notre palais commercial d'une œuvre aussi considérable.

Aux questions de géographie générale se rapporte la question du premier méridien et de l'heure universelle, traitée magistralement pour notre président. Ensuite la question de *l'orthographe et des dénominations géographiques*, à l'examen de laquelle notre société a consacré plusieurs séances ; *le congrès des géographes allemands, à Halle*, auquel ont assisté comme nos délégués M. le capitaine d'état-major Ghesquière et M. Falk-Fabian, qui, dans notre séance générale du 21 juin 1882, ont bien voulu nous faire un rapport sur leur mission ; les *Considérations scientifiques sur la cartographie contemporaine*, présentées par M. Ghesquière, enfin le récit *des voyages* faits par de Pruysenaere dans différentes parties du globe, mémoire qui paraîtra bientôt grâce aux soins de M. le colonel Wauwermans.

Les travaux concernant l'Europe s'ouvrent comme de droit par ceux consacrés à notre pays. Nous avons à mentionner en premier lieu le travail consciencieux de notre second vice-président M. Grattan, consul de S. M. Britannique, sur *le port d'Anvers en 1882*. Comme le disait M. le président Wauwermans, il était utile de faire connaître à l'étranger ces renseignements écrits par une plume aussi autorisée.

La commission spéciale nommée par notre société pour l'étude de l'Escaut a donné pendant l'année écoulée des preuves

manifestes de vitalité. Les membres se sont réunis régulièrement sous la présidence de notre excellent collègue M. Royers, ingénieur de la ville, et ont réuni les matériaux qui doivent servir de base à leur important travail. Dans la séance du 18 janvier 1883, M. le baron van Ertborn, en sa qualité de secrétaire, a déposé un rapport étendu que nous aurons l'honneur de communiquer sous peu aux membres de notre association.

Au même genre d'études appartient le mémoire publié par un de nos membres effectifs, M. le lieutenant de vaisseau Petit, chef du service hydrographique, sous le titre de : *Étude sur les courants de l'Escaut et de la Durme*.

Un article sur l'origine de la législation qui régit les assurances maritimes a été édité sous le titre de *Jean Baptiste Ferrufini* : on y a vu que nos ancêtres avaient une connaissance complète des affaires commerciales.

M. J. van der Maelen nous a communiqué sa notice sur *les géographes des souverains qui régnèrent en Belgique de 1550 à 1790*. Ce travail intéressant, complément d'un mémoire publié il y a cinq ans, a été suivi des : *Additions à la liste des géographes du Roi, du Dauphin, de S. A. R. Monsieur et de Sa Majesté l'Empereur*.

N'oublions pas de dire que les travaux de l'ancien directeur de l'établissement géographique de Bruxelles ont été accueillis avec faveur par tous ceux qui s'occupent de la cartographie nationale.

Pour l'Asie nous avons à mentionner d'abord la note de M. Louis Strauss sur les tentatives que l'on était sur le point de faire pour ouvrir la Corée au commerce de l'Europe et de l'Amérique, ensuite l'excellent travail du R. P. J. van den Gheyn sur *les migrations des Aryas*. Ce membre dévoué, qui avait bien voulu nous favoriser de la primeur de ses savantes investigations, les a complétées pendant l'année écoulée par ses *Nouvelles recherches sur le berceau des Aryas* et ses *Études Avestiques*, publiées dans les

*Précis historiques* et la revue *Muséon*. Nous espérons qu'il voudra bien les continuer également dans nos *Bulletins*.

L'Afrique est la terre privilégiée des investigateurs. Nous avons d'abord les intéressantes communications de notre président et de l'association internationale, qui nous tiennent au courant des grands travaux exécutés par Stanley et les explorateurs belges ; ensuite les notices de notre vice-président, M. le d<sup>r</sup> Delgeur, sur *l'Afrique australe et les Portugais* et les explorations faites par les voyageurs du *Deutsche Gesellschaft für Erforschung Equatorial Afrikas*, devenu en 1878, *die Afrikanische Gesellschaft in Deutschland*, dont un des représentants, M. le lieutenant Wittmann, vient de rentrer dans sa patrie. Mais ce qui donna un attrait tout particulier aux travaux consacrés à cette partie du monde, ce sont les grandes conférences du célèbre voyageur Gerhard Rohlfs sur *les Abyssins* et de M. le chanoine Loyer sur la civilisation en Afrique. Ce dernier explorateur, missionnaire algérien attaché aux missions de S. Ém. Mgr. le cardinal Lavigerie, après avoir caractérisé l'œuvre de l'association internationale et montré tout le bien qu'elle est appelée à produire, exprima le regret qu'en Belgique surtout, elle ne fût appréciée à sa juste valeur. « On ne parle, » dit-il, « que des dépenses et des hommes tombés sur ce nouveau champ d'honneur ; on semble ne pas penser que rien ne se fait pour rien, qu'il s'agit ici d'une véritable guerre et que dans toute guerre, il y a des morts et des blessés, mais la victoire est au bout et doit nous encourager à persévérer. » La parole convaincue de l'orateur impressionna fortement son auditoire.

Notre grand champion pour l'Amérique a été comme toujours notre zélé collègue M. le conseiller Baguet, et à vrai dire, nous ne pouvons avoir de meilleure autorité que le consciencieux voyageur qui, après avoir passé plusieurs années dans les anciennes colonies portugaises et espagnoles, occupe aujourd'hui les fonctions officielles de vice-consul du Brésil. Le VII<sup>e</sup> volume

de notre *Bulletin* contient de M. Baguet, outre la notice sur *la province de Minas geraes (Brésil) et son école des mines à Ouro-Preto*, lue dans une de nos séances de l'année précédente, un article sur *l'exposition anthropologique à Rio-Janeiro*, un travail sur *l'exploration du Rio Pilcomayo*, enfin un article particulier sur le docteur Crevaux et le malheureux assassinat qui priva la science d'un de ses plus intrépides champions.

Un nouveau conférencier, M. le docteur Haine, nous a fait passer plusieurs soirées agréables en nous offrant le récit de ses voyages et de son long séjour en Californie. De l'avis de son rapporteur M. Baguet, le travail de M. Haine, qui paraîtra dans le *Bulletin*, fournira à ses lecteurs l'occasion de passer quelques heures utilement et agréablement. « Comme nous, « dit-il, » ils liront avec plaisir les détails si variés, si minutieux et si pleins d'intérêt des mœurs et coutumes d'un pays que peu de nos compatriotes ont visité. »

Un troisième collaborateur, le Rév. P. Kieckens, nous a fait part d'une découverte aussi intéressante qu'inattendue. Il a prouvé d'une manière irrécusable qu'au XVI<sup>e</sup> siècle nos riches commerçants anversois avaient des propriétés en Amérique, entre autres Gaspar Schetz, seigneur de Grobbendonck, qui possédait des raffineries de sucre, même au Brésil. Nous avons saisi l'occasion produite par la publication de ce mémoire, pour éditer un acte de société de la maison Schetz ; ce document compte parmi les pièces les plus curieuses concernant notre organisation commerciale au XVI<sup>e</sup> siècle.

Le P. Kieckens, que nous connaissons comme un infatigable investigateur d'archives, nous a fourni en outre une notice pleine d'intérêt sur *le voyageur anversois Hubert Verdonck*, qui quitta sa patrie en 1617 pour aller mourir en Amérique. Notre société est heureuse de pouvoir publier des travaux de ce genre, qui constatent que même à l'époque de la suppression de nos relations commerciales, l'esprit de voyage

et d'entreprise n'était pas mort chez nos ancêtres. A notre tour, nous en donnerons bientôt de nouvelles preuves.

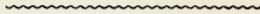
L'Australie est la partie du monde qui, avec l'Afrique, semble être appelée à de grandes destinées. M. Beckx, le consul-général de Belgique à Melbourne, à l'obligeance duquel nous devons tant de documents précieux concernant l'Australasie, nous a communiqué cette année par l'intermédiaire de M. le ministre des affaires étrangères un rapport intéressant sur les dernières explorations faites dans cette partie du monde par M. Ralph Tate. « J'ai l'honneur, » écrivit M. Beckx à M. le ministre, « de vous transmettre ci-joint un exemplaire, pour information, et comme pouvant être de quelque intérêt pour la société de géographie d'Anvers, qui semble prendre particulièrement note des explorations dont le continent australien est l'objet. » Nous tenons à remercier l'honorable consul de nous avoir si bien compris.

M. W. Havenga, ancien colonel de l'armée néerlandaise, nous a fait le récit de son séjour aux Indes et l'historique de la triangulation des îles de Java et de Sumatra, travail auquel il a pris une large part. Nous nous rappelons encore les belles cartes de ces îles dont l'exécution provoqua l'admiration de l'auditoire.

L'appel fait par M. Havenga aux Belges, pour venir seconder leurs frères du Nord dans leurs travaux de colonisation, ne sera probablement pas stérile. Il est évident que deux peuples portant l'un et l'autre pour devise le cri : *L'Union fait la force*, peuvent s'entendre sur le terrain de la civilisation.

Tel est, Messieurs, de nouveau le court aperçu de nos travaux : pour soutenir notre société à la hauteur de sa réputation, il lui faut le concours non seulement de ses membres créateurs, mais encore celui des membres nouveaux que nous avons été heureux d'accueillir parmi nous. Sous ce rapport, je me demande s'il ne serait pas utile qu'aux élections prochaines, les devoirs du secrétaire général fussent confiés à des mains plus jeunes et plus habiles. Je serais

fier de voir ma place occupée par quelque géographe d'avenir, qui, sous l'égide de notre savant président, pût aider efficacement à conduire notre association à ses nouvelles destinées.



FROM  
JAFFA TO JERUSALEM

by the Rev. Mr. A. POTTS.

---

I congratulate myself this evening that I am to give my experience of Palestine at the invitation of a geographical society, and before its patrons.

I might have been limited before some societies to talk chiefly of monuments and ruins, and before others, of inscriptions, or historical events, but the Geographical embraces every thing. It is *the page* on which history writes its records, and architecture develops its beauties ; the foundation on which monuments are erected, and the highway over which the human family tramp in their forward, and too often, their backward march.

Nations pass away, palaces, cathedrals and temples rise and fall into ruin, but the land remains.

I do not ask pardon then, for having something to say about whatever attracted me in my ride through the Holy-Land, always wishing it to be understood, that I am not attempting to give more than *a glimpse* of a land which has been, for more than 3000 years, like an anvil on which the Providence of God has been hammering out, and often

breaking to pieces, nations, and I expect in this single lecture to limit myself to the journey from Jaffa to Jerusalem.

My route lay through Paris and Southern France to Marseilles and instead of taking steamer for Naples, which would have been more direct, — I journeyed along the Riviera, through Mentone, Nice, Genoa to Rome and thence to Naples, where our party assemble on the French Messagerie-steamer *Said* bound for Alexandria. — A four days rough sail brings us to Egypt, at Alexandria, thence up the Nile to Cairo, the pyramids, sphinx, camels, donkeys, Egyptians, Turks, Arabs, Suez-canal, Port-Said and again on a French steamer we leave the port by sunset, and a night journey across the South-East corner of the Mediterranean brings us long before sunrise in sight of land. First, is seen a low yellow line, to the east, the monotony of which, on nearer approach, is broken by a point of greater elevation which soon resolves itself into the limestone houses of Jaffa — the ancient Joppa.

The hill, on which the town stands, is about one hundred and fifty feet high to the citidel-wall which crowns the highest point, and in all probability many of these feet have been added by the number of times the city has been piled in ruins. The elevation is not so much geological, as archeological; not thrown up by *earthquake*, but piled on by *warquake*. Greek ruins, Roman ruins, Arab ruins all made before the old castle Antwerp was built in the seventh century.

The crusaders held it in the eleventh century, Napoleon in the eighteenth, but now the walls are nearly all destroyed, and the castle is nothing for defense.

The houses are not beautiful being square and flat roofed for most part, but as the various sized buildings mount the hillside in terraces, and group themselves in unstudied arrangement, those above completing those below, the general effect of the hill of Jaffa is far from unpicturesque.

A few small, white dome-roofs appear, and a conspicuous

feature, as viewed from the steamer, are the numerous parapets of hollow pipe-tile bricks which surround many roofs.

Our steamer cannot venture into the shallow harbor, as a reef of rocks, — like outworks, forms a threatening barrier to everything but small boats, and scarcely has the anchor dropped, when the water about the steamer swarms with large and clumsy row-boats, each generally, manned by two to four Syrian or Arab boatmen.

It requires brush and colour to rightly picture the scenes on our deck, and in those boats, the pen, and even the photograph, are very weak in expressing the reality. Dark complexions predominate in the mixed crowd of Arabs, Jews, Syrians and Egyptians.

Here and there is a strikingly fine face, and a long and venerable Jewish beard, but for most part the physiognomy of these people we are going to travel among for a number of weeks — is not prepossessing nor reassuring. A *solitary* tourist in such a surrounding might well feel like one lost in a forest, but our conductor seemed to recognise — on one of these brown fellows, — a mark like a “*blaze-mark*” hunters in the American back-woods make on the trees, to mark a path. This mark on the hat band showed that the man belonged to *Howard: the Palestine tourist manager* and assured us that we had friends in this very strange land.

When the curtain rose at Jaffa on a new act and new scenes, you may be sure the “*properties*” and costumes are also changed. The European tailor is left out, Paris fashions are at a discount, and instead, there enters a crowd, which suggests the *Arabian Nights*. Loose oriental bagtrousers, Greek vests, Arab fez, white turbans, long flowing robes and bright leather slippers.

Our baggage and ourselves are soon conveyed through a screaming, and gesticulating mob arrayed in such costumes, a mob which seemed on fire from excitement, but on contact

proved to be only phosphorescent, and harmless, not even extending to our boatmen, who had secured a job.

Now we are gliding away from the steamers side, and into the harbor in the early morning. We pass through a narrow channel, between the famous rocks, on which Pliny says Andromeda was chained as an offering to the seamonster, until Perseus came and slew the monster and delivered the maiden.

There lies a strange and eastern looking barque within the harbor, quaint enough to be the same in which 2700 years ago the prophet Jonah secured a passage at Joppa when he sought to flee to Tarshish instead of going to Nineveh.

But I am soon to set my foot on the Holy-Land and it is right for me to concentrate my thought on the *first impressions*.

I do not think the natives themselves, have had an eye to effect, or have greatly studied to make a good first impression. We are landed at the bottom of a not very imposing sea-wall, from the top of which the citizens seem to have thrown rubbish for years. It is a little like entering a mans house through the barn-yard, or over the rubbish heap. We climb an irregular stone stairway, to the top of the wall, and, perhaps you think a row of voitures is waiting there for our convenience? But no, the nearest thing to a Jaffa cab or voiture is there in the shape of several demure, but lively looking donkeys, with barefoot boy drivers, with long cane rods in their hands, and light striped shawls or scarfs about their heads and necks.

They dexterously pack the baggage on the strong backs of these four legged porters, and our guide invites us to walk to our hotel, which is not far from the landing.

I like to recall that walk, because the scenes were very new, and at every corner and step, came fresh and novel pictures.

We are passing through a business street but there are no wheels of any kind there, and it certainly is a fortunate thing for travellers whose excited eyes are preoccupied with novelties, and expose them to the constant danger of being run over.

It was peril enough, were not heeding the sharp cry of the camel-drivers, some of us came into collision with the rough and projecting load of a camel as he almost filled the narrow street, or a string of donkeys, mules and packhorses loaded with all kinds of bundles and baskets, sacks of cut straw, sugarcane, oranges, and a miscellaneous assortment of marchandise, pushed their way through the crowds in the street, who unceremoniously returned the compliment and pushed the donkeys out of the way, as though used to such daily contests. Every now and then two strings of camels and donkeys and men going in opposite directions packed the streets, until disentangled by a liberal use of staffs and volleys of shouting and screaming, with an undertone of grumbling and groaning camels, and an overtone of braying, protesting, donkeys.

This semi-congestive state of the streets, gives our party opportunity to use their fully awakened eyes and faculties, and we rapidly take in our new surroundings.

The streets are paved with the rough side of the stones up, evidently, not intended for wheels, and far from comfortable for feet. We are in a street of bazaars, as eastern shops are called, and here and there for the comfort of tired or lazy merchants are cafés with their little cups of Turkish coffee and narghilli, a species of tobacco-pipe occasionally seen in the West, but a great favorite in the East every where.

When I speak of eastern bazaars and cafés do not expect any thing grand or elegant. Nothing like Paris or Brussels or Antwerp. No plate glass windows, indeed, no glass in

shop windows in Jaffa, and from all appearances the plate glass period will not reach them soon.

The average dimensions of a bazaar are about ten by twelve feet, built of rough limestone, some times plastered on the inside, but often left rough. Generally the whole front is thrown open to the street, with a pointed arch over the bazaar to carry the wall of the second floor.

Most of the shopping is done in the street, as the whole establishment is little more than a large window with a counter in it for the display of goods. We may call it a kermess in stone. Some of the little places where the merchants are selling, or the workmen are working, or the coffeemakers are grinding their coffee are so small that the man sitting at his bench, or more likely on his rug, can reach anything hanging on the wall of his cell, without rising from his seat.

The houses show the absence of a good lumber yard, and a great falling off in the timber supply since the days of the good Hiram, king of Tyre, who supplied the cedar-trees for the building of Solomon's temple.

In many houses there is literally not a stick of wood used in their construction, not even for floors or roofs. In order to carry a second floor without timber or wood, — the heavy walls are turned in from all sides, and meet in a vault overhead, often without even an opening for stairways. The second floor, like the first, is paved with large flat stones, and the ceiling is formed by a second vaulted roof, like a little chapel within, and being filled up and plastered on the outside forming one of the numerous white domes which are such a prominent feature in eastern cities. If they do not wish a dome, then they use more stone, and build the roof up to a flat square top. The latter are on the whole more in use than the dome, making good sleeping-places on the hot nights and convenient smoking-rooms at almost any time except the middle of the day.

The most common way to reach the second floor and the top of the house, is by a rude stone stairway on the outside of the building. We mounted just such a stair and stood on the roof of the house of Simon the tanner, where almost eighteen hundred years ago the apostle Peter had his vision. The streets leading to the houses on the hill of Jaffa, are very narrow and often degenerate into stairways and mysterious branches more like private hallways than streets.

A peep into the rooms in which the people seemed trying to live, revealed anything but a cheerful view. To my unaccustomed eyes it seemed like life in a cellar. Furniture is economically condensed into mats and rugs, which answer for chairs and tables and as substitutes for all other cabinet work.

The population being about one third Jews, we saw here more unveiled women than in Egypt. For the lovers of the beautiful, this was no great gain, but for the women it must be a great comfort. Most of them are far from graceful, and nearly all turn their toes in when walking, in a weak and ungraceful manner.

The ordinary street garment for women, is a white muslin sheet enveloping the form, and drawn over the head, so as to almost hide the face. In the case of the Mahomedan women a deforming veil is used, and the Arabs use a curious wooden spindle along the centre of the forehead to support the veil. Women and men both wear the loose bagtrousers, which more resemble a skirt gathered in about each ankle, than any garment Europeans are accustomed to call trousers. The old time sandal has been replaced by coloured leather slippers.

The head is covered with the red woolen fez with long black tassel, or a turban of snowy white, or a silk striped scarf with long fringe, held in place, with an ornamented scarlet cord of silk with gilded tassels.

Around the head and neck, shawls of all kinds are much worn as a protection against the sun and the hot fierce winds.

Our party were armed, regardless of looks, with dark glasses for softening the glare of the sun, and shawls for the head and neck, and some with pith hats and white umbrellas, and waterproof armor warranted to turn raindrops, and we might add — from experience — hailstones. We waited long enough in Jaffa to visit its few points of exceptional interest, — all being interesting to us — and to have our outfit made ready and to select our horses on which so much of the comfort of our long ride depended.

We fared better than Mark Twain who found horses with raw backs, and hipbones on which he could hang his hat. Either we had better judges of horse-flesh among us, or the horses have improved.

I suggested the wisdom of an inspection of what was under the saddle cloths and we were in consequence furnished with good horses.

The horse which fell to my lot was so full of life that no one could safely ride within kicking or biting distance. These little eccentricities however, only relieved some monotonous parts of our long ride, since he also seemed to realize the dullness and selected such times for the exhibition of some of his irregularities.

When the path lay along the edge of a ravine or a torrent to be forded, or in leaping smaller streams he was every thing that could be asked of a horse.

We left Jaffa in the early part of last March, the first part of our equipment consisting of tents, kitchen, provisions and baggage, all packed on strong mules starting before us, so that they might have a longer time to do the same distance.

Our party was not as large as at first expected, but was small enough to secure united councils and perfect harmony,

and, as we all came from different quarters of the globe, we had no family matters to quarrel about.

There was our conductor, a pleasant, intelligent and attentive Swiss gentleman, a legal gentleman from Capetown, who called himself an African; a business man from England and a clergyman from the United-States. Seen from so many points of view, it would seem that our united party should secure a stereoscopic impression of the Holy-Land.

We mount our horses at Howard's Hotel, in the north suburb of the town, our dragoman gives the word, *ready!* We are in the saddle, and our fresh horses are making experiments to see what sort of riders they are to have for the next month.

The riders all had their opinions about their horses, or saddles, or bridles, and forbore not to utter them, while the horses said nothing, but none the less must have had a variety of opinions.

Two mounted dragomen lead the way, and our party of four, follow in single file, in caravan style. Sometimes in front of our horses, often behind, a Syrian boy runs or walks. I can remember only two occasions when for a short time he rode a donkey.

At last we are on our way out of the gay and subdued looking town of Jaffa, with no public buildings worthy of note, unless the domes and minarets of one or two unpretentious mosques may be remarked. As we ride by the public square it is market time and the place is crowded with the interesting natives.

Unter the open cafés, merchants seated on rugs and mats, are transacting business, and in order to waste no time of course they are smoking the long-stemmed waterpipe called *narghili*, or are sipping coffee. Groups of camels, mules and horses loaded with native and imported fruit and goods, are prominent features of the place. The eastern merchant does not seem to think of making a very substantial stand

or shop. He carries his wares on his head or back, or on his camel or donkey, and uses any of these as the counter from which he makes his sale. His trade seems more important to him than the style of his establishment.

The market seemed good, and well supplied in most things from the immediate neighbourhood, for before we leave the Jaffa-gardens, we see trees of the pistachio-nut, apricot and almond-trees just in bloom, with the silk-worm mulberry, and the flowering pomegranate, which was not in bloom until we reached the north shore of the sea of Gallilee.

Besides these are the acacia-locust, tamarisk, olive and figtrees in great abundance. Here and there we see the eastern looking date-palm, which grows well, but owing to the fact that it does not mature its fruit, is not much cultivated.

Leaving the market, we pass numerous camel-stables, with hundreds of these crooked porters in every attitude. Loaded, and unloaded, kneeling to receive load, or to be relieved of their burdens, standing on three legs with the fourth leg doubled up and strapped to itself, so that the animal became his own hitching post. These camel-stables may be recognised as substitutes for the railroad-depots, and the camel stands for the *locomotive* and *freight-car* combined. One of the advantages of this kind of rail-car is that they make their own track and change it whenever necessary. Soon we encounter caravans of these useful animals, standing about the great orange-market with their large loads of golden fruit. The yards where they are unloading are piled with ripe fruit, being sorted and packed for exportation, and the perfume of oranges fills the air.

Soon we pass the eastern gate, and ride near the muslim cemetery, with its graves of stone and white plaster, open to all trespassers, both quadruped and biped, and seemingly used as a gossiping place for the women. Then we pass Cook's tourist's office, and after riding between one and two

miles we find ourselves in streets lined with houses which are in agreeable contrast with the streets and houses we have just left. This is the German-American colony. The American part has almost disappeared, but the German branch, organized about seventeen years ago, seems still flourishing. The streets are wider, and the houses look more as though human beings could find comfort in them.

The shops and workmen are all in keeping with the signs of unusual industry which manifest themselves in the luxuriantly growing groves and vineyards.

This colony belongs to a sect, which in their interpretation of prophecy, believe it to be the duty of Christians to settle Palestine. Though apparently prosperous, the sect remains small, and has not extended any branches beyond the reach of naval protection.

We are now clear of the town and its suburbs, and the giant cactus-hedges begin to skirt the road. Plants of the cactus *opuntia*, twelve to fifteen feet high, form an impenetrable barrier against trespassers who might be inclined to help themselves to the tempting, ripe fruit which is still hanging heavily on the dense orange-groves within. We are entering the famous orange-groves of the plain of Sharon, and the air is fairly loaded with the perfume of blossoms, and the trees are pictures of wealth and beauty, as they hang loaded with their large eggshaped fruit.

We view these trees at the close of one season, and just before the last crop of ripe fruit is gathered, but the orange tree is never idle. Even now small green fruit are forming, and the trees are full of bud and blossom, but all through the season, new crops and buds will come so that the trees seem in a perpetual spring and when the *first fruit* begins to ripen in the autumn, the tree presents fruit of every size and condition, from the just forming fruit to the marketable orange. A few *lemon-trees* are scattered through these groves, but for most part, *orange-groves* defended by their sturdy

cactus-guard, line our way for several miles. The road we are on, is passable for wheels, and you may, if so disposed, enjoy the luxury of a carriage ride from Jaffa to Jerusalem; some friends however, who tried this mode of conveyance, told me it resembled the luxury of a rack.

Across the plain of Sharon, for the first day's ride the road is fairly good, at least it is free from stones though quite sandy.

From the general appearance of most of the fields near the sea, the soil seems sandy and free from stones. Fresh ploughed fields, however, reveal the fact that a rich, dark coloured, and productive soil lies below the sand, and experience shows, that wherever the waterwheel — that symbol of eastern life — is used, and the abundant underlying water is lifted to the surface, and the fields are irrigated, anything may be cultivated in this eastern garden.

In every grove, and indeed in all directions in this part of Palestine the Sakiyeh, or waterwheel, may be seen, and later in the season in constant motion. It is difficult to convey in word-picture the rustic appearance and rude mechanism of this piece of eastern machinery; they need to be seen to be appreciated.

In one place a camel and a mule are harnessed together, or a pair of lead coloured African buffaloes, or any combination of camels and mules or buffaloes which can be imagined and sometimes even women take the place of these animals. Generally the supply of water belongs to a section of land, and the wheel is kept working by contributions of teams from that section.

The machine consists of a long wooden arm, attached to a roughly constructed horizontal cogwheel; this wheel connects with and turns a larger wheel which works immediately over the wide-mouthed well, over which a heavy arch of stone is generally built. Two endless palm-ropes pass over

the large wheel, between which are fastened large red earthen-ware jars in an endless chain.

It is very refreshing on a hot day to stand under one of these stone arches, and look down into the cool well, and listen to the *music of falling water*, which the ascending and descending line of jars produces, as they rise overflowing from the water, and empty their treasure at the turn of the wheel, to again descend with inverted mouths toward the water, with a dripping, pleasant sound, until they are silenced by a new plunge.

This method is said to be an old Persian invention, and is in general use in Egypt and Palestine.

One of the last objects we pass before leaving the groves, which is of any special interest, is a fountain founded by a pasha Abu Nebut, who is said to be buried at the same spot, close by are old rock-tombs and the place is popularly known as the grave of Tabitha.

Here too, is the residence of the French consul, and the road for a good distance is well shaded with cypress and sycamore-trees. These road side trees are something to mention, from the fact that the public spirit which plants trees is wanting, and the roads are also wanting, this road on which we now are riding, being the only wheelroad in all Palestine.

We left the pleasant shade of these trees very soon, but a cloudy sky, and shortly a drizzling rain, prevented us from missing what would have been a grateful shade on a bright clear day.

When we leave the shade-trees, the plain of Sharon lies before us closed in on the far east by the distant mountains of Judah.

Perhaps before riding into the country, a general description of its chief topographical features may not be out of place.

If I would give a simple illustration of the topography of

the country formed by the provinces of Judea, Samaria, Gallilee and Perea, I could not do it better than by taking two folds of a ladies folding fan as it lies on a table. The two folds of the fan would then represent two chains of mountains running north and south, and three lowlands or valleys, also running in the same direction.

Approaching from the Mediterranean on the western coast, we would find ourselves on the western lowland, embracing the land of Philistia, and the plain of Sharon with its narrower continuation along the coast to mount Carmel on the north. Leaving this plain we mount the *western range of mountains*, the chief features of which are beginning from the south, the mountains of *Hebron*, the mountains of *Olives*, and *Moriah* on which Jerusalem stands and *Neby Samvil*, near ancient Mispah. Then passing north into Samaria, in the same range are the mountains of *Ebal and Gerizim*, the mountains of Gilboa, and crossing the great plain of Esdrealon we find the mountains of Gallilee on which Nazareth stands, and should we push on into Syria, we would be on the famous range of Lebanon. This completes the *western range of mountains*.

Passing down the eastern slope of this range we are in the second lowland, which is the valley of Jordan.

This remarkable depression commences near the foot of mount Hermon in Syria in the plain of Merom, holding the roaring torrent of upper Jordan, the waters of lake Merom, the sea of Gallilee, the rapidly descending stream of lower Jordan, and the heavy and bitter waters of the Dead Sea on the south.

Crossing the Jordan valley we find our second range of mountains. On the east of the Dead Sea are the mountains of Moab, the principal feature in which is Nebo Pisgah, from whence Moses viewed the land of promise. After an interval of lower lying hills, come the hills or mountains of Bashan, and their continuation, the Hauran range, and

following the line into Syria we find ourselves in the snows of Great-Hermon and the Anti-Lebanon-range.

To the east of this is the great Syrian desert, into which we do not have to enter, as we have finished the two folds of our fan, having sketched two mountain-ranges and three lowlands.

Of course there are subdivisions within these great outlines, as the valley of Elah among the mountains of Judah, the valleys of Samaria, the great valley or plain of Esdrealon and Dothan crossing the entire Northern Palestine, and branching out of these innumerable still smaller valleys the rich soil of which invites the hand of industry to plant the olive, the fig and the vine, for which they are especially fitted.

A fine German photolithographic map of Palestine gives the hills and valleys in fine relief of light and shadow, being taken from a map in relief by photographic process.

In almost every valley streams are pictured like blue veins, suggesting life and music. One studying this map, imagines that a ride through the country, will be to a running accompaniment of rippling streams and falling water, but the early and the latter rain, or that in the early spring and late fall is the only time when these *map-streams* are visible above ground, or give a hint of moisture in the bottoms of the valleys.

The limestone formation of the land with its innumerable caves and under ground arrangements, suggest the idea that Palestine may have a geographical cellar, like the State of Kentucky in the United-States, with its mammoth-caves, with rivers and streams, and since water for irrigating can generally be found at a reasonable depth, it would seem that the Palestine rivers only retired to their summer quarters. It is stated by some writers that Jordan alone continues to flow all the year, and even Jordan may be forded at several points.

We were riding in the spring, just after the early rain and yet we could always find a ford, though often at the risk of a sudden bath.

It may not be uninteresting to geographers to mention, in connection with the Jordan and its valley, and as illustrating some of its peculiarities, a plan recently suggested for making a new water communication between the Mediterranean, and the Red Sea and Indian Ocean.

The proposition is for a ship-canal through the plain Esdraelon to the upper Jordan. I was interested to note some of the extensive changes which would be brought about if such a project should be carried out and the Mediterranean should be let into the Jordan valley which is said to be the lowest lying valley in the world. The deepest part is at the Dead Sea, and in order to bring this sea to a level with the Mediterranean, thirteen hundred feet would have to be added to its depth. This enormous rise will flood the country to the east and west of the sea more than it is possible to estimate. If the sudden rise of a few feet of some of our more rapid rivers, floods all the lowlands, this tide of thirteen hundred feet will cover respectable mountains and make islands of the summits of many more. It will run the waters back into every valley, causing Bethlehem, Marsaba and Jerusalem to be almost, if not altogether, sea-ports.

If this lateral extension of the Dead Sea will require a new geography for that region, the alteration towards the North will be even more remarkable. As the water from the Mediterranean poured into the valley, first Jordan would break beyond its *lower banks*, or ordinary channel; then fill the wider channel of the spring freshets, and without waiting for precedent roll down to the Salt Sea. Every ten feet of rise would show itself most strikingly in the lengthening of the sea northward into the wider valley. The site of Jerico would soon lie nine hundred feet under water. Salt water

would stand where the ford of Jordan now is, and the whole of the remarkable valley would be buried as in another deluge. The extent of this proposed salt flood, will call attention to the fact that the whole of this valley lies much below the level of the Mediterranean.

The northern shore of the Dead Sea will move northward until the sea of Gallilee is covered six hundred and fifty five feet deep. Mount Gilboa will be on the coast of an inland sea, and the sites of Chorazin and Bethsaida will be six hundred feet under water. But this general invasion of the Jordan will not stop even at the north shore of the sea of Gallilee, but continuing to push its salt tide against the fresh and down flowing water of upper Jordan, it will enter the narrower valley until it again expands into the plain and swamps surrounding the quiet waters of Merom, until Caesarea Philippi stands on the shore of a sea, the greatest depth of which at Merom, will be one hundred and twenty feet — and the venerable snowcapped mount Hermon will look down on the new water at his foot in amazement at man's successful attempt, in destroying a river to which it may be said to give birth and rubbing off of the map, so much old geography.

Of course the discussing the economy or wisdom of this scheme has no place here. It seems only appropriate, that a sea, so long pronounced "dead" by a coroners-jury of many nations, should at last have decent burial, but it is not so plain that a wonderful and fertile valley like the Jordan, though in an apparently dying condition, should be prematurely buried.

The great depth gives a tropical character to the climate and under a good government it might become very productive, as is demonstrated by the few Bedween gardens, in which flourish orange-, fig- and palm-trees.

To the pilgrims who invade Palestine, chiefly at the Easter festivals and go to Jordan in large bands to bathe at the

ford, the destruction of Jordan would be little short of desecration, but even should the canal never be cut, it has served as an admirable illustration of the topography of this valley.

With this general description we may return to our ride. We were just leaving the orange-groves, and soon after the fences entirely disappear, instead of the fruit-trees are green pastures and fields of young grain and here and there, Arabs ploughing with slate coloured African buffaloes. The wooden plough is quite a well constructed instrument, with its beam fastened to the naturally curved stick which serves for both handle and share, and although it does not turn a furrow yet it stirs the soil to as great a depth as the little team cares to draw. The Jewish agricultural college a little further on, with its fences and hedges and general signs of improvement has not been able to persuade the Arab ploughman that there can be a better plough for him, than this venerable instrument in wood. Numerous caravans of camels, some of which we overtake, and pass, and others we meet, remind us we are still near an important seaport.

These caravans are strung together so that one driver can control a string of ten or more animals, the halter-rope of each camel being fastened to the back of the wooden pack-saddle of the camel in front, until the first of the line is fastened to a donkey, which looks all the smaller by contrast with his tall, shambling, followers.

From what I observed of these animals, they are often as crooked in disposition as in body, and although meek in their aspects, are selfish and more controlled by fear than love.

From experiments made by some of our party, they are ready to resent any too familiar approaches from strangers, being ready to bite with the teeth, or strike within the feet, and only meek, when loaded in train, and within reach of their driver's stick.

On the road, frequently a train of them seemed ready to

stride over us, and on our loudly remonstrating, and attempting to drive them to their own side of the road, they turned their ugly faces toward us with threatening teeth, uttering illnatured sounds.

The riders seated on the saddles either sideways or with face forward, are forced to keep up a very ungraceful bowing motion of the body, as they obey the swinging step of the camel.

Soon after entering the pastureland and fields of Sharon, the road becomes lonely, and we are as much impressed with what we miss, as what we see.

No fences or hedges protect the fields, no single houses border the road. There is no stir of industry in the fields, and the impression of loneliness is increased when our dragoman calls our attention to a square stone watchhouse on a hill on the right. These towers are for the protection of pilgrims travelling from Jaffa to Jerusalem in troublous times and I counted at least twelve of these danger-suggesting monuments in the distance of not more than thirty-five miles.

In the narrow passes they occur more frequently, suggesting the need of greater caution. Even the numerous villages perched generally on, or near, the hilltops do not much serve to dispel the loneliness since they suggest the necessity of the inhabitants herding together, for mutual protection against the lawless bands of Bedween tramps, who go about like roaring lions.

The buildings in all of these villages show poverty of resource, and comfort, and absence of beauty, being square limestone caves massed together, seldom any trees about them, and often not even a mosque to relieve the sameness, with its minaret, and dome. Again, we see before us a building of more than usual pretension and almost imagine we have found a small eastern palace, but it is in keeping with the solitude, being a palace for the dead, and the tomb of nine domes, of Iman Ali.

Then we pass Gazur, an Arabian village, the dwellings of which are a link in the development of a tent into a house.

After an hour and a half we see far away on the eastern horizon indications of the mountains of Judah, and on the left are the towns of Bet Dejan and Safireyeh. In the foreground are fields of young wheat just high enough to wave in the breeze, and then again beyond rise barren sand hills as though so much greenness and life, was too much indulgence for this desolate land.

The country of the plain is not a dead level like Holland, but is gently rolling, and slightly ascending, though we have not begun any serious climbing.

Groves of grey-green olives now continue for some time along the road, but no work seems doing among them and the centres of the trees are not pruned out as in Italy.

Soon civilization of every sort disappears, and the road, now stony and rough, leads us through a lonely spot, with the reassuring name of Maktelah — *a place of slaying* — which was in years past fitly selected as the rendezvous of robbers. We pass unmolested, and from the third watch-tower the domes and conspicuous tower of Ramleh are visible, but do not seem very near.

If we have had any mistaken notions about tropical skies and an eastern sun, a cold rain has been falling most of the morning to dissolve such impressions.

Pushing on faster, that we may shorten our distance from Ramleh, our lunching place, we see Sarefend on our left, in the midst of its cactus-groves, and in a few minutes the orchards and groves about Ramleh, and in twenty-five minutes more we are riding among the giant-cactus. Arabs are unconsciously arranging pictures for us by the road. Donkeys, mules, camels in greater number, show that we are approaching a place of greater importance than usual. The crowds we meet do not seem to be altogether of the laboring class. Among them, are many turbaned sheiks, in

long official robes, who are on their way to some political or religious conference. They politely return our salutations by laying the hand upon the mouth, the forehead and the heart, and if we had been acquaintances, and within reach of them, they would have completed the salutation by making a motion to give the hand, but instantly withdrawing it as though taking too great a liberty to touch your hand. These men have no very great reputation for sincerity, and perhaps the pretended offering of the hand fairly represents the honesty of the head and heart offering. As far as our own sincerity went, I think a desire for rest and refreshment was at the moment, a most prominent thought, and none of us would have wished to wait long making salutations.

We are fully ready for a *halt* and *shade*. After the light rain ceased, the sun had blazed forth, without cloud, and fully indicated its eastern reputation.

We had been moulded to our horses for over three and a half hours. Stiffened to them by the chilling rain, and melted to them by the heat, and hungry by the exercise of riding and looking.

Our dragoman and his attendants were already at our horses heads, and we were contented to almost roll off and lie on the ground for a rest.

We do not intend to form a camp here and have sent our tents on before us.

It never was our custom to make a long rest for our lunch, as we had to consider our fasting horses, and packmules. Our horses are fastened now, without any attempt to feed them, as it is the custom, when on the march to feed only in the morning, and after the days work is over. Our packmules frequently carried their great burdens of tents weighing 400 to 600 lbs., for eight or nine hours without food at noon, and but little rest. No thought for the horses or their comfort seems to trouble our men, and they will not

permit me to remove the saddle from my horse, or place him where he can eat grass. I however always insisted on removing the cruel bit from my horse's mouth during our noon rest, and after one or two skirmishes for authority, I had my own way. The horse our chief-dragoman rode, had not presented a very graceful or prepossessing appearance during our morning ride, appearing to be some new and monstrous deformity rather than an Arabian steed. Now under his riders superintendence, the lumps and bundles and paniers which enveloped him are removed, and he stands free in his lithe and graceful beauty; — while out of his burden, our table is spread at the foot of the beautiful ruined tower of Ramleh. It may seem to some, that it was unsentimental to have to eat in such a wonderful land, but there is a time to eat, among all the times laid out for men, and it seemed to us, that the time had come. It is not to be supposed that the neighbourhood of a town only dating back to the 8<sup>th</sup> century, and the tower of the 14<sup>th</sup> century is going to effect the appetites of travellers who had successfully endured the frowns of the pyramids and the smile of the sphinx, and yet remained alive.

No, we watched with interest, the spreading of the eastern rugs on the grass, one to serve as our table, and other rugs to serve as chairs, and the covering the centre rug with tin dishes piled with the mysteries of the dragoman's horse. We were ready to eat any thing, and it seemed as though we had every thing, so we were satisfied. There was cold lamb, cold chickens, and sardines, French bread and canned butter, oranges, raisins, nuts, delicate dried figs and native wine of Jerusalem and Lebanon, and not the least part of the luxury of that little feast, was its rest. After refreshment we inspect our surroundings while our servants finish the remains of the lunch.

We are on the outskirts of Ramleh, in the midst of the ruins of an immense church or mosque, or perhaps, during

its progress from its foundation to its ruin, both church and mosque. Many of the walls still stand, of heavy, but not beautiful mason work, and the ground in every direction seems undermined with vaults, either for chapels or burial places. Enormous square columns in great number carry the many vaulted roof above, and our entrance was effected through several points, where the wall had been broken in, no regularly constructed entrance being discovered.

The most interesting feature of this ruin, is the tall tower already referred to, and erected, according to an Arabic inscription over the door — in A. D. 1318 by a Mameluke prince. A legend has it that forty christian martyrs repose in the vaults. It is not certain that the Mameluke prince has a right to claim more than the tablet and inscription, for there are evidences in the style of the work, and the forms used, that the crusaders had much to do in constructing this beautiful tower, now in ruin.

The doorway is pointed gothic, and the angles of the first three storeys heavily buttressed, while the variety of the forms of the arches, and the general treatment is entirely uneastern. It requires some resolution to mount the 120 well worn stone steps of this tower, when we remember that we have still several hours work in the saddle before us. The climb is, however, well repaid, by our obtaining the best view possible of the plain of Sharon and the mountains of Judea. In the near foreground looking eastward Ramleh is seen in its best aspect with its numerous white domes, minarets, datepalms and olive-groves.

Looking south the olive-groves are still more extensive. To the west, in the far distance, is the Mediterranean, marked in a line of white, by the sandhills which are constantly creeping in from the sea. Far away to the north and south is a fertile lowland, and in the distant east are the blue hills of Judea, more lovely from the tower than after we have become better acquainted with them. Then to the north-

east, only a few miles away, are the gleaming domes of Ludd, making a conspicuous landmark in that interesting landscape. This is the ancient Lydda where the apostle Peter healed the paralytic, and was waiting when he was called to Joppa, on the death of Tabitha.

In the east are visible the towns of Jimzu, Tallo, Kubab and Latrun, and far away on the horizon may be seen on a clear day the summit of Neby Samvil, the highest point near Jerusalem and indeed in Palestine, being 2649 feet above the Mediterranean.

This is not very high as compared with high mountains in other places, but high for this region, and commanding a view over a large part of Southern Palestine. It is on this mountain the ancient Mispah was said to be located. From our present point of view we can trace the serpentine windings of the road to Jerusalem, far beyond the neighbourhood of Latrun near which we are to pass the night.

By two o'clock we are again in our saddles, and ride through the outskirts of Ramleh, pass the long cemetery with its mason-work-graves and cross over the valley at Ramleh on a stone bridge. The wooden age — if there ever was one — seems passed in Palestine, and the iron age has not yet arrived. This bridge does not pass over water, but we are early enough in the spring, to see in this valley some signs of water, and the consequent refreshing green.

In neighbourhood of the town the land is rich and well cultivated, and plantations of trees are frequent. These, however, soon disappear, and we find ourselves at the first ascent of the mountains of Judah. At this point, on the left the village Eunabeh is visible, and on the south the tomb of Abu Shusheh, also on the left the insignificant ruin of Kefrtab with the tomb of sheik Suleiman.

Near Abu Shusheh, not long since the ruins of Gezer were discovered, they are extensive, but without any very striking features, save perhaps the quarries of basalt and

numerous rock-tombs. Though the beginning of our ascent is not steep, we find the road rough and stony.

Just here we meet a party of French pilgrims returning from Jerusalem. They have no pilgrim-staff in hand or scallop-shell in hat, but are enduring the tortures of an ancient carriage driven over that rugged road, and look simply like tired, dusty, tourists. In a number of places, and coming from different directions we met large bands of pilgrims on the way to the holy city. In these bands many interesting groups appear, well worth description, but as we met none of these between Jaffa and Jerusalem, this paper does not seem to admit such description.

Still climbing the hills, at a point where the village of El Kubab (Lobab) crowns a moderate eminence on the right, we can look back upon the beautiful plain over which we have just ridden, Ramleh being still in sight.

We leave the villages of Amwas and Bet Numa on the east, and begin to climb a steeply-ascending mountain road.

This is not one of the magnificent roads the old Romans left in so many of their conquered provinces, and apparently owes more to modern engineering than to ancient. Our dragoman however seemed to have more confidence in our horses, than in either ancient or modern engineers, for he led us by many a short cut, in which our horses had to climb like wild goats. Close to the road we here come upon the half ruined village of Latrun which is nearly one thousand feet above the sea-level.

Since the middle ages this place has borne its name from *latronæ* — robbers — expressing the character of the inhabitants, and the remarkable fitness of the place for the profession of some eastern Robdinhoo.

Here tradition says the penitent thief lived. These ruins are probably the remains of the fortress of Nicopolis, which was named in the third century to celebrate the victories of Titus.

The modern name of Nicopolis is Amwas, not the Emmaus of the New Testament, for that must have been further from Jerusalem.

The hill-tops here are blue grey limestone with just a hint of rich soil and green grass in the valleys.

The watch-towers are more frequent here, in recognition of the character of the place, and a short ride brings us to Bir Eyyub (Job's well) with Job's monastery near by. Soon we are crossing a bridge and entering the narrow valley Ali. A good spring at the bottom of the valley supplies the inhabitants with water, and an excellent place for the gossips, equal probably to any French café or English tea-party. Every one must come during the day to a good eastern fountain and as the women are the water-carriers for the household, here is a good opportunity for the study of costumes and manners. When carrying water, women do not take much pains to veil their faces, some evidently make a more careful toilette, and have respect to their appearance, even when balancing a large jar of water on their heads, others seem to do their work unrelieved even by the solace of a little variety.

Some wear slippers, none wear stockings and most wear, on the lower extremities, only the brown gipsy skin nature has given. The outer garment, which generally falls from the head to the feet is left off, and an undergarment falls from the shoulders to the knee, covering the loose trousers, which are fastened in a band at the ankles.

The arms are most frequently bare to the shoulder since filling and lifting the heavy water-jars, is wet work.

On the arms, tattoo-marks on common, often in elaborate patterns. These decorations are also seen on the cheeks, forehead, and even on the bosom which is more frequently exposed than covered. Large rings hang from the ears, while smaller metal rings are passed through one nostril. Some, to advertise their wealth, wear strings of coins of brass, and even silver

and gold. These often are in necklaces or bracelets, or anklets and according to the taste are twined among the locks of coarseblack hair.

Each woman is provided with a soft cloth which is wet and coiled like a crown on her head, in order to form an elastic rest for the heavy burden of water.

The jars hold on an average five gallons, and when they are carried full, require help in lifting them to their place on the head. This help seems always at hand, and without waiting for a request, the full jar is lifted quickly to its place, and the bearer falls into the line of women constantly moving away from the fountain.

This method of carrying water cultivates a straight back, and a fine poise of the head, as well as an even, dignified step, and these hard workers make a far better appearance than their veiled and stockinged sisters.

Some young girls who do not carry a full jar, tip it sideways on the head and when returning empty, the water-vessel is frequently turned with the mouth down, or resting on its side, still carried on the head, as the easiest place.

All the time this ever changing waterdance is in progress, there is the music of splashing water, the unceasing chatter of women's voices, and now and then laughter at some little misfortune. I saw many fountains in the East and it is always an interesting sight.

Not far from this we find our restplace for the night in a restaurant kept by a Syrian. The house is built of limestone, the walls very thick, the ceilings and roof vaulted in stone with all the floors paved with large irregular flat stones, and is so cool after our hot ride, that we prefer to stay out in the air, as long as it is light, and move about to take the wrinkles out of our tired bodies.

Over the front porch, is a simple frame of wood over which a luxuriant passion-vine is running, but not yet in bloom. Near the house are several large caverns in the limestone

rocks, which show signs of long use for many purposes, perhaps burial vault, cellar, sleeping apartment.

The stables where our tired horses are tied to rest, and eat their cut straw and barley, were vaulted like the house, though but one storey high, and open on one side, but without any windows. In the house after dark we are glad to wear our overcoats, and fez and scarfs, and as some of the party had already taken cold from the exposure of the morning, we were ready to try our beds soon after dinner, and even then it seemed impossible to escape the vault-like chill of this eastern dwelling. After several weeks of varying experiences we all conclude that we much prefer our tent-life in the East to its hotel-life.

We are in no haste to rise early on our second day, much to the annoyance of our Berut dragoman, who seems a man of business, and expects us to do our travelling by the yard or mile. His theory of our relations seemed to be that he was captain as well as guide to our little party.

Unfortunately for him we have all studied our guidebooks and have some fairly accurate ideas of where we are going, and what the requirements of our camp-life are to be.

We know that when we are with our mule-train and tents, there will be a necessity for early rising in order to have our tents and equipment packed so as to give them an early start, and an opportunity to reach our tenting-place before us. Our custom was to give the tents and baggage-mules the start, pass them during the morning, then let them pass us while we lunched, and arrive before us.

This morning however we have no tents or train, and to night we expect to sleep in Jerusalem and will not have a long ride to reach our destination, so it is ten o'clock before we are on our way with our leader growling at our head in an almost inaudible voice more like a hoarse whisper than anything else. This voice which whispered us through Palestine, I strongly suspect was a natural inheritance, but

its owner Hallel claimed an aristocratic sanction for it, on the ground of having taken a severe cold while in the service of the German crown-prince when he made his late visit to the Holy-Land.

It is to be remarked that important and imposing looking dragomen who have escorted princes seem to be numerous, from which I infer that many royal thoughts and eyes are upon poorly governed Palestine, and that when the great powers permit, it will not be difficult to find a good governor for it.

Our morning start is at the Bab el wady — gate of the valley — in times past, probably an important strategical point as the most feasible route to Jerusalem, and looking out toward the rich land of Philistia embracing the plain of Sharon.

We are reminded of some of the bitter contests between the Israelites and the Philistines, by the fact that only two and a half miles south of us lies Zorah, the birthplace of Sampson, the hero of so many mighty exploits against Israel's enemies.

During an hour's ride, at the narrowest part of this valley, we pass the ruins of a mosque at Masara, and in the valley bottoms again the grey-green olive-trees, and soon after, fine groups of terebinth-and fruit-trees called the trees of Imam Ali. Here is a spring of water and a refreshing place to rest.

Soon the limestone cliffs give place to hills covered over with low growth, mingled with the higher growth of the wild olive- and the carob-tree.

The valley here is narrow but soon opens on a plateau, from which we enter a second valley where we pass the ruins of ancient Saris, where from an elevation of nineteen hundred and eighty nine feet we have once more a grand but distant view of the plain of Sharon with the sea on the horizon. Far below us, to the south-east, lies the village of Soba, and the valley of Saris to the south.

The whole surrounding is exceedingly bleak and lonely,

even to the primitive monument of a heap of stones which marks the spot where Ali Mehsin was slain. Beyond this point we soon take our farewell view of the westward plain and the sea. At this point the ruins of Kastel lie to the north on a hilltop, and below on the right is the town of Abu Gosh. Abu Gosh, the sheik or petty prince of this district, with his brothers and their relations, made things disagreeable for travellers and all their neighbours, only as lately as the early part of the present century. Since the fifteenth century it was called Daret el Errab, the town of Grapes, and further interest is added by identifying it with Kirjealt Jearim, which is also Kirjealt Baal (Joshua 15th. 9th.) It was here the Israelitish ark of the covenant was brought when the Philistines returned it. And here it rested according to Bible history for twenty years in the house of Abinadab, who was appointed to take care of it.

There are many interesting associations with this place in Bible history, and we turn to the right, and ride in single file through its narrow streets. Like most oriental dwellings the houses all turn their backs on the streets, with rarely a window to break the monotony of the rough stone wall, and when there is a window, it is jealously guarded with a close lattice cover to keep out inquisitive eyes. Neither are the doors a conspicuous feature or a hearty invitation to enter.

The absence of ornamentation seems to say little for the condition of their school of art, and the unpaved or badly paved and dirty streets seemed like an announcement that their street-commissioner was dead. Groups of citizens are seated under stone arches, on their rugs, smoking and sipping and chatting on some subject — not exhilarating — if we are to judge by their looks. From the general toilet displayed on the streets, the washerwomen and the tailor are in the same condition as the road-commissioner, and from the incessant demand for backchish, that is, tribute in the way of alms, business must be dull. The streets rival Jaffa in their intricacy, and

the public buildings are still poorer. The town, though not called a ruin, would pass, with most respectable people, for almost a ruin, was it not for the evidences that the ragged looking piles are inhabited. We get a glimpse of some of these people as we ride out, on the north side of the town. Having made a circuit through the streets, we halt for a moment at a large stone fountain basin, in the midst of a peculiar and interesting group of women and children. The women are timid looking, but unveiled, the children slender and graceful, and agile as young kids, but made thoroughly disagreeable by their perfect education in the art of boring for bacchish. The smallest and most interesting little ones are selected and pushed forward by mothers and older children, before they can lisp the word bacchish.

The pretty little head is turned sideways, and the large, bright black eyes rolled up beseechingly, while the fat little hand is extended ready for any contributions. It is hard often to resist, but after a few experiments we found that giving bacchish in a public place, was like pulling the string of a most disagreeable shower bath of importunate beggars. If it had not been for this, we would gladly have paid these people for the living pictures they made everywhere.

I was not able, anywhere, to find good photographs of many of the costumes and groups we met by the way.

Conspicuously located between the road and the village is the ruins of an old church named after St-Jeremiah.

It is not a large building, but the doorway is rich in fine tracery, stone carving, and the entrance half blocked up with debris and somewhat difficult of access.

The roof is vaulted in stone, supported by peculiarly shaped columns, but these is no transept, and the windows and arches are slightly pointed.

Faded frescoes still remain on the walls of the church, and also in the cripts which underlie the whole building. Altogether the ruin is in good preservation and may stand for many years to come.

Not more than two miles from this place we pass the ruins called the house of Obededom, where the Ark rested when it first returned from the Philistines.

From this point we again see the peak of Neby Samwil in the distant north, and Ain Karim is visible in the south. We again descend into the comparatively pleasant valley of Kuloniah. It seems strange to have to remark the presence of green grass and trees and other signs of moisture, but we have just dropped out from among the rocks, and are thankful for a very little. One of the pleasantest parts of this oasis is a cheery little restaurant by the roadside, kept by a Greek. After our ride of over three hours it was good to rest.

Fences protected the garden adjoining the house, some flowers bloomed to show what might be done, if people chose to try. Our men seem to be perfectly at home, taking immediate possession of the tables and making preparation for our lunch.

The wife and daughters of the Greek sit about the room engaged in the chief industry of the country, which is doing nothing while the men served us with Turkish coffee in very small cups, half filled with liquid, half with solid coffee. French coffee is better.

Our host supplies narghili-pipes and offers wine of the country, and exhibits pomegranates from Jaffa for which he proposes to charge one franc a piece.

The women are different from either Egyptian or Turkish, wearing the European skirt, and the eastern overtunic, and without any disguise seating themselves on the broad seat-divans on the side of the room, with one or both feet tucked under them in Turkish or eastern style.

After rest and refreshment we look about the valley, and are interested to learn that legend makes this the spot where David the shepherd-boy slew the giant of Gath with a sling and stones from the brook, perhaps the very brook over which the little stone bridge now carries the road.

I could easily picture the opposing hosts on the sides of this valley, and the startling results which followed the fall of the Philistine captain.

It is not merely what a traveller sees which makes Palestine an interesting field for travel, but the ghosts of past history, which walk in every valley, and on every hilltop, and increase in number as we draw near the Holy city.

We are again on our refreshed horses and a short ride will bring us to the gates of this wonderful old city, and we are all, not a little excited at the prospect.

I know I am dreaming, but visions of the past Jerusalem will rise. The visions are shaped out of the biblical description of the temple of Solomon and the condition of the city at that time and the psalmist David's description in the 48th psalm. " Beautiful for situation, the joy of the whole earth is mount Zion, on the sides of the north, the city of the great king. God is known in her palaces for a refuge. For lo ! the kings were assembled, they passed by together, they saw it, and so they marvelled ; they were troubled and hasted away... Walk about Zion, and go round about her ; tell the towers thereof. Mark ye well her bulwarks, consider her palaces ; that ye may tell it to the generation following.

I remember Jerusalem as a type of the heavenly city and the wonderful picture in the Revelation of St. John. " Hymns are singing in my ears " Jerusalem the golden " " oh Mother dear Jerusalem " " Jerusalem my happy home " and it seems almost impossible, when the antitype is glory, that there should not remain something glorious in the type. But over eighteen hundred years ago, before the last Roman destruction, the Lord exclaimed : " Now your house is left unto you desolate " and the pall of that desolation has not yet been lifted. But we draw near the city and will see.

In about three quarters of an hour we pass the tomb of sheik Bedder, the road being stony, and increasingly dreary. Now as we look, and journey eastward, we remark that the

mountains of Juda have entirely disappeared from our eastern horizon, and begin to conclude, that we must have reached the summit of the range. In a few minutes buildings begin to be more numerous, among them many conspicuous for size — and we know that we are close upon the holy city. Here on the left is M Schneller's orphanage and on the right the Greek monastery of the cross, then the last watchtower and the top of the last, rise before we see evident signs of the proximity of Jerusalem. First is seen the conspicuous *Russian buildings*, with the church of five domes, secondly the chapels on the mount of Olives come in sight, even before the buildings to the west of the Jaffa-gate permit us to catch a glimpse of the city, or its wall. The first conspicuous objects within the city, visible are the dome of Omar's mosque, which occupies the site of Solomon's temple — and the dome and towers of the church of the holy sepulchre.

Still the city is invisible, until we ride close up to the road just outside the Jaffa-gate.

Outside of the city near this gate is a modern suburb of foreign settlements, Greek, Russian, French, Italian, etc. The monasteries of these countries are able to accommodate thousands of pilgrims, and Cook's and Howard's offices and hotels provide for the tourists who are not pilgrims.

From my window of Howard's hotel outside the wall — I can see part of the north and west walls of the city, and mount Olivet beyond.

It would take more than one lecture to describe *this city alone*, and in this, we have only reached the gate.

It is oppressive to look on what remains of Jerusalem, it is impressive to look and think, and let the curtain rise and fall on the changes of centuries.

Here was ancient Jebus inhabited by the pagan descendants of Canaan, the second son of Noah, here sacrifices to the worst deities were offered, here Abraham, in the obedience of faith, was ready to offer his son Isaac. Here was the throne of David, and

the splendor of Solomon, in the first temple and palace. Here was the siege and the destruction by the Chaldean kings, with the overthrow of the temple and years of desolation. Here was the second temple, and here was Palestine and Jerusalem made tributary to Rome. It does not seem fitting to call a land so saturated in blood, the "Holy-Land," but man has not earned for the land this title by any thing he has done, but it has won its name because here trod the feet of the *God-man Jesus Christ*. Here he taught and planted his spiritual kingdom, here close by is Bethlehem and mount Olivet, with Bethany and Gethsemane, and Herod's hall, and Pilate's palace, and Calvary, and Joseph of Arimathea's garden and tomb, and after the divine voice was hushed, the Roman eagles came again in vengeance, under Titus, to wipe out the temple and again lay the rebellious city in heaps.

The heathen glory has passed, the Jewish glory has passed, the Chaldean desolation has passed, and Roman Pagan authority was established; yet Christianity extends in face of persecution, until under Constantine, at the beginning of the fourth century, the Roman empire takes the name of Christian. Pilgrims flock to Jerusalem and Palestine, seeking for the holy places. Helena, the mother of Constantine, is active in the revival of historical reminiscences.

Churches, monasteries, convents, shrines are built on the sites reputed holy, or to commemorate events of Bible history. But Constantinople, the city of Constantine and capital of the Eastern Empire, falls before the Turk and Jerusalem is brought under the dominion of the Crescent.

Now follow the wars of the crusades for the possession of the Holy Sepulchre, in which conspicuous figures were Richard Cœur de Lion, Godfrey de Bouillon, and the Turkish Saladin. Into this group came Omar who laid Egypt, Syria and Palestine under his sword and expelled the crusaders.

It is the name of this victorious chief, which is now attached

to the mosque, called the dome of the rock, which now stands on the old temple-plateau.

These are some of the wheels between which this venerable city has been ground and we note the fragments of this grinding on all sides.

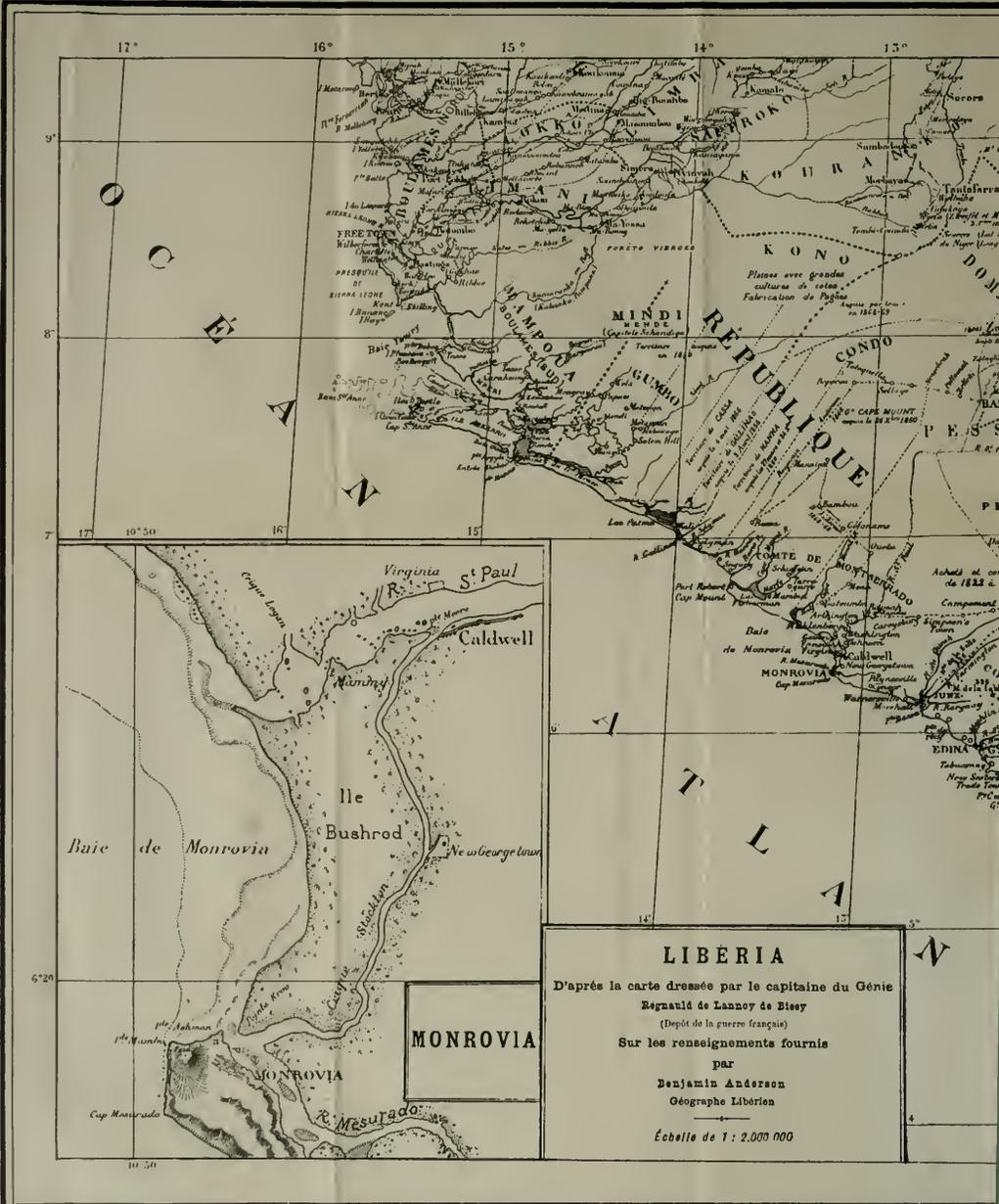
Christian churches and Jewish synagoges are under authority of a mahomedan government.

Turkish soldiers are posted at the gates, and garrison the old forts.

The multitudes about the gates are a mixture of all peoples, many of whom still claim the first right to the holy city.

We wait now at the Jaffa-gate expecting soon to begin our researches in this holy city which has had such an influence in shaping the history of the world.





**LIBERIA**

D'après la carte dressée par le capitaine du Génie  
Begnauld de Lannoy de Bissy

(Député de la guerre française)

Sur les renseignements fournis

par

Benjamin Anderson

Géographe Libérien

Échelle de 1 : 2,000 000



RIA  
 ar le capitaine du Génie  
 anoy de Bissy  
 erre française)  
 ements fournis  
 r  
 Anderson  
 Libérien  
 : 2,000 000

LES

# Prémices de l'œuvre d'émancipation Africaine

## LIBERIA

FONDATION D'UN ÉTAT NÈGRE LIBRE

par M. le colonel WAUWERMANS, PRÉSIDENT DE LA SOCIÉTÉ.

---

On lit dans le *Keurboek*, livre des coutumes d'Anvers, datant de 1290 :

« Dans la ville et franchise d'Anvers, tous  
» les hommes sont libres, et il n'y a pas  
» d'esclaves.

» Tous esclaves étant venus dans la ville  
» ou franchise, sont libres et hors de la puis-  
» sance de leurs maîtres ou maîtresses, et si  
» on voulait les tenir comme esclaves et les  
» faire servir contre leur gré, ils peuvent en  
» appeler *ad liberatam patriæ* et faire assigner  
» leurs maîtres ou maîtresses devant le magis-  
» trat et s'y faire judiciairement déclarer  
» libres ».

(*Bulletin* de la société de géographie d'Anvers, T. VII, p. 516.)

Après les horreurs qui signalèrent la conquête de l'Amérique par les Espagnols, le philosophe aime à reposer sa pensée sur le souvenir de la *Sainte expérience* (*The holy experiment*) tentée en 1682, par un cœur généreux, animé d'un

ardent amour de justice et d'équité, l'illustre William Penn, pour abolir à jamais l'esclavage et réhabiliter la dignité humaine.

Il semble inné chez l'homme de n'honorer le travail qu'à la condition qu'il exige un effort intellectuel. Dans toute civilisation primitive, chez nos pères germains comme chez les sauvages d'Afrique, l'homme, le sexe fort, réserve sa force physique pour la garde et la défense de sa famille, de ses biens, méprisant le travail comme un déshonneur. Outre les lourdes charges de la maternité, il laisse à la femme tous les soins du ménage, et jusqu'à la culture de la terre. La polygamie devient ainsi une source de fortune et l'esclavage du sexe faible comme une institution naturelle. De la famille l'esclavage s'est étendu au dehors. La soif des richesses a poussé le guerrier à augmenter le nombre de ses servantes, par la conquête, par le rapt de celles de ses voisins; puis, au lieu d'immoler ses captifs mâles, il s'est avisé de les réduire eux-mêmes à l'esclavage et d'en faire des serviteurs. Le vaincu, hors de la protection du droit des gens, y a trouvé un sort plus doux, l'espoir même de reconquérir un jour sa liberté, et ce n'est pas sans apparence de raison qu'on a pu dire à certains égards, que l'esclavage pouvait être considéré comme un véritable *progrès*.

Par suite d'une aberration, née de ce sophisme, nous retrouvons l'esclavage dans les sociétés les plus policées, chez les Romains par exemple. *Mercenaire à perpétuité*, comme le dit Florus, on en arriva à considérer, par degrés insensibles, l'esclave comme appartenant à *une seconde espèce humaine*, à se demander même, s'il était un homme: — "*Ita servus homo est*" (1) — comme plus tard on se demanda si la femme avait une âme!

Le christianisme, en proclamant que: "tous les hommes" sont frères, détruisit l'esclavage antique. Il avait à peu près disparu de l'Europe, lorsque tout à coup la découverte du Nouveau Monde le fit renaître sous des formes plus horribles.

(1) Juvénal. *Satyre* V.

que par le passé. L'esprit de prosélytisme religieux mal compris, il est triste de devoir le dire, contribua à la renaissance de l'*institution servile*, après que le pape Alexandre VI eut proclamé la supériorité absolue des droits des chrétiens sur les infidèles plongés dans les ténèbres de l'idolâtrie. (1) Après avoir vainement tenté l'apostolat, les Espagnols n'imaginèrent rien de mieux, la cupidité aidant, que de réduire les malheureux Indiens à la servitude pour exploiter les mines d'or qui excitaient leurs convoitises. Les Indiens se montrèrent indomptables. Après avoir essayé inutilement un travail mortel pour les blancs sous un soleil tropical (2), un édit de Charles-Quint de 1517 autorisa une expérience nouvelle. Une grosse somme d'argent fut offerte à des marchands flamands, (hélas!) pour transporter en Amérique 4000 nègres d'Afrique. Le succès fut complet et tandis que la fièvre emportait en peu de temps en Amérique l'ouvrier blanc, on reconnut que le nègre vivait et se multipliait rapidement (3).

(1) Grotius proteste avec énergie contre la bulle de 1493, qui faisait don aux couronnes de Castille et d'Arragon des terres nouvellement découvertes, sans tenir aucun compte des droits des sauvages. Il déclare cette donation contraire à l'Évangile. (*De jure belli et pacis*, lib. II, cap. XXII. — *De causis injuriæ*, § 14).

(2) Faut-il rappeler qu'après les Indiens, à certaines époques les blancs eux-mêmes furent vendus comme esclaves en Amérique; tels furent les Écossais prisonniers à la bataille de Dumbar, les vaincus de Worcester, les chefs de l'insurrection de Penraddoc, les catholiques d'Irlande, les monmouthistes d'Angleterre. (BANCROFT. *History of the United-States*, T. II. p. 99 et 106).

(3) Dr DELGEUR. *La traite des nègres. Bulletin de la société de géographie d'Anvers*, T. I, p. 84.

« A moins qu'on ne les pendre (les nègres) », disait l'historien des Indes Herrera, « ils ne meurent jamais; ils poussent comme des orangers. » — La vérité est qu'on constata dès le début les caractères singulièrement prolifique de la race nègre: mais ceux-ci périrent en grand nombre, par la misère qu'ils subissaient dans les plantations. L'activité du commerce de chair humaine importée d'Afrique, suppléait seule à cette dépopulation.

L'abolition de la *traite* amena la surélévation du *prix courant* du nègre adulte: dès lors on commença à se préoccuper de *l'élevage des*

La *traite des nègres*, avec son horrible cortège de piraterie, se développa comme une sorte de nécessité publique. De nos jours n'avons-nous pas entendu encore proclamer de bonne foi, la légitimité d'un infâme commerce, que, par un reste de pudeur, on nommait le *commerce de bois d'ébène*, (de même qu'on nommait l'esclavage, l'*institution domestique*), et cela sous le prétexte fallacieux que les nègres importés en Amérique y trouvaient plus de bien-être que s'ils avaient continué à mener la vie sauvage en Guinée. (1)

William Penn, fils de l'amiral du même nom qui, sous Cromwell, avait conquis la Jamaïque, avait dès sa jeunesse encouru la disgrâce de son père, pour avoir embrassé la

*négrillons*. Jusque là, la mortalité des enfants des esclaves avait été effrayante et nul ne s'en préoccupait, parce que l'éducation du jeune nègre coûtait plus que le nègre acheté directement aux négriers. On chercha à multiplier la reproduction par mille moyens, les croisements, le choix de la nourriture, etc., etc. En 1830 Clay constatait que la Louisiane dont on avait toujours considéré le climat comme mortel pour les enfants nègres, produisait plus d'esclaves qu'aucune autre partie de l'Amérique. De 1850 à 1860 la population nègre des États du sud, estimée à 3,591,000 personnes, s'est accrue de 90,000 gens de couleur : soit 250 par 1000 âmes en 10 ans. Il y a peu d'exemples d'une race aussi prolifique.

(1) « Quel bonheur » disaient les esclavagistes, « pour les pauvres noirs » d'avoir échangé leur servitude sur les bords du Niger contre la servitude » sur les rivages du Mississipi ! Ils vivaient comme des animaux à l'ombre » de leurs boababs, ils étaient vendus pour une bouteille d'eau de vie, ou » faits captifs dans quelque guerre sanglante, ils avaient sans cesse à craindre » d'être sacrifiés vivants sur la tombe d'un chef. Pour eux aucun progrès. » Aujourd'hui ils sont encore esclaves, il est vrai, mais ils ont quitté les » ténèbres pour la lumière, la barbarie pour la civilisation, l'idolâtrie pour » le christianisme, en un mot la mort pour la vie. » (Reclus. *L'esclavage aux États-Unis*).

En réalité l'esclavage faisait du nègre un déclassé, aussi bien parmi ses semblables, que dans le nouvel état social où on l'attirait violemment. Ampère cite l'exemple d'une négresse de la Havane, qui appartenant à une famille de rois ou chefs, réussit à se racheter pour retourner en Afrique. La grossièreté de son peuple la révolta ; elle ne fut pas écoutée lorsqu'elle parla de religion et se décida à revenir à la Havane.

doctrine des Quakers. Investi en 1681, par le prodigue Charles II, de la possession souveraine d'un territoire entre le Maryland et le Delaware, en échange d'une dette de 16,000 livres sterling contractée par l'Angleterre envers son père, il résolut d'employer les pouvoirs qui lui étaient concédés à réaliser le rêve de sa vie, la fondation d'une société nouvelle basée sur le principe de la société *des Amis*: la fraternité universelle. Venu en Amérique, il convoqua ses sujets Leni-Lenape ou Delaware, sous l'orme de Shakamaxon <sup>(1)</sup> et conclut avec eux un accord célèbre qui devint la base de la constitution de son gouvernement. Voltaire, avec sa verve railleuse, a pu dire que c'était, « le seul traité entre ces peuples et les » chrétiens qui n'ait point été juré et qui n'ait point été » rompu. »

» Nous nous rencontrons, » leur dit Penn, dans un noble et généreux langage, » sur la grande route de la bonne » foi et de la bonne volonté, aucun avantage ne sera pris de » l'un ou de l'autre côté; tout sera franchise et amour. Je » ne vous appellerai pas mes enfants, car quelquefois les pères » châtient leurs enfants avec trop de sévérité; je ne vous » nommerai pas non plus mes frères, car souvent les frères » sont en désaccord; nous sommes tous comme les membres » d'un seul homme; nous sommes tous comme une même » chair et un même sang. »

Un autre sceptique, le Grand Frédéric, a dit de l'*Utopie* de William Penn, du gouvernement qu'il fonda: « C'est beau,

(1) On montre encore dans le faubourg de Philadelphie la place où était planté cet arbre célèbre. — Ce fut à Philadelphie, et sous l'empire des idées réformatrices de Penn, que furent prononcées par Christophe Godsdén, dans le premier congrès des États-Unis, un an avant d'engager la lutte avec les Anglais, ces paroles dignes des Romains: « M. le président, » nos villes maritimes sont faites de bois et de briques; si elles sont » détruites, nous avons l'argile et les forêts pour les rebâtir; mais si les » libertés de notre pays sont anéanties par les Anglais, où trouverons- » nous des matériaux pour les refaire? »

» très beau, pourvu que cela dure! » — L'œuvre du réformateur a duré et donné naissance à un puissant État de l'Union américaine. (1)

L'idée de Penn fit mieux encore que de créer un État libre; elle enfanta deux vigoureux athlètes de l'anti-esclavagisme, William Wilberforce en Angleterre et Henry Clay en Amérique. Elle eut pour corollaire le traité de Vienne du 8 février 1814, qui déclara, que la « *traite des nègres d'Afrique* répugne » aux principes d'humanité et de morale universelle, » et préluda à l'affranchissement des esclaves. Elle marque une étape dans l'histoire de la civilisation.

Depuis le congrès de Vienne, beaucoup de sang généreux a coulé pour l'abolition de l'esclavage, et beaucoup de sang coulera peut-être pour arriver à la civilisation des nègres. Au moment où de grands efforts sont tentés dans notre pays pour la solution de cet important problème, « la plus grande question qui ait été posée devant les siècles », dit E. Reclus, où plus d'un esprit sage doute encore du succès, il n'est pas hors de propos de rappeler une expérience remarquable : la fondation de la *République de Libéria*.

---

## I

### Question du droit des gens.

*Libéria* nous offre l'exemple, assez rare dans l'histoire, d'un État souverain créé par l'initiative privée d'une société de philanthropes, et demeuré indépendant avec l'assentiment de toute l'Europe.

On a mis en doute la légitimité de pareille création. « Une

(1) LABOULAYE. *Histoire des États-Unis*, T. I, p. 305 et suiv.

compagnie privée, » dit un jeune jurisconsulte français, M. Louis Delavaud, « ne peut jouir des droits de souveraineté ; » eût-elle des troupes à sa solde, elle ne peut faire de conquêtes pour son propre compte ; elle dépend entièrement d'un gouvernement qui la représente de plein droit dans ses relations avec les États et les gouvernements étrangers. » Elle ne peut avoir de pavillon spécial. » (1)

Ce principe n'est pas nouveau dans l'histoire du passé ; tout comme le *droit de découverte* et le *droit de prise de possession*, il a servi de justification à bien des iniquités. De ce que l'on s'en soit prévalu d'une manière plus ou moins légitime, faut-il l'admettre comme consacré par le droit des gens ? « Un semblable principe n'existe pas », dit le savant vice-président de l'institut de droit international, M. Arntz. « Jamais aucun auteur de droit des gens ne l'a soutenu et toute l'histoire de l'humanité, depuis les premiers temps jusqu'aux temps modernes, le dément. » (2)

M. Delavaud ne remarque pas assez qu'en y regardant de près, on peut constater que la plupart des monarchies

(1) *L'Exploration*, 28 décembre 1883, p. 101.

Dans la séance de l'Association internationale africaine tenue au palais de Bruxelles le 21 juin 1877, on discuta sur la proposition de M. Gerhard Rohlf, la forme à adopter pour le drapeau. Le colonel Coello proposa d'adopter pour insigne distinctif *le lion belge*, mais le roi des Belges déclina cet honneur par ce motif que l'Association étant *internationale*, son drapeau ne devait rappeler celui d'aucun pays. Mgr l'archevêque dr. Kalocsa proposa d'adopter le *sphinx*, emblème de l'énigme à résoudre en Afrique. On tomba d'accord pour adopter le *drapeau bleu à étoile d'or*. Par une singulière contradiction, la forme spéciale de ce drapeau, fixée par un groupe d'hommes éminents de tous les pays de l'Europe, pour bien marquer le caractère international de l'Association, est devenue en France l'un des griefs principaux que l'on a exploités contre la régularité des opérations de l'Association internationale. On a été jusqu'à assimiler les hommes qui dévouent leur vie à l'œuvre humanitaire sous ce drapeau qui n'est d'aucune nation, à des *pirates* !

(2) ARNTZ. *De la cession des droits de souveraineté etc.* p. 15.

européennes, y compris même la France, ont commencé par l'initiative de quelque chef heureux, s'imposant d'autorité fondateur d'État. Mais sans remonter à ces faits couverts par une prescription séculaire, ni aux faits analogues qui se sont produits dans les révolutions modernes, l'histoire nous offre encore dans un ordre d'idées plus régulier, des exemples d'États souverains, nés de l'initiative privée. Sir Travers Twiss cite l'exemple des droits souverains exercés par les chevaliers Teutoniques, qui doivent leur institution à une association philanthropique fondée par les citoyens des villes libres de Brême et de Lubeck, celui des chevaliers de Malte nés d'une association semblable de marchands d'Amalfi, et sans « remuer » les cendres du passé, remonter au moyen âge pour y « chercher le modèle d'une institution civilisatrice souveraine, » il rappelle que la plupart des colonies modernes, les Indes Anglaises, les Indes Hollandaises (Java et les Moluques) doivent leur origine à des associations privées (1). Si plus tard elles furent incorporées dans des États européens, c'est précisément parce qu'on reconnut que leur existence n'avait rien d'illégitime, et que la souveraineté qu'elles avaient exercée, et dont elles faisaient usage en cédant leurs droits, n'était pas contestable.

M. Delavaud, en affirmant sa thèse, cède évidemment à un mesquin préjugé national (2) et à une tendance qui n'a été que trop funeste à son pays : celle de tout abandonner à l'initiative gouvernementale. Quelle plus grande influence n'eut pas conquis la France, si, comme l'Angleterre, elle eut laissé une plus large part à l'initiative généreuse de ses enfants, en les suivant avec sollicitude, au lieu de demander à son gouvernement de les précéder toujours ? Le temps n'est

(1) *Revue du droit international*. Novembre 1883.

(2) *Revue de géographie*. Février 1884 p. 151 (note). — « Nous ne saurions » du reste trop admirer, » dit-il « les intentions civilisatrices du fondateur de » l'Association internationale africaine. Mais il est à craindre que le *personnel* » *belge* (?) ne soit éliminé par l'*élément anglais*, qui donnerait *peut-être* à » l'œuvre un caractère différent de celui qu'elle doit avoir. »

plus, ainsi que le remarque très bien M. Delavaud, où pour faire librement le commerce avec une colonie, il fallait obtenir l'agrément de son souverain, où une compagnie, pour pouvoir commercer avec le Sénégal et les Indes, devait solliciter un privilège du roi de France? (1) Des idées plus libérales ont heureusement prévalu. Pourquoi vouloir dès lors tout subordonner à l'action gouvernementale?

Des plumes plus autorisées que la mienne ont fait justice de la doctrine dont M. Delavaud s'est fait le défenseur; je laisserai les jurisconsultes se débattre sur des questions dans lesquelles il y aurait de ma part plus que présomption à vouloir intervenir et je ne poursuivrai pas ce sujet. Mais je voudrais montrer par un exemple, comment il est arrivé que la *régularisation* gouvernementale a détruit, en fait, la légitimité d'un établissement colonial dû à l'initiative privée. Cet exemple servira d'autant mieux d'introduction à mon travail, que l'histoire de Libéria nous montrera, au contraire, une légitimité qui n'est pas contestée, naissant précisément de l'abandon complet de pouvoir du gouvernement protecteur.

La réforme autoritaire de Henri VIII en Angleterre reposait essentiellement sur le principe d'une obéissance absolue à l'épiscopat. — "*No cross, no crown* ". (Pas d'évêque, pas de couronne), avait coutume de dire Jacques I<sup>er</sup>. — Elle donna naissance à la secte des Puritains opposée à cette doctrine, dont une petite église fondée en 1580, par Robert Brown, portait surtout ombrage au gouvernement royal, à cause du républicanisme de ses doctrines. Ces indépendants, persécutés par le gouvernement, résolurent de chercher asile en Hollande. Abandonnés par Brown, et conduits par leur nouveau pasteur John Robinson, ils s'établirent à Leyde en 1607; ils y vécurent quelques années dans la paix, tranquilles et obscurs. Chaque jour cependant leur nombre diminuait par l'alliance de quelques-uns d'entre eux avec les Hollandais

(1) *L'Exploration*, 28 décembre 1883, p. 100.

et décidés à rester anglais, ils prirent le parti de se transporter en Amérique. Ils avaient l'ambition d'y fonder un État, où il leur fût permis de pratiquer leur religion en toute liberté, et de créer un refuge pour leurs coreligionnaires anglais.

Le 17 septembre 1620, quarante familles d'émigrants ou de pèlerins (*pilgrims*) s'embarquèrent sur le *May-flower* en destination de l'Hudson. Le voyageur Henry Hudson, récemment rentré en Hollande, y avait signalé près de l'île de Manhattan, un lieu très propre à créer un magnifique établissement colonial, qui dans la suite devint New-Amsterdam d'abord, puis New-York. — « Het schoonste land dat men » met voeten betreden kan ». — Le capitaine du navire, gagné, dit-on, par les Hollandais qui déjà projetaient d'y créer la colonie dont les bases furent jetées l'année suivante, les conduisirent plus au nord, au cap Cod. Fatigués par la mer et les maladies, ils se décidèrent à y débarquer, et à s'établir sur un territoire qu'ils nommèrent New Plymouth, en souvenir du dernier point de l'Angleterre qu'ils avaient quitté.

Les chefs de familles (*fathers pilgrims*), le 11 novembre 1620, avant de quitter le navire, rédigèrent un acte établissant les bases de la société nouvelle qu'ils allaient fonder, sans le concours d'aucun autre pouvoir constitué. « Nous » reconnaissons solennellement et mutuellement en présence » de Dieu et l'un de l'autre, que par cet acte nous nous » réunissons en corps politique et civil, pour maintenir entre » nous le bon ordre et parvenir au but que nous nous proposons. En vertu dudit acte, nous ferons et établirons » telles justes et équitables lois, telles ordonnances, actes, » constitutions et tels officiers qu'il nous conviendra, suivant » que nous le jugerons opportun et utile pour le bien général » de la colonie. »

Cet acte, demeuré célèbre dans les fastes de l'Amérique, constituait une véritable déclaration d'indépendance du gouvernement de la Grande-Bretagne. C'est, dit l'historien américain

Story, « sinon le premier exemple, au moins le plus authentique qu'on puisse trouver dans les annales du monde, » d'un contrat social originaire, ayant pour objet l'établissement » d'une nation ».

Les commencements de la colonie furent très pénibles à cause du climat rigoureux qu'on abordait en plein hiver, de l'hostilité des sauvages et aussi, paraît-il, du système communiste qui avait d'abord prévalu dans l'association. Plus tard on admit le principe de la propriété privée, on fit une part plus large à l'activité individuelle et la colonie prospéra sous le gouvernement d'un directeur élu par le suffrage universel, assisté d'un conseil de cinq membres et de l'assemblée générale des planteurs mâles et majeurs. En 1639 la population s'étant étendue sur un territoire plus considérable, il fallut admettre le système représentatif.

Les émigrés s'étaient établis de leur autorité privée sur un territoire qui leur avait été plus ou moins librement concédé par les sauvages. Ce territoire faisait partie de celui concédé en 1606 par Jacques I<sup>er</sup> à une société de négociants de Bristol et de Plymouth, sans d'ailleurs que le roi d'Angleterre eût plus de titre à en disposer. William Bradfort, directeur de la colonie de New-Plymouth, afin de prévenir toutes les contestations qui pourraient se produire dans la suite, obtint de la compagnie de Plymouth concession complète du territoire occupé. L'établissement de New-Plymouth vécut dans un état d'indépendance complet jusqu'en 1684.

En 1664, Charles II, dans le but de ramener les colonies sous la dépendance de la couronne, y envoya des commissaires avec « pleine autorité de pourvoir à la paix du pays, » conformément aux instructions royales et à leur propre » discrétion. » Ils y furent mal accueillis. « Nos franchises » sont l'héritage de nos pères, » leur répondit-on. « Vous nous » dites que ne pas y renoncer c'est nous exposer à de grandes » souffrances? Plutôt souffrir que de pécher. Il vaut mieux » mettre notre confiance en Dieu que dans les princes. »

L'inconstant Charles II oublia cette offense, mais l'avènement de Jacques II aggrava la situation. En 1686 le gouvernement de toutes les colonies de la Nouvelle-Angleterre fut remis à une commission ayant un pouvoir arbitraire; le fameux Edmond Andros fit occuper violemment New-Plymouth, qu'une charte de 1690, promulguée sous le gouvernement de Guillaume et Marie, incorpora définitivement dans la province de Massachusetts. (1)

On peut se demander quelle fut la situation la plus légitime: — l'existence libre du petit État de New-Plymouth fondé par de malheureux exilés, sans aucun secours, usant de leur initiative, sur un territoire acquis par eux; — ou l'état d'occupation violente qui suivit, sans qu'ils y aient donné de motifs sérieux.

L'amiral de Coligny projeta d'organiser une émigration des Huguenots français en Amérique. Calvin se montra très favorable à ce projet. En 1561 il reçut même un commencement d'exécution par la création d'une petite colonie de réformés dans la Caroline. La Cour de France fut constamment défavorable à ces tentatives. La petite colonie de la Caroline fut surprise par les Espagnols et tous les colons fusillés comme *hérétiques et ennemis de Dieu*; Catherine de Médicis ne se soucia pas de cet affront. N'est-il pas certain que bien des malheurs eussent été évités, si comme les Puritains, Coligny se fût passé de l'autorisation gouvernementale? « Le » foyer de la guerre civile, » dit Reclus, » se fût éteint, en » dispersant ses flammes à travers le monde. »

Nous ne prétendons pas que l'établissement d'États souverains sans le concours d'un gouvernement ne puisse à l'occasion constituer un danger; l'exemple récent de Port-Breton prouverait le contraire. Les États civilisés peuvent ne pas reconnaître un pareil établissement; ils ont la force suffisante pour réprimer les abus qui résultent de son existence, comme ils ont fait pour les corsaires d'Alger. Mais rien ne les autorise

(1) LABOULAYE. *Hist. des États-Unis*, T. I, pp. 117 et suiv.

à nier la légitimité de leur existence, plus que celle de tous les gouvernements de fait, nés par exemple d'une révolution intestine, dont la Grande-Bretagne, les États-Unis et d'autres gouvernements encore, ont admis la reconnaissance par une doctrine constante. La concession de leurs droits souverains, faite par les indigènes à un particulier ou à une société, est aussi légitime que celle que pourraient faire des civilisés. La circonstance que ce particulier ou cette société sont sujets d'un autre État, n'entache en rien la régularité de l'acte, puisqu'il est arrivé souvent que des souverains restaient sujets d'autres gouvernements. Les rois de Hanovre, dans ces dernières années, étaient sujets de la Grande-Bretagne et conservaient le droit de siéger parmi les Lords anglais avec le titre de ducs de Cumberland.

Imposer comme une condition absolue, au début d'une colonie, une action gouvernementale, n'est-ce pas presque toujours substituer à une cession toute volontaire et pacifique des indigènes, une conquête violente opérée en vertu du *droit de la force*? N'est-ce pas donner retour aux odieuses spoliations du passé? « En ce qui concerne le droit de souveraineté, » dit Laboulaye, « on admettait que le titre indien était nul; le sauvage » par conséquent ne pouvait vendre à une autre nation une » souveraineté qu'on ne lui reconnaissait pas. On pouvait bien » admettre que ces tribus étaient propriétaires des forêts et des » prairies où elles chassaient, et cette propriété qu'on achetait, » c'était un domaine privé, c'était la jouissance du sol, mais ce » n'était pas la souveraineté. On agissait en un mot comme nous » agissons en Algérie. Le droit public n'a pas changé à cet » égard. » La conquête par la force, *comme en Algérie*, n'est-ce pas la guerre en permanence, ou au moins pour un temps prolongé, établie comme base du système de souveraineté coloniale? Un tel principe ne doit-il pas être réprouvé au nom de la morale, du *droit des gens*, alors que la conquête n'est pas imposée par une offense préalable, ainsi qu'elle l'a été en Algérie? L'exposé de ces faits était nécessaire pour comprendre

l'importance de la solution donnée aux difficultés que souleva l'existence de *Libéria* au début de son indépendance, dont nous verrons la légitimité des droits souverains un instant contestée au nom du droit public.

---

## II.

### Le comité américain.

Dans les colonies espagnoles les malheureux esclaves nègres étaient soumis au travail le plus rude, sous une discipline rigoureuse, sans que les planteurs avides de bénéfices s'occupassent de leur bien-être et même de leur assurer une nourriture suffisante. Un grand nombre mourait à la peine ou bien cherchait à fuir ; dans ce dernier cas, un sort plus cruel les attendait ; on mettait à leur poursuite un *rancheros* avec une meute de chiens dressés à la chasse à l'homme, et le malheureux fugitif, bientôt repris, était voué aux plus cruelles tortures, qui n'avaient de limite que la crainte de lui *ôter de sa valeur*. Dans les colonies anglaises de l'Amérique le traitement des nègres était plus paternel et les fuites moins fréquentes ; (1) mais on se gardait de les instruire ;

(1) D'après le *Code noir de la Louisiane* et le *Negro-law of south Carolina* :

L'esclave est la propriété absolue de son maître qui peut l'échanger, le vendre, le louer, l'hypothéquer, l'enmagasiner, l'inventorier, le jouer sur le tapis vert, le transmettre par héritage. — Il est une chose, et celui qui le transporte est responsable des accidents qui peuvent lui arriver, comme il le serait des avaries d'un colis. — La condition de l'esclave est celle d'un être passif ; il doit à son maître et à sa famille un respect sans limite et une obéissance sans borne. — Le nègre esclave est une *propriété vivante* ; s'il fuit, il vole son maître de son corps. — Il ne peut rien posséder, vendre ou acheter sans l'aveu de son maître. — L'esclave n'a le droit de se marier qu'avec l'assentiment de son maître : celui-ci conserve, le droit de rompre l'union par la vente d'un des époux. — L'esclave n'a pas d'existence légale ; il ne peut plaider en justice, ni servir de

de les civiliser ; on les maintenait dans la plus abjecte dépendance, pour ne pas leur inspirer l'idée de leurs droits, ce qui aurait eu pour résultat de provoquer des révoltes. (1)

témoin si ce n'est contre des esclaves accusés de conspiration. Dans ce cas il ne prête pas serment parce que « *le serment est trop noble pour passer par ses lèvres viles.* » — Le droit de défense n'appartient pas à l'esclave. Le maître peut le battre, et s'il le blesse il n'est puni que de l'amende. L'esclave qui se défend est puni de mort. — L'esclave est passible à la fois des peines du *Code noir* et du *Code civil* des blancs ; seulement si le blanc est puni d'amende, le noir qui ne possède rien est fouetté ou pendu. Il en résulte que si le maître ordonne un crime, par exemple incendier une plantation voisine, l'esclave est puni en cas de désobéissance, ou il est puni encore pour avoir obéi.

« On peut forcer des serviteurs bien payés à bien travailler en les » menaçant de les renvoyer, » disait-on, « mais avec des esclaves il n'y » a que deux choses à faire : les battre ou être victime de leur paresse. »

Le propriétaire d'esclaves avait intérêt à veiller à la santé des nègres en état de travailler, mais en était-il de même des vieux nègres devenus infirmes ? — « Il y a chez nous » dit Ampère, « des exemples de vieux » chevaux qu'on laisse paître jusqu'à leur mort, bien qu'ils soient hors » de service ; mais il y en a beaucoup d'autres qu'on use sous les coups, » jusqu'à ce qu'ils ne soient plus bons qu'à abattre. »

(1) « Celui qui enseigne ou permet d'enseigner à lire ou à écrire à un » esclave est puni d'un mois à un an de prison. » (*Code noir de la Louisiane, Negro-law of south Carolina*). Toute la législation nègre tendait à écarter toute idée d'égalité avec les blancs, à les soustraire à l'influence des doctrines abolitionnistes affirmant qu'ils avaient des *droits*. — La religion ne leur était enseignée que pour leur apprendre à obéir : « L'instruction » religieuse rend le nègre doux, tranquille et favorise les *intérêts pécuniaires* » du maître. » (*Circulaire d'une société d'évangélisation*). Un nègre pieux étant signalé au marché en acquérait plus de valeur. — Les sociétés bibliques refusaient de leur vendre des bibles.

« L'esclavage n'est pas seulement une barbarie contre le corps, » dit Ampère, « mais un *meurtre de l'âme*.... Je demandais dans une planta- » tion de sucre quelle espèce d'instruction religieuse ils recevaient ; j'ai » appris que cette instruction était nulle : — « On les baptise, m'a-t-on » répondu, on les marie s'ils le désirent. A leur mort on va quelque- » fois chercher M. le curé pour les confesser ; mais il demeure loin et » nous n'aimons pas à le déranger. Le soir on fait la prière, sauf à

Vers la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle le Rév. James Ramsay fit connaître cette situation dans un *Essai sur le traitement des esclaves*, dans les colonies à sucre (*Essays on treatment of African slaves*). Son livre fit grand bruit en Angleterre et provoqua une véritable réaction contre l'esclavage des nègres. A la même époque le Dr Smeathman exposait tout un plan de colonisation africaine dans une série de lettres adressées au Dr Knowles. Le mouvement *abolitioniste* ou *nérophile* se prononça surtout dans l'université de Cambridge qui, en 1785, mit au concours la question de l'esclavage et de la traite des noirs. Le prix fut accordé à un mémoire

« l'époque de la *roulaison*, parce qu'on n'a pas le temps! » — Ni catéchisme, ni prédication pour les noirs; nul moyen que la notion du bien ou du mal parvienne à leur intelligence; ils sont exilés de toute idée morale. » (Ceci se passait à la Havane, sur les terres de la catholique Espagne, en 1852!)

« La loi qui défendait d'apprendre à lire aux nègres, » dit le même auteur, « n'était éludée que pour les noirs attachés au service personnel, parce qu'on trouvait qu'il était commode qu'un domestique sache écrire ses comptes. »

Malgré toutes les défenses, les nègres se montraient avides d'apprendre à lire, et de se procurer une Bible, passant la nuit à enseigner leurs semblables. — Beaucoup acquéraient de l'instruction en même temps que les enfants blancs dont ils étaient les compagnons. — On cite un esclave nègre qui apprit à lire dans son chantier, au moyen des lettres gravées sur les boucauts de sucre et des noms peints sur les bateaux à vapeur. — Dans les États du Nord,  $\frac{1}{9}$  des enfants nègres fréquentait les écoles, tandis qu'on n'y rencontrait que  $\frac{1}{10}$  des enfants blancs. — Dans le Massachusetts les écoliers nègres atteignaient  $\frac{1}{6}$  (autant qu'en Prusse).

La race nègre et mulâtre a cependant produit de grands caractères, comme *Toussaint Louverture*, qui apprit tout seul à comprendre le *papier qui parle*. Elle a eu de véritables savants comme *Lislet Geoffroy*, ingénieur de l'île de France et *correspondant de l'Institut de France*.

Les précautions du *Code noir* contre l'instruction des nègres rappellent le mot d'un député de la Restauration, M. de Saint-Romain, qui proposa aux Chambres françaises de fermer les écoles pendant dix ans : « L'ignorance vaut mieux que les mauvais principes! »

écrit en latin par T. Clarkson, mémoire bientôt traduit en anglais et répandu dans le public.

Ce mouvement excita le zèle ardent et passionné d'un brillant élève de Cambridge, William Wilberforce, qui en 1787 présenta au parlement anglais une motion pour l'abolition de l'esclavage, basée sur des principes de philanthropie et de religion. Sa motion, qui eût modifié profondément le régime économique des colonies anglaises et peut-être tari une source de richesse, fut repoussée. Il ne réussit, grâce au concours de deux de ses condisciples, William Pitt et Charles James Fox, qui firent ressortir le côté politique de la question, qu'à obtenir un adoucissement des règlements de la *traite*. Condamnée par le congrès de Vienne de 1814, elle ne fut définitivement abolie que par le congrès de Vérone de 1822 ; les représentants de l'Europe déclaraient, que : « *La traite est un trafic coupable et illicite, un fléau qui a trop longtemps désolé l'Afrique, dégradé l'Europe et affligé l'humanité.* »

Les désordres qui se produisirent à St.-Domingue, à la suite de l'abolition de l'esclavage, proclamée en France d'une manière imprudente par le décret de la Convention nationale du 16 pluviôse an II (4 février 1794), démontrèrent que la conduite de la Grande-Bretagne avait été fort prudente.

Les débats soulevés par Wilberforce au parlement britannique eurent un grand retentissement en Europe. En Danemark, deux hommes d'État, Bernstorff et Schimmelman, firent valoir les dangers qui résultaient pour les navigateurs, entraînés par l'appât du gain au commerce de la traite, des habitudes de férocité et de piraterie qu'ils contractaient et rapportaient ensuite dans leur patrie. Au Danemark revint l'honneur d'avoir le premier proclamé l'abolition de l'esclavage dans les colonies.

Les circonstances amenèrent rapidement dans le domaine des faits pratiques, la question soulevée par Wilberforce. Un grand nombre de nègres affranchis qui avaient embrassé la

cause de l'Angleterre en Amérique, furent ramenés en Europe à la suite de l'armée anglaise, après la reconnaissance de l'indépendance des colonies américaines. Ils vivaient à Londres dans la plus profonde misère exposés à tous les dangers du vice. Un *comité africain* se constitua, sous la présidence de Jonas Hanway assisté de Grandville Sharp et de Smeathman, pour leur porter secours. Ce comité décida de tenter un établissement nègre sur la côte d'Afrique à Sierra Leone, où un territoire fut acquis (1). Un premier convoi de 400 nègres, auquel on eut la malheureuse idée d'adjoindre 60 convicts ou femmes de mauvaise vie blancs, y fut expédié en mai 1787. Débarqués dans la presqu'île de Sierra Leone, ils y jetèrent les bases de la ville de *Freetown*. Malheureusement la colonie perdit, dès son arrivée, son chef Smeathman qui avait tenu à honneur de diriger lui-même l'essai qu'il avait conseillé et qui succomba aux rigueurs du climat. Sous la direction du capitaine Thompson, qui lui avait succédé, elle ne tarda pas à tomber dans le plus grand désordre ; l'oisiveté, l'intempérance décimèrent les colons, beaucoup de nègres désertèrent dans les marchés d'esclaves nombreux sur la côte de Guinée, et plusieurs même retombèrent dans l'esclavage.

Cet insuccès ne découragea pas le comité de Londres. Grandville, son président, chargea Falconbridge en 1791, de se rendre à Sierra Leone pour tâcher de réunir les colons épars, tandis que le capitaine Clarkson, l'ancien lauréat de Cambridge, allait aux îles Bahama et dans la Nouvelle-Écosse recruter de nouveaux colons, parmi les nègres des régiments anglais qu'on y avait transportés. La ville de Grandville fut fondée, Freetown se relevait de ses ruines, lorsque la colonie fut saccagée en 1794 par un navire français, commandé par le capitaine Arnaud, sous prétexte que « c'était un établissement

(1) Maltebrun attribue la première idée de ces colonies de nègres à M. Dupont de Nemours (T. II p. 520), le député à l'Assemblée nationale de France qui prononça ce mot célèbre : « Périssent les colonies plutôt qu'un principe. »

» de Pitt pour fabriquer des esclaves. » Ce ne fut qu'une entrave momentanée au progrès de la colonie, qui devint dans la suite le grand dépôt des nègres saisis par les bâtiments anglais sur les navires négriers, et que l'on rendait à la liberté en s'efforçant de les coloniser sous la direction de blancs.

L'Amérique ne suivit que lentement le mouvement abolitionniste provoqué par Wilberfore. Dans les États du Nord il avait des partisans convaincus, tels que Henry Clay; dans les États du Sud, qui vivaient du produit des plantations cultivées par les esclaves, il avait des adversaires ardents. (1) Néanmoins avec l'adoucissement des mœurs, on en était arrivé à affranchir un grand nombre d'esclaves et leur existence dans les États de l'Union devenait une cause de dangers, soulevait des problèmes aussi difficiles à résoudre que celui des condamnés libérés dans nos États européens. (2)

Les nègres et les mulâtres affranchis, choisis généralement parmi les plus intelligents, souvent dans la domesticité, ayant reçu une certaine éducation au contact des maîtres,

(1) On considérait aux États-Unis la culture de la canne à sucre comme absolument impraticable sans le concours des nègres. A la rigueur on admettait que le coton, le tabac, le café pouvaient être cultivés par les blancs, comme à Java, à Ceylan, à Sumatra, aux Indes orientales, mais que la santé des blancs ne pouvait résister aux influences des marais où croît la canne à sucre, alors que le nègre n'en éprouvait pas d'incommodité.

(2) On mit des entraves à l'affranchissement. Dès 1820, dans la Caroline du sud, l'esclave ne pouvait être affranchi que par un acte législatif. — En 1859 dans l'Arkansas, le Missouri, la Louisiane, tous les nègres libres furent bannis sous peine d'être vendus comme esclaves. — Dans le Missouri tout nègre libre d'un autre État, qui séjournait 12 heures, pouvait être *volé* et vendu comme esclave. — Dans la Louisiane le produit de la vente fut affecté à l'érection d'écoles pour les enfants pauvres! — En Géorgie le nègre convaincu de  *paresse* ou d'*immoralité* était puni d'un *an de servitude* pour la première fois, et à la *servitude à vie* en cas de récidive. — Dans le Maryland on proposa de confisquer la liberté des 75,000 nègres affranchis.

En 1801 Jefferson avait déjà conçu le projet beaucoup plus moral de déporter les nègres affranchis, comme le faisaient les Anglais à Sierra Leone.

formaient dans la société américaine une caste déclassée, se croyant ou étant supérieure à leurs congénères esclaves et cependant repoussés, par le *préjugé de couleur*, de tout commerce avec les blancs, haïs et jaloués par les esclaves. Privés des droits d'égalité, dans une société qui les avait violemment attirés à elle, ils demeuraient en état d'hostilité permanent, prêts à user de leur influence sur la classe demeurée servile qui, tout en les haïssant, subissait leur supériorité, et à porter le désordre dans les plantations. Aspirant comme par une sorte de rêve lointain à regagner leur pays originaire d'Afrique, ils étaient trop mous, trop indolents, souvent trop dépourvus de ressources par suite de leur imprévoyance native, augmentée encore par la fausse éducation de l'esclavage qui avait pourvu à tous leurs besoins, pour se résoudre à ce grand parti. Fort peu d'entre eux en étaient arrivés à jouir d'une petite aisance, la plupart, alors que la misère ne les décidait pas à reprendre les chaînes de l'esclavage, formaient dans les grandes villes un appoint considérable aux castes déshéritées, se livrant au vice et menaçant la paix publique. (1)

(1) La *liberté* était une si terrible chose pour les nègres en Amérique que beaucoup suppliaient leurs maîtres de ne pas les affranchir. Le nègre libre ne pouvait changer de résidence sans autorisation et passe-port, sous peine d'être fouetté une première fois, et vendu aux enchères en cas de récidive. — Il ne pouvait fréquenter ni les écoles, ni les églises avec les blancs. — Les blancs excitaient contre lui le mépris des nègres esclaves: « *Whorse than a free negro* » (Pire qu'un nègre libre) était un dicton des plantations. — A New-York, sur une population de 10,000 nègres libres, 1/6 au plus avait une profession régulière, en général hommes de peine. On ne comptait que 6 médecins, 7 instituteurs, 13 pasteurs de couleur ayant tous une clientèle exclusivement nègre. Tous les autres tenaient des cabarets de bas-étage, se promenaient sur les quais à la recherche de travaux serviles; les femmes exerçaient la prostitution.

Le nègre libre n'était pas citoyen de l'État plus que l'esclave; c'était tout au plus un étranger suspect. On cite l'exemple d'une dame de couleur, riche, qui ayant obtenu par erreur un passe-port à Washington pour voyager en Europe, se vit refuser le visa par l'ambassade de Londres.

Le meilleur remède qu'on put imaginer à cette situation, semblait être d'attirer les affranchis dans quelque colonie lointaine, comme on l'avait fait en Angleterre pour la colonie de Sierra Leone; mais la réussite de ce projet rencontrait beaucoup d'incrédules.

Les *esclavagistes* soutenaient l'opinion de l'infériorité de la race noire, de son incapacité à se gouverner elle-même, opinion qui semblait comme l'excuse inconsciente du traitement qu'ils faisaient subir sans remords à une partie de leurs semblables. (1) Ils disaient avec raison que créer une colonie sous la direction des blancs, comme la colonie anglaise, n'était en réalité que rétablir une forme nouvelle déguisée de la servitude, et qu'il était certain que les affranchis se refuse-

(1) La thèse des *esclavagistes* reposait essentiellement sur la doctrine *polygéniste*, c'est-à-dire l'hypothèse d'une différence de race entre le blanc et le nègre. On admettait comme signe d'infériorité de *l'espèce* chez le nègre, la couleur noire, les lèvres grosses, les cheveux crépus, l'angle facial déprimé. On constatait surtout avec une certaine satisfaction chez le nègre, un os du talon saillant comme on l'observe chez les singes. On affirmait à l'appui de la théorie de la différence des races l'infécondité des mulâtres, infécondité regardée comme l'un des caractères des mariages *hybrides* d'individus d'espèces différentes. — Déjà en France l'édit de 1731 avait admis ce principe en interdisant les mariages de blancs et de négresses, « parce qu'outre que c'est une tache pour les blancs, cela » pouvait les attacher aux intérêts de leurs alliés. — En fait on ne connaissait pas de mariages réguliers d'individus des deux couleurs. — Après MM. Flourens, Isidore Geoffroy St.-Hilaire, M. de Quatrefages a démontré en termes éloquents *l'unité de l'espèce humaine*, et l'inanité des théories contraires. Le mulâtre est bien le produit d'un mariage *métis* de deux individus de même espèce, mais de races différentes; rien ne prouve son infécondité. (Quatrefages. *Unité de l'espèce humaine*.) — La question de la différence des races n'est guère soutenue que par M. Agassiz qui, ayant longtemps vécu aux États-Unis, semble avoir accepté les préjugés de ceux qui l'entouraient. Il affirme que le genre humain ne peut provenir d'un seul couple.

« La question des races » dit avec beaucoup d'esprit Ampère, « ne peut » rien faire pour la justification de l'esclavage, car on n'a pas encore » démontré que les gens bornés doivent être les esclaves des gens d'esprit. »

raient à y émigrer volontairement alors que la loi ne pouvait les y forcer. Donner l'indépendance à cette colonie n'était-ce pas s'exposer à créer des foyers de désordre, de piraterie peut-être ? L'expérience de Sierra Leone et du gouvernement de Haïti était peu encourageante.

Les *abolitionistes* au contraire, affirmaient que l'infériorité qu'on avait jusque là constatée dans la race noire, n'était que le résultat de la fausse éducation, de la civilisation incomplète qu'elle avait reçue dans la servitude, et qu'une émancipation progressive permettrait de l'élever à la hauteur des blancs. (1) La difficulté était de préparer cette émancipation progressive. On avait proposé, à diverses reprises, de créer de semblables colonies sur le territoire même de l'Union, mais toutes les fois que ce projet avait été présenté, il avait rencontré la plus vive opposition. Un planteur du Kentucky ayant émancipé ses esclaves, avait prescrit par testament d'acheter un terrain sur l'Ohio pour les y établir dans des habitations avec des instruments aratoires. Aussitôt que la population blanche voisine eut connu ce projet, elle se rassembla en armes menaçant de repousser par la force la *vile colonie nègre*. Sans méconnaître les dangers d'une colonisation en Afrique, les abolitionistes faisaient remarquer que l'essai méritait d'autant plus d'être tenté, que s'il réussissait la colonie deviendrait à la fois un moyen sérieux de combattre la traite, et peut-être de répandre la civilisation dans les races sauvages. Que la crainte d'un insuccès ne devait pas

(1) « Tout individu pour pouvoir pleinement se développer doit être en harmonie complète avec les conditions d'existence, avec le milieu où il vit ; tout espèce pour se propager et s'étendre doit satisfaire à ces mêmes exigences. » (Quatrefages id.) — L'infériorité réelle des nègres ne résultait que de la servitude, des conditions d'infériorité dans lesquelles on les maintenait. Les qualités dont ils faisaient fréquemment preuve, démontraient même la puissance de la race. On a dit avec raison : « Si les nègres ne sont pas arrivés à la dernière limite de l'infâmie, c'est que tous, malgré leurs vices, sont naïfs, aimants, sensibles ; c'est que pour eux la nature a des ressources infinies. »

détourner d'une tentative si éminemment philanthropique, civilisatrice et chrétienne.

L'essai fut résolu.

M. Elias Caldwell consacra son talent à cette œuvre. Avec le concours des associations franc-maçonniques, très puissantes aux États-Unis, il parvint à former une vaste société philanthropique dans laquelle pouvaient entrer tous les citoyens des États-Unis, moyennant la modeste cotisation d'un dollar par an ou d'une somme une fois payée de huit dollars, sous le titre de *Société américaine de colonisation pour l'établissement des hommes libres de couleur des États-Unis*. (American colonization society for colonizing the free people of colour of the United-States.) Les membres de la société se réunirent pour la première fois au capitol de Washington, le 31 décembre 1816, sous la présidence de Henry Clay.

On décida que le but de la société resterait purement philanthropique et que toutes les ressources seraient employées à acquérir un territoire sur la côte d'Afrique et à y établir les nègres affranchis, en leur fournissant les moyens de transport, ainsi que les outils et les approvisionnements, jusqu'à ce qu'ils puissent se suffire à eux-mêmes. La colonie devait être gérée d'abord par un nombre de blancs aussi faible que possible en laissant une large part de gouvernement aux colons, de manière à les émanciper progressivement pour arriver un jour à vivre en dehors de tout contrôle et à instituer un État indépendant. Un bureau composé d'un président, d'un vice-président, d'un secrétaire, d'un trésorier, d'un greffier et d'un conseil de douze commissaires, fut chargé de gérer les affaires de la société.

Dès ses premières réunions, le bureau fit choix d'un lieu de colonisation et tout naturellement adopta la côte de Guinée. C'était en ce point en effet que se tenaient les principaux marchés d'esclaves qui avaient alimenté les plantations des États-Unis, et l'émigration projetée aurait pour résultat de rendre la majorité des libérés à leur climat d'origine. La côte

était peu habitée, malsaine pour les blancs, et l'on était à peu près certain que les nègres y resteraient livrés à eux-mêmes ; par conséquent l'expérience pourrait être absolument complète, sans que rien ne vint la détourner de son but philanthropique.

Il fut décidé aussi, qu'outre le passage gratuit, on offrirait aux nègresaffranchis qui consentiraient à s'expatrier, une maison, 30 acres de terre, les instruments pour les mettre en culture, des semences et des vivres pour pourvoir aux premiers besoins. Aucune possession territoriale ne pouvait être accordée dans la colonie à des blancs, même à titre de récompense pour des services rendus, afin d'éviter dans la suite de l'expérience, des tentatives qui auraient pu la détourner de son but.

Ces projets furent accueillis avec une grande faveur aux États-Unis (1), et l'on vit se former dans tous les États, des sociétés auxiliaires, organisées sur des bases analogues à la constitution de la société-mère, dans le but de contribuer à augmenter ses ressources ou de concourir par divers moyens à la réussite de ces projets. Chacune des sociétés auxiliaires était admise à désigner un représentant au comité central. En 1829 l'association comptait plus de 110 sociétés auxiliaires. Cet empressement à répondre à un appel généreux restera l'éternel honneur de la démocratie américaine. On assure que de 1820 à 1877 la société de colonisation a dépensé plus de 14 millions de francs à la réalisation de son œuvre.

---

(1) Les dons de tout genre affluèrent à l'œuvre. Une dame fit don de 60 esclaves à la société; un planteur en offrit 80; un autre 60. — A toutes les objections au projet de colonisation, Finley répondait : — « Je sais que ce dessein est de Dieu! »

### III.

#### Description géographique de la côte des Graines.

La *côte des Graines* (du *Poivre*, de *Malaguette*, ou des *Vents*) située au sud de Sierra Leone, fut le lieu de colonisation choisi par le comité américain.

Cette côte forme l'une des divisions conventionnelles de l'un des côtés de l'angle (dirigé à peu près suivant le 5<sup>e</sup> degré de latitude nord,) que découpe le golfe de Guinée dans la côte occidentale de l'Afrique, et qui reçoit à son sommet, dans le *pays de Benin*, les eaux du Niger. Les diverses divisions de cette côte, qui a reçu spécialement le nom de *Guinée*, ou *Guinée supérieure*, sont : la *côte des Graines*, la *côte d'Ivoire* (ou des Dents), la *côte d'Or* (Achantis), la *côte des Esclaves* (Dahomey), et enfin le *pays de Benin*. Quelques géographes désignent sous les noms de *côte des Bonnes gens*, toute la partie à l'est du cap d'Apollonia, qui sépare la côte d'Ivoire de la côte d'Or, et de *côte des Méchantes gens* toute la partie à l'ouest.

Avant de poursuivre notre étude, il est utile de jeter un coup d'œil sur la contrée où se passeront les faits que nous avons à raconter.

Le climat de la côte des Graines est l'un des plus chauds du globe. Sa température moyenne, d'après le voyageur hollandais Büttikofer, est de 27°,5 centigrades ; elle varie de 24° à 30°. Au soleil la chaleur s'élève souvent jusqu'à 46° et devient insupportable. La variation journalière s'établit comme suit :

6 heures du matin. . . . .	25°
midi. . . . .	30°
6 heures du soir . . . . .	29°

Ces chiffres n'ont rien d'exagéré, car le voyageur danois Erdman Isert avait déjà constaté, à la fin du siècle dernier,

sur la côte d'Or considérée comme un peu plus chaude, 35° dans l'intérieur des maisons et 55° à l'air libre.

Il n'y a dans ce climat que deux saisons : la *saison sèche* ou modérée, qui répond à notre hiver, et la *saison humide*, véritable canicule, qui répond à notre été. La saison sèche n'est guère privée cependant de pluie qu'en janvier et février ; après février on constate d'assez fréquents brouillards humides. Les pluies se produisent à des époques variables ; elles sont le plus fréquentes de juin à la mi-octobre. Il y a généralement 18 grandes pluies par an, qui couvrent la terre de 1<sup>m</sup>,35 à 1<sup>m</sup>,62 d'eau. Certaines pluies atteignent des proportions énormes et produisent jusqu'à 0<sup>m</sup>18 d'eau.

Il règne sur la côte des ouragans violents, nommés *tornados* (tourbillons) ; ils s'annoncent par un petit nuage, qui paraît d'abord immobile, et bientôt s'étend sur tout l'horizon, sous forme de vents tourbillonnants, qui déracinent les arbres les plus forts, renversent les maisons, brisent les navires au mouillage, puis se dissipent assez rapidement. Les *tornados* sont très fréquents en été et en automne. — Vers les solstices règne le *harmattan* (nom dans lequel Maltebrun croit trouver une corruption du français *air matant*), qui amène un brouillard sec, obscurcissant l'horizon et gerçant la peau des hommes et des animaux. — L'existence de ces vents a fait donner à la côte, le nom de *côte des Vents* (*Windward Coast*). Contrairement à nos climats, le baromètre monte toujours à l'approche des orages.

La contrée à l'intérieur de la côte est encore très mal connue. Elle forme probablement deux terrasses, qui courent parallèlement à la côte. De la première terrasse découlent un très grand nombre de cours d'eau de peu de longueur, qui, à l'époque des grandes pluies, charrient des masses de détritrus végétaux, produits par l'abondante végétation des tropiques, détritrus qu'ils déposent à la côte de manière à former généralement une barre en avant d'une lagune malsaine. Cette barre rend l'accès de la côte difficile aux navires ; elle

ne peut le plus ordinairement être franchie que par de petites embarcations. — De la seconde terrasse, désignée par les géographes sous le nom de monts Kong, formant crête de partage avec les eaux de Djoliba ou Niger, découlent des fleuves plus importants, qui traversent la première terrasse sous forme de cataractes et forment à la côte d'importants estuaires accessibles aux navires, par les ruptures que les eaux de ces fleuves produisent dans la barre. Suivant la tradition ces monts Kong renferment d'abondantes mines d'or.

Cette disposition de la côte a puissamment contribué à y développer la *traite*. Les traitants trouvaient dans les petites rivières, d'excellents abris où ils pouvaient défilier les navires chargés de réprimer leur trafic, tandis que les navires négriers rencontraient dans les estuaires des grands fleuves, de bons mouillages pour venir rapidement compléter leurs chargements.

Les principaux fleuves qui découpent la côte occupée aujourd'hui par *Libéria*, sont, en se dirigeant de l'ouest à l'est : le *Sewé*, le *Cape-Mount*, le *St.-Paul*, deux fleuves jumeaux (désignés autrefois sous le nom de *Junck*) le *Queah* et le *Farmington* (*Junck* proprement dit), puis le *St.-John*, le *Cestos*, le *Sangwin*, le *Sinou*, le *Sesters*, le *Cavally* et le *San-Pedro*.

La colonie de Sierra Leone sépare la Sénégambie de la Guinée. On peut indiquer comme limite de la côte des Graines ou du Poivre à l'ouest (15° degré O. de Paris), un vaste golfe en avant duquel se détache l'île de *Sherbro*, séparée de la terre ferme par le *canal de Sherbro* ou de *Shebar*.

L'île de *Sherbro*, qui projette à l'ouest le cap *St.-Anne*, est formée par les alluvions d'un grand nombre de petits fleuves qui se déversent dans le golfe. Elle est basse, malsaine, mais très boisée.

La côte commence à la *pointe de Manna*, qui forme l'extrémité d'une bande de terre étroite, parallèle à la côte, qu'on nomme *péninsule Turner*. Cette péninsule n'est qu'une sorte de barre, à l'intérieur de laquelle règne une vaste

lagune qui reçoit les eaux du *Sévé*, pour les déverser dans le canal de Sherbo. Cette lagune prend le nom de *baie de Boum Kittam*, et borne le pays de *Boulem* ou *Boulam*, dont le nom en langage du pays veut dire *terre basse*.

A partir de la *pointe de Manna*, en se prolongeant vers l'est jusqu'au *Cape-Mount-river*, la côte conserve son aspect de terre basse, très boisée, coupée de nombreux cours d'eau, toujours précédée d'une lagune ou d'un marais, parmi lesquels on distingue le *lac de Palmas*. Cette contrée habitée par les Gallinas a été autrefois un important marché d'esclaves. « La rivière Gallinas, » dit le capitaine de vaisseau comte E. Bouet-Willamez, dans sa *Description nautique des côtes occidentales de l'Afrique*, « est renommée comme un foyer actif de la traite » des noirs ; c'est sur ses rives et non loin de son embouchure » que le négrier espagnol Pedro Blanco cache ses cargaisons » humaines, dans des barracons ou hangars, pour les entasser » ensuite sur des navires fins voiliers, qui les embarquent et » disparaissent en moins d'une nuit. Excepté à l'époque de basse » marée, la barre n'est pas difficile à franchir, mais elle n'est » accessible qu'à des caboteurs ou à des embarcations ; la » rivière, après plusieurs sinuosités, remonte dans l'intérieur à » travers les bois, où le négrier Pedro Blanco cache ses esclaves, » quand il craint qu'une descente des équipages des bâtiments » de guerre n'ait lieu dans les barraques du littoral, pour » briser les fers de ses victimes. »

Le *Cape-Mount-river* se déverse lui-même dans une sorte de lagune, le *lac Fisherman*, couvert à sa rive gauche par le cap *Mount*, qui se présente sous forme d'un massif de 300 mètres de hauteur ; par un temps clair on le découvre à 10 lieues en mer. Le lac Fisherman forme un bon mouillage à la belle saison, et depuis quelques années une petite ville, *Robertsport*, a été créée sur le cap.

A partir du cap *Mount*, la côte toujours très boisée reste plus élevée ; au pied, une bande de sable blanc se détache sur la verdure. C'est la partie la plus salubre de cette côte.

Jusqu'à la *rivière St.-Paul*, on n'y rencontre, à mi-chemin, qu'un seul cours d'eau, le *Half-Cape-Mount-river* (ou *rivière du Milieu*), qui n'a d'importance que par le rôle qu'elle a joué comme limite primitive du territoire de Libéria.

Au-delà du St.-Paul on aperçoit le cap *Montserrado* (ou *Mesurado*), moins élevé que le cap Mount, mais qu'on voit encore à 7 ou 8 lieues en mer. Ce cap couvre à l'ouest l'estuaire ou *baie du Mesurado*. Sur le cap s'élève actuellement la ville de *Monrovia*, capitale de Libéria, qu'on peut aborder, soit au pied du cap, soit par l'estuaire qui lui sert de port. Le St.-Paul en se déversant à la mer projette un bras intérieur (crique de Stockton) vers la baie de Mesurado, sorte de delta formant l'île basse de *Bushrod*, qui joue un rôle important dans l'histoire de la fondation de la colonie et qui aujourd'hui renferme d'importantes cultures. Elle est comme le verger de Monrovia.

A partir du cap Montserrado la côte conserve un relief élevé jusqu'à la *baie du Petit Bassa*, qui reçoit les eaux du *Junck-river* (*Queah-river* et *Farmington-river*) ; sur la rive droite s'élève actuellement la petite ville de *Marshall*.

A partir de ce point, la côte montre quelques falaises blanches et rouges qui semblent indiquer un éboulement du sol dans la mer, et se prolongent jusqu'à la *baie du Grand Bassa*, qui reçoit les eaux du *St.-John-river*. Sur la rive droite de la baie s'élève la ville d'*Edina* ; en face sur la rive gauche, formant la *pointe de Cove*, la ville de *Bassa-Cove*.

A partir du *Grand Bassa*, jusqu'au *Rio-Cestos*, la côte se présente sous forme de falaises précédées en mer de récifs, qui néanmoins permettent le débarquement à la belle saison. Cette partie de la côte a été également un foyer très actif de la *traite des nègres*, principalement au *Grand Bassa*, à *Taboconee*, à *Trade-town* et à *Timbo*.

La côte conserve le même aspect jusqu'au *Sinou-River*, au bord duquel s'élève l'établissement de *Greenville*. Elle est plus difficilement abordable, sauf à l'embouchure du *Sangwin-river*.

En dépassant le *Sinou-river*, la côte devient plus accessible, et se couvre des villages du pays de Krou, habités par une population énergique, les *Kroumen*, très recherchés comme serviteurs dans toutes les factoreries de la côte. Ces indigènes honnêtes, assez intelligents, bons marins, très hostiles à la traite, ont été regardés par certains voyageurs (probablement peu versés dans la science ethnographique) comme des Portugais devenus nègres sous l'influence du soleil de l'équateur. « Les cases de leurs villages » dit le capitaine de vaisseau Bouet-Willaumez, « ne sont plus les huttes enfumées de la » côte de Sénégambie, mais des maisons en paille, très spa-  
cieuses, à toiture pointue et élevée, de forme quadrangulaire. »  
Au-delà et dans le voisinage du *Grand Sesters*, la côte est hérissée de récifs, tels que *Totwarah* (île des Morts), le *récif des Singes*, à l'abri desquels a existé encore un foyer de traite actif, dans les établissements du *Grand et du Petit Sesters*.

En prolongeant la côte on arrive au cap *des Palmes* hérissé de roches. Il forme la limite généralement admise de la *côte des Graines*. Puis la côte s'abaisse et montre une plaine occupée par de nombreux villages qu'arrose le *Rio Cavally*, et le *Rio San-Pedro* (limite actuelle de Libéria.)

Parmi les voyageurs portugais envoyés en exploration sur la côte d'Afrique par Henri-le-Navigateur, Pedro de Cintra et Soerio da Costa furent les premiers qui, après avoir doublé le cap de Ste-Anne, atteignirent au cap Monserado. Ce voyage eut lieu en 1462 ; l'année suivante da Costa poussa plus loin jusqu'à la rivière d'Assinie, sur la côte d'Or. Le prince Henri étant mort, on abandonna quelques années les explorations africaines et ce fut en 1471, que João de Santarem et Petro de Escalone visitèrent de nouveau la côte de Guinée, poussant cette fois jusque près du cap *Coast*. Ils firent une abondante récolte de poudre d'or à l'endroit qu'ils nommèrent *la Mine* ou *El Mina*. En 1482, le roi

Jean II, afin de conserver au Portugal cette importante découverte, chargea Diego de Azumbuja et Alter Pedrero d'y construire le *château de St.-George d'Elmina*, qui devint le chef-lieu de la *principauté de Guinée*, dont les rois de Portugal joignirent le titre à leurs titres souverains.

Les droits des Portugais à la découverte de la Guinée ont été contestés. Un voyageur français, Villault de Bellefond, visitant la côte au retour d'un voyage dans l'Inde, fut frappé de trouver en divers points des souvenirs de la France ; il découvrit notamment à Elmina, dans une très ancienne église, les *armes des Rois de France*. Dans la *Relation des côtes d'Afrique appelées côtes de Guinée*, qu'il publia en 1666, il affirma que dès 1364 cette côte avait été visitée par des marins de Dieppe, qui « passèrent devant le cap *Moulé* (cap Mount) et s'arrêtèrent » à l'embouchure d'une petite rivière, « près de *Rio-Sextos* (*Rio-Certos* ou *Rio-Sesters*), qu'ils » nommèrent le *Petit Dieppe*, à cause de la ressemblance du « havre et du village situé entre deux coteaux. » Les Dieppois rapportèrent de riches cargaisons de poivre (malaguette) et d'ivoire. Les années suivantes ils envoyèrent de nouvelles expéditions, se gardant de divulguer le secret de leur découverte de crainte d'y rencontrer bientôt des rivaux. En 1380, ils atteignirent jusqu'à *la Mine*, où ils recueillirent de l'or et fondèrent une factorerie. Divers autres établissements furent encore créés sur la côte, mais en 1410 le commerce de Dieppe déperit pendant la guerre civile ; peu à peu les expéditions de Guinée furent abandonnées. Le secret commercial trop rigoureusement conservé eut ce résultat fatal, qu'on perdit jusqu'au souvenir de ces découvertes. <sup>(1)</sup>

On a cherché, d'après les récits de Villault de Bellefond, à fixer la position de ces établissements français. Il semble probable que le *Petit Dieppe* se trouvait dans la *baie de Grand Bassa* (aujourd'hui *Bassa Cove*), que le *Grand Buteau*

(1) *Univers Pittoresque*. Sénégambie, Guinée, etc., p. 225.

et le *Petit Buteau* se trouvaient près de *Boutou-river*, dont le nom actuel conserverait une trace de l'ancien nom normand (*Grande Butte*). On suppose que le *Grand* et le *Petit Paris* se trouvaient à l'emplacement du *Grand* et du *Petit Sesters* actuels. (1)

Villault de Bellefond n'a malheureusement pas indiqué la source où il avait puisé ses renseignements. M. le vicomte de Santarem, guidé par un sentiment très patriotique, s'est efforcé de démontrer que son écrit n'était qu'une œuvre de pure imagination, et que la primauté de la découverte ne pouvait être contestée aux Portugais. Il a étayé sa thèse sur une série de preuves d'une incontestable valeur. De son côté M. d'Avezac a combattu M. de Santarem avec beaucoup d'autorité. Il suppose que les renseignements de Villault de Bellefond ont été extraits des registres de l'Amirauté de Dieppe, détruit depuis pendant le bombardement de 1694. (2). Le procès reste ouvert, mais si la priorité des Français n'est pas démontrée, il est certain qu'il y a cependant des raisons sérieuses pour y croire. (3).

Quoi qu'il en soit de ce *droit de découverte* des Portugais, ils firent si peu *acte de possession* sur la côte de Guinée, malgré la construction du fort d'Elmina, que la *traite* ne tarda pas à s'y établir en maîtresse et à s'y développer sur la plus large échelle.

Il est curieux de constater qu'à l'époque de la création de la colonie nègre de Sierra Leone, et avant la création de celle de Libéria, d'autres tentatives du même genre furent déjà essayées sur cette même côte en vue d'émanciper et de civiliser les nègres.

(1) *Univers Pittoresque*, page 179-180-181-182. — « Le cap Miserado » (*Mesurado*) est ainsi dit des Portugais, » suivant Villault de Bellefond, » « parce que des Français qui y furent autrefois massacrés, criaient Misé-ricorde ! »

(2) *Idem*, pp. 229 et 233.

(3) *Idem*, p. 150.

En 1792 le voyageur danois Erdman Isert établit une colonie de nègres affranchis par le gouvernement danois, à Aquapim, sur le Rio-Volta (Christianborg), côte d'Or. Il s'appliqua à les instruire et à leur enseigner l'agriculture au moyen de charrues. A sa mort il fut remplacé dans son œuvre philanthropique par le colonel Roer, puis par Flint. Ce dernier fut aidé par sa sœur qui enseigna aux négresses à filer le coton et divers ouvrages de femmes. (1)

A la même époque il se forma à Norkioping (Suède) une société philanthropique pour la civilisation des nègres. Waldstroem, Sparrman et Arrhenius firent un voyage en Afrique en 1787 pour choisir son emplacement. Ils indiquèrent comme points les plus avantageux le *cap Mount* et le *cap Montserrat*, c'est-à-dire précisément là où 35 ans après s'établit la colonie de Libéria. « Le cap Monte » dirent-ils dans leur rapport, « est une contrée délicieuse, couverte de magnifiques » prairies, véritable Éden, arrosée par une foule de sources » vives, de ruisseaux, où le riz, le maïs, le millet, les melons, » les amandes et les oranges croissent en abondance et presque » sans culture..... Le cap Mesurado est une haute montagne » isolée, coupée à pic du côté de l'Océan. Le côté qui regarde » le continent offre une pente douce et très fertile ; il est » habité par une tribu de nègres pauvres, mais probes et » courageux. Quoique très nombreux, elle n'a pas encore » participé au commerce des esclaves. » (2)

---

#### IV.

#### Débuts de la Colonie (1820-1828).

Fondée en 1816, la *société de colonisation* américaine résolut de tenter immédiatement un essai, mais diverses diffi-

(1) KARL RITTER. *Géographie générale comparée*, T. I, p. 414.

(2) KARL RITTER. *Idem.* T. I, p. 468.

cultés administratives, faciles à comprendre dans l'organisation d'une association constituée sur un plan aussi vaste, amenèrent des retards.

Ce ne fut qu'en 1818, que deux commissaires, MM. Mills et Burgers, furent envoyés en Afrique pour y choisir et acquérir à l'amiable des indigènes, un territoire de colonisation. Ils s'arrêtèrent à un choix peu favorable, l'île de *Sherbo*, au sud de Sierra Leone, sans remarquer son insalubrité résultant d'un sol bas exposé aux vents terribles de la *côte des Vents*.

Le 20 février 1820, une première expédition, composée de 88 nègres et mulâtres affranchis, fut embarquée sur l'*Elisabeth* à New-York sous la conduite de trois chefs blancs, et dirigée vers l'Afrique. Débarquée dans l'île de *Sherbo*, elle eut beaucoup à souffrir du climat, perdit ses chefs et 22 colons de couleur. Les débris de l'expédition sous la conduite d'un mulâtre énergique, Elija Johnston de New-York, furent obligés de chercher un refuge dans la colonie anglaise de Sierra Leone.

En 1821 une nouvelle expédition guidée par le capitaine Robert T. Stockton et le docteur Eli Ayres, partit de New-York. Elle avait ordre de s'arrêter d'abord à Sierra Leone pour y rallier les débris de l'expédition précédente, et d'y séjourner jusqu'à ce que ses conducteurs aient pu acquérir sur la côte un territoire de colonisation.

Stockton et Ayres firent choix du cap Montserrado, où la côte beaucoup plus élevée, offrait toutes les conditions de salubrité qu'on pouvait désirer. L'estuaire du Mesurado fournissait un port excellent pour abriter les navires et de grands bois permettaient de compter sur les matériaux nécessaires à la construction des abris de la colonie. Enfin sur les bords mêmes du Mesurado, on trouvait l'île de *Bushrod*, séparée de la terre ferme par la crique de Stockton, qui pouvait servir à un premier campement, et offrait toute sécurité contre l'attaque des indigènes, si ceux-ci, comme il arrive fréquemment en